N° 480 — Tome CXXVII 16 Juin 1918

MERCVRE DE FRANCE

Vingt-neuvième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois

EDMOND BARTHÈLEMY, EDGAR BLUM, R. DE BURY, HENRY-D. DAVRAY, Dr A. KAKIA, PHILÉAS LEBESGUE, RAYMOND LENOIR, HENRI MAZEL, CHARLES MERKI, EUGÈNE MONTFORT, PAUL MORISSE, LOUIS NARQUET, JEAN NOREL, CÉCILE PÉRIN, EDMOND PILON, RACHILDE, ANDRÉ ROUVEYRE, THÉODORE SAVTCHENKO, JOSEPH SCHEWAEBEL, RENÉ DE WECK.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 50 *net.* | **Étranger : 1 fr. 75.**

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

—

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXVIII

SOMMAIRE

—

N° 480. — 16 JUIN 1918

MANUSCRITS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0.50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

ÉMILE DURKHEIM
ET LA CONSCIENCE MODERNE

A la mémoire d'André Durkheim, mon ami.

> « Il a été donné au XIXe siècle d'être comme ce Janus au double visage, excellemment placé pour embrasser d'un coup d'œil le passé de l'humanité et pour commencer à voir se dérouler de tout autres destinées qui l'attendent. »
> COURNOT, in *Considérations sur la marche des idées et des événements dans les temps modernes* (*1872*).

Le XIXe siècle apparaît à distance comme un moment de l'histoire qui n'a jamais pu trouver son expression complète. Les changements survenus dans la vie matérielle et dans la vie spirituelle ont été trop nombreux et trop rapides pour qu'il puisse informer une expérience toujours plus ample. Il a été débordé par les progrès des sciences, inquiété par les problèmes sociaux. Il a dû tout subordonner à la vie quotidienne : la religion, la science, l'art sont passés au second plan et ont cédé le pas à la vie politique. Elle est partout, même dans la spéculation : la liaison du Spiritualisme et du parti libéral, la sympathie du Positivisme pour les tendances sociales ne sont pas fortuites ; elles caractérisent l'époque. L'homme, même au sein de la méditation, n'a plus l'isolement orgueilleux d'un Descartes ; il ne traverse plus la vie avec une élégance désinvolte. Le nivellement social, la concentration des fortunes, les conditions du travail humain lui ont donné de soi-même un sentiment tout

nouveau et qui paraît l'humilier. Il apprend sa dépendance. Et pendant la première moitié du siècle la tristesse de cette révélation pèse sur les esprits qui ne se libèrent qu'en rêve. La vie moderne paraît terne, grise, douloureuse. Elle provoque des élans mystiques; des utopies trompent l'attente anxieuse des groupes; au désir d'une vie nouvelle se mêle le regret des anciens idéaux. La vie sociale semble anormale, contre nature. La conscience française, en proie à des mouvements de fièvre et de langueur, est travaillée par un besoin de négation et par un besoin de croire. Toute son histoire est là, douloureuse, entrecoupée de longs silences imposés par les régimes qui ne respectent pas la liberté intellectuelle.

Entre temps une expérience sociale s'est constituée au sein du bon sens. Le réalisme mystique de Saint-Simon, de Fourier, de Cabet unit aux rêveries des considérations positives sur l'état industriel contemporain et sur l'homme. Peu à peu la pensée se dépouille des amertumes, de la violence et de l'âpreté qu'entraîne la discussion des problèmes vitaux. Auguste Comte apparaît, qui concentre toutes les tendances éparses. Convaincu de la rationalité des choses, il opère une « diversion rationnelle » et devient le législateur de l'expérience sociale en la soumettant à la réflexion. Sans doute il n'a, en face des phénomènes sociaux, ni le parti-pris ni le détachement nécessaires à l'homme de science; la mobilité des mouvements politiques l'empêche de fixer son attention; une émotion intellectuelle trop vive paralyse parfois sa recherche. Mais, s'il ne répond pas complètement aux besoins de son époque, il révèle dans quel esprit la pensée française entend aborder le problème social. Elle est assez rationaliste pour demander à la science les motifs de sa conduite; elle est trop moraliste et trop soucieuse de la dignité humaine pour ne voir de la société que son aspect matériel. Tandis que le matérialisme historique accentue le caractère inéluctable des forces économiques et que la pensée anglaise souligne le jeu des énergies individuelles, elle dégage les forces spirituelles et morales qui jaillissent du milieu social, nous pénètrent et constituent la partie la plus noble et la plus élevée de nous-mêmes.

C'est dans cette atmosphère intellectuelle, c'est dans ces traditions qu'Emile Durkheim a repris après 1870 le même problème, à un moment où la jeunesse interrogeait la vie avec

circonspection et prudence, désorientée, sans directions ; à un moment où des maîtres comme Taine et Renan, assez riches de vie intérieure et assez humains pour transmettre à de jeunes hommes le goût de vivre, sentaient mourir en eux tout enthousiasme et demandaient à l'histoire et à l'art un refuge. Il a dû à la forme de son esprit de faire œuvre de savant et de philosophe. Il s'est tenu à l'écart de l'opinion. Et pourtant ce vaste effort spéculatif qui bouleverse la pensée moderne ne peut ni ne doit demeurer le partage des philosophes. Il n'a été entrepris que pour répondre aux interrogations tacites de la conscience moderne dont Durkheim a partagé les angoisses et les espérances. Par là même il ne peut laisser indifférent quiconque veut non seulement vivre, mais aussi penser son époque.

I

En Durkheim le goût pour la méditation morale et un sentiment réaliste de la vie s'équilibrent. Au plus profond de sa nature l'inflexibilité de la règle est inscrite. Mais sa vivacité d'impressions le porte hors de soi. Tout entier dans le présent, sans retour, il se prête mal aux jeux de l'imagination psychologique. Le retentissement du milieu ambiant envahit l'être. Il prend un raccourci sur l'action. Par un déplacement de la sensibilité, il sent passer en lui, se mêler intimement à lui des forces spontanées qui tantôt le contraignent et tantôt l'exaltent. Il découvre les liens délicats qui rattachent au milieu ambiant l'être agissant, les connexions subtiles qui donnent sa signification complète à l'acte, son intensité au sentiment d'obligation et qui doivent à leur nature de n'être ni perçues ni même soupçonnées.

Ainsi il pressent la nature véritable de la réalité sociale qui enserre l'homme. Mais il n'attache qu'une importance secondaire aux mouvements de surface où d'autres discernent à leur gré des harmonies économiques ou le conflit tragique d'intérêts antagonistes. Un approfondissement de l'activité lui a permis d'écarter la réflexion trop ingénieuse et d'appréhender immédiatement, du dedans, les forces qui font de la société un être moral. Aussi cette expérience originale ne trouve son expression ni dans les théories politiques, ni dans les interprétations que l'impressionnisme et le naturalisme donnent de la vie moderne. Née de préoccupations intérieures, vivifiée par un ly-

risme intellectuel, elle devient l'élément actif autour de qui l'être se concentre.

Durkheim se défie de sa spontanéité. Il sait quelle puissance de désharmonie latente se cache sous la passion morale, quelles inquiétudes entretiennent les variations de l'expérience individuelle. Et il a besoin de calme et de stabilité. Mais pour cela il ne lui suffit pas d'imposer une discipline à la conduite, car il a saisi le lien profond qui unit tous les aspects de l'être. Il a été vivement frappé par « l'accalmie de l'Empire », il a pu discerner dans le relâchement de toute discipline scientifique, dans le réveil du sentiment et du mysticisme davantage qu'un signe de médiocrité intellectuelle. L'abandon aux intuitions apparaît comme une abdication du caractère, car la discipline intellectuelle prolonge la discipline intérieure. La raison, soumise à la vie, ne tente de la pénétrer et de la comprendre que pour échapper au devenir. La pensée ne se veut méthodique que pour prendre une assurance sur le réel. L'affirmation naïve de l'immutabilité des choses enveloppe tout acte de pensée et complète l'affirmation de soi-même. L'unité du savoir humain est plus profonde encore que ne le pensait Descartes. La conquête et la maîtrise de soi exigent, pour être complètes, que l'homme remonte le mouvement naturel de la sensibilité, qu'il place les suggestions intérieures sous le regard clair de l'intelligence et qu'il en éprouve la valeur objective.

Il est donc nécessaire d'« étendre à la conduite le rationalisme scientifique », c'est-à-dire d'entreprendre une étude objective des forces spirituelles qui animent la vie morale et constituent la réalité sociale. Ici la pensée de Durkheim se développe librement et ne reçoit de limitation que d'elle-même. Il a une conscience de soi suffisante pour ne voir dans l'enseignement philosophique, qui a les timidités et les faiblesses d'études longtemps proscrites et toujours suspectées, davantage qu'une invitation à penser par soi-même. Mais il se heurte à bien des difficultés. Il lui faut établir la légitimité et la possibilité de sa recherche. Or, si *les Essais de Critique Générale* de Renouvier le fortifient dans son optimisme intellectuel et dans la conviction que la qualité même peut devenir objet de science, *le Cours de Philosophie Positive* ne semble pas lui offrir la méthode capable d'effectuer cette conversion. Comte a bien

réussi à soustraire la réalité sociale aux luttes de partis et aux discussions politiques; mais c'est aux caractères généraux de la nature humaine qu'il en a demandé la raison dernière. Aussi sa recherche cesse d'être spécifique. Et Durkheim concentre toute son attention sur le problème délicat de la méthode. Postulant simplement l'existence d'une nature sociale, il cherche à l'atteindre du dehors, dans ses effets les moins fugaces, dans les institutions dont Fustel de Coulanges a montré la permanence relative sous la succession ininterrompue des événements. Sa recherche est expérimentale. Ecartant toute vue d'ensemble, il aborde des problèmes concrets, délimités et qui concernent les phénomènes juridiques et moraux, comme la famille, la peine, la responsabilité. Ecartant la conception courante et subjective que nous nous en faisons, il a recours à l'économie politique, à l'ethnographie, à l'histoire des religions pour déterminer objectivement leurs caractères. La confrontation de faits appartenant à des époques et à des civilisations différentes révèle des ressemblances et des analogies qui permettent de discerner une certaine constance dans les faits sociaux, abstraction faite du temps, et de formuler provisoirement des conclusions toujours révisibles. De cette pratique un ensemble d'idées se dégage peu à peu. Et comme il est sans hâte et n'avance rien qu'il n'ait cru devoir éprouver, c'est seulement quand il a réussi à se satisfaire que Durkheim expose, dans *les Règles de la Méthode Sociologique,* une discipline nouvelle, avec une originalité et une fermeté qui révèlent la pleine possession de soi-même.

Dès lors la sociologie est définitivement constituée. Elle rompt avec l'histoire et la philosophie. Elle entre dans l'ère de la spécialité ; elle prend un caractère ésotérique qui rend difficile l'abord des travaux de *l'Année Sociologique.* Elle se tient de parti-pris hors de la région des idées générales. Et Durkheim semble sortir de la philosophie au nom de la science au moment même où d'autres esprits en sortent au nom de l'art. Mais sa pensée demeure vivante, pénétrée de vie intérieure. Elle n'a rien de déductif, ni de systématique; elle conserve au cours de son développement le caractère imprévisible qui est le propre de la pensée créatrice. Elle s'infléchit au gré d'une logique intérieure, s'enrichit au contact de la vie

religieuse et s'épanouit dans *les Formes Elémentaires de la Vie Religieuse.* Aussi elle demeure une. Durkheim a paru accorder, dans l'histoire de sa pensée, une place prépondérante au moment méthodologique; par là même ses contemporains ont été trop souvent tentés d'accentuer sa dispersion et son manque de cohésion apparents. Contemplée dans son ensemble, l'œuvre interrompue par la mort révèle une unité et une continuité immanentes. Ses moments successifs s'ordonnent suivant une perspective nouvelle et se complètent : elle est et demeure une spéculation sur l'action. C'est le besoin de comprendre l'homme d'aujourd'hui et un souci moral qui l'animent. La discipline sociologique n'est plus qu'une propédeutique; l'approfondissement du règne social permet de découvrir en lui la source de l'activité humaine, de renouveler ainsi la science de l'homme et d'opérer une véritable révolution mentale.

L'œuvre intimement unie à la vie a pu se dérouler dans le silence des passions; la rumeur de la vie contemporaine la remplit et lui donne un accent d'humanité.

II

Un besoin d'universalité pousse Durkheim à dépasser la vie contemporaine. Comte et Spencer se contentent de faire converger les mouvements de l'Europe occidentale vers la société industrielle et la coopération. Or, si la société est bien un organisme vivant et non une création artificielle, il faut au contraire remonter le cours du devenir, passer des formes évoluées aux formes primitives (encore qu'il ne soit pas vrai de dire que les sociétés commencent quelque part), pour atteindre dans sa source l'activité sociale. L'étude comparée des sociétés primitives et des sociétés modernes permet de suivre dans ses variations historiques l'organisation des forces sociales. Alors seulement peut se décrire le règne social.

Sous la pression de conditions d'existence et d'habitat déterminées, les hommes se groupent nécessairement, qu'ils possèdent ou non un instinct de sociabilité. Ils n'apportent chacun avec soi que les caractères généraux de la nature humaine, de vagues prédispositions physiologiques et psychologiques. Et cette matière plastique est trop indéterminée pour que l'action de conditions matérielles comme la nature et la configuration

du sol ou le climat puissent l'informer et susciter l'éveil d'une activité créatrice. Mais elle doit sa transformation aux conséquences morales de la vie en commun. La vie en commun favorise entre les consciences individuelles les échanges et les interactions. De cette concentration, au sein d'un milieu humain, se dégagent spontanément des forces morales qui ne sont réductibles ni aux forces cosmiques ni aux forces psychologiques, douées d'une qualité et d'une intensité telles qu'elles s'imposent du dehors à l'individu et lui paraissent surhumaines.

Ces libres courants ont la mobilité incessante de tout ce qui vit. Mais ils tendent naturellement à persévérer et à se fixer. Pour peu que les sensations, les tendances, les mouvements confus de sensibilité qui déterminent l'activité du groupe se répètent, ils cristallisent en quelque sorte et revêtent des formes définies : les manières d'agir deviennent des manières d'être, des traditions, des institutions, des pratiques organisées comme le droit et la morale. Mais cette fixation n'est que temporaire. Il n'en est pas ici comme du règne biologique où, par voie de génération, les caractères acquis s'inscrivent dans l'organisme et se transmettent. Tandis que l'organisme humain n'évolue que très lentement et d'une manière imperceptible, la nature, le nombre et le mode de combinaison des éléments constitutifs du corps social changent sans cesse et entraînent une modification dans la nature du lien social. Chaque génération doit faire face à des conditions d'existence nouvelles. La nature même de la vie sociale, la discontinuité de fait qui existe entre les générations donnent à l'organisme social son indétermination et sa plasticité. Il faut qu'à chaque moment une harmonie s'établisse entre les conditions d'existence et les institutions. Le passé ne doit pas être un poids mort ; les traditions ne doivent pas avoir un prestige tel qu'elles entravent le jeu de l'activité créatrice. Dès l'abord la société apparaît, dans sa structure organique, comme un ensemble d'organes et de fonctions qui assurent la cohésion de ses membres et la maintiennent contre les forces de destruction.

Mais elle est aussi un foyer de forces spirituelles et morales. Le groupe organisé dépense son surcroît d'activité à faire un retour sur soi-même. Il se représente sa propre activité, il se pense suivant son expérience propre. Or l'expérience collective

n'a pas la discontinuité que lui prêtent les Pragmatistes. C'est parce que l'homme n'est pas né d'hier qu'elle est cohérente et continue. Dans un remaniement incessant les créations nouvelles s'ajoutent aux produits de l'activité passée, les transforment et les enrichissent. Ainsi un capital intellectuel et moral s'accumule lentement et les représentations du groupe tendent à s'organiser. Et, tandis que les techniques, l'art, les échanges économiques demeurent liés à la pratique et suivent fidèlement ses variations, les représentations qui expriment la conscience du groupe s'ordonnent en systèmes définis : la religion, la philosophie, la science, qui se détachent de tout substrat organique et vivent d'une vie propre.

Cette appréhension de la vie sociale révèle la véritable nature de l'homme ; la dualité du monde physique et du monde moral s'évanouit pour faire place à une dualité nouvelle. Il y a dans l'homme un être physique et un être qui participe de la vie collective.

Il y a d'abord un individu doué d'un organisme qui le met en contact avec le monde sensible. Son centre d'action est étroitement limité. Son expérience est précaire, toute de sensations et se perd dans la qualité quand elle ne se réduit pas aux sensations cœnesthétiques. Subordonnée aux puissances irrationnelles de l'être, la vie y a l'inconsistance d'un rêve. Car « à parler rigoureusement, toute la vie de la sensibilité n'est faite que de superstitions, puisqu'elle précède et domine le jugement plus qu'elle n'en dépend ».

D'autre part l'homme est un être social. Il naît dans un milieu possédant une expérience propre, infiniment plus riche que l'expérience individuelle. Constitutive de l'humanité, elle lui révèle des formes de réalité plus hautes, assigne à son activité des buts qui le dépassent et qui pourtant l'intéressent, oppose une résistance aux écarts et aux fantaisies individuelles. Son impersonnalité lui confère une valeur incomparable qui inspire un sentiment de respect. Par là même elle apparaît comme moralement obligatoire. Ainsi la société est pour l'individu à la fois source de vie et source de discipline.

§

Le caractère de l'expérience collective et le rôle de l'homme suivent l'évolution de la conscience collective.

Dans les sociétés primitives la conscience collective se sai-

sit du dedans, par sentiment, projette sur les choses le reflet de son activité propre et métamorphose le réel. Elle crée une représentation symbolique des forces sociales pressenties et constitue un monde supérieur qui s'élève au-dessus de la réalité vulgaire, une vie supérieure sans rapports avec la vie temporelle, auxquels une initiation permet d'accéder. Des systèmes de pratiques, les cultes, le rite assurent la communion de l'initié avec des forces et un monde qui deviennent objet de croyances. Les mythes donnent une explication des rites et du monde. Ainsi le système religieux concentre tous les aspects de la réalité sociale et répond à tous ses besoins. La cohésion de ses membres est assurée par la fusion et l'indistinction des consciences, par un conformisme de l'action et de la pensée.

A mesure que les groupements deviennent plus complexes, le caractère des liens sociaux se modifie, l'intensité moyenne des sentiments diminue. La pensée collective se tourne vers la nature physique et considère les choses en elles-mêmes. La philosophie, née de besoins spéculatifs, la science, issue des techniques,apparaissent.Elles mettent fin en Grèce aux divergences d'opinion, à l'anarchie causée par le conflit des représentations individuelles, en substituant au monde des sens le monde conceptuel. La confrontation des jugements humains permet de constituer dans et par le langage des concepts qui « tendent à exprimer les réalités auxquelles ils s'appliquent et à les exprimer telles qu'elles sont ». Ainsi l'accord des esprits est assuré d'une manière nouvelle. Ils cessent de communier dans les mêmes pratiques et les mêmes croyances pour communier dans des objets identiques conçus par tous de la même façon. Mais en même temps un individualisme intellectuel devient possible. La complexité du réel permet à la diversité des esprits de jouer un rôle et de se compléter mutuellement.

La société permet donc de substituer à l'expérience personnelle l'expérience collective, aux mobiles utilitaires un idéal moral. Elle assure le passage de l'animalité à l'humanité et la constitution des facultés humaines est liée aux variations du monde social et aux progrès de la pensée scientifique. Aussi l'individu n'est pas, comme le croit Tarde, un commencement absolu. Il ne possède pas un don d'invention qui lui permettrait d'insérer dans le cours des choses un acte exprimant le

hasard ou la contingence. Mais il n'est pas davantage le produit exclusif de son éducation ; il ne se contente pas de transmettre aux générations nouvelles les traditions acquises. Il n'y a ni transmission pure, ni invention pure. Chacun reflète, suivant son tempérament et ses tendances propres, un aspect particulier de la réalité collective. Mais, si son expérience personnelle est assez ample, elle peut lui donner du rehaut et du relief : un mystique, un savant, un ascète expriment d'une manière éminente la vie religieuse, la vie scientifique, la vie morale. La découverte du règne social et du caractère primordial de l'activité des groupes n'entraîne pas, comme l'ont cru les adversaires de la sociologie, la négation de l'individu. Sans doute, vue du dehors, la discipline sociale revêt, sous des formes multiples, l'aspect d'une contrainte. Mais, dès que la vie représentative et la vie morale se sont suffisamment développées, elle devient intérieure, constitutive de notre nature et s'harmonise avec nos tendances. Il n'est pas humainement possible et il importe assez peu que la vie sociale ait le même retentissement dans toutes les consciences. La neutralisation réciproque de toutes les tendances entraînerait la cessation de toute activité et de tout progrès. La conscience collective ne saurait en aucune manière se confondre avec la conscience moyenne. Elle est source d'activité et non résidu abstrait. La vie est dans la rencontre et les combinaisons infinies de l'homogène et de l'hétérogène. Sans dissidence et sans divergence, la vie morale et la vie scientifique seraient incapables de se développer aussi rapidement au cours de l'histoire. L'homme reçoit de la société la raison et l'idéal moral. Mais ni l'un ni l'autre ne sont immobiles. Avec les conditions d'existence nouvelles les exigences logiques et les exigences morales se déplacent. Il appartient peut-être à l'individu de pressentir le frémissement de la vie avec assez de promptitude pour formuler clairement les besoins nouveaux et épargner au corps social le malaise intellectuel et moral qui naît du déséquilibre. L'homme en possession des données humaines collabore à l'œuvre de la civilisation.

III

Ainsi la sociologie introduit un nouveau point de vue dans l'étude des choses humaines. Le XIXe siècle avait bien eu le

sentiment qu'après le discrédit de systèmes métaphysiques, le développement des sciences et l'apparition de problèmes politiques et sociaux, la philosophie ne pouvait être autre chose qu'une étude de l'activité humaine. Mais il était insuffisamment critique pour en prendre conscience, préciser la nature de sa recherche et instaurer une méthode nouvelle. Stimulé par les révélations d'une expérience trop riche, hésitant entre des tendances contradictoires, incapable d'extirper les anciennes manières de penser et les survivances métaphysiques, il n'était parvenu à tromper son besoin de synthèse qu'en se contentant de compromis. Voulant tout expliquer tantôt à partir de l'homme tantôt à partir du monde, il faisait preuve alternativement vis-à-vis de la science d'une confiance et d'une défiance excessives. Considérant dans leur objet actuel les formes de l'activité humaine, il avait converti la divergence survenue au cours de l'évolution entre la religion et la science en une opposition fondamentale. Le Positivisme exagérait le rôle de la science et de la pensée abstraite et faisait appel à la philosophie de l'histoire et à la loi des trois états pour établir une hiérarchie et un ordre entre ces puissances ennemies. Cependant le Spiritualisme faisait ressortir le caractère symbolique, relatif et conventionnel de la science pour mieux mettre en lumière la valeur absolue de l'expérience religieuse et la nature active de la croyance. Ainsi chaque attitude entraînait la méconnaissance d'un des aspects de l'homme, faute d'avoir une ampleur suffisante. Et c'est l'originalité de Durkheim d'avoir dépassé ce moment préliminaire et d'avoir réuni les éléments d'une science de l'homme dont les conséquences devaient bientôt apparaître dans l'ordre de la pensée et de l'action.

La sociologie écarte de prime abord toute conception métaphysique. En se voulant positive, scientifique, expérimentale, elle exprime la nécessité d'adopter en face d'une réalité nouvelle une attitude nouvelle. Elle heurte de front l'esprit métaphysique, en dissipant le mystère dont l'homme aime à s'entourer, en ne faisant aucune concession aux besoins de la sensibilité. Et là est la raison profonde de l'opposition que la sociologie a rencontrée à un moment où les esprits s'abandonnaient à l'intuition, au sentiment, aux doctrines inspirées par le romantisme de Schelling. Mais elle ne place pas davantage

les causes des faits humains dans le milieu physique environnant ou dans l'organisme. Seul le milieu social peut rendre compte de l'activité humaine. Tout ce qui est dans l'homme vient de l'humanité. Comte l'avait pressenti, mais il appartenait à l'étude des religions de dégager la nature véritable de l'activité humaine et l'homogénéité de ses modes. Elle révèle la connexion étroite des croyances et des rites ; elle montre que, pendant très longtemps, la pensée est demeurée vivante et étroitement unie à l'action d'où elle avait jailli. Et si peu à peu la vie pratique et la vie spéculative se sont dissociées et spécifiées, elles n'en conservent pas moins des caractères communs : elles ont même nature et même fonction. Elles sont une expression symbolique de la vie sociale ; elles assurent, par la communion et la participation des esprits dans des croyances ou des idées communes, la cohésion du corps social. Il n'y a donc entre la religion et la science qu'une différence de degré : « La pensée scientifique n'est qu'une forme plus parfaite de la pensée religieuse. » L'une et l'autre sont fondées ; l'une et l'autre ont une valeur active.

Alors se modifie la conception de la vérité. La pensée apparaît comme soumise aux mêmes variations que la pratique. La vérité n'est plus transcendante et éternelle ; elle est humaine et changeante. Elle ne semble objective que parce qu'elle est impersonnelle. Elle ne réside ni dans la science, ni dans la conscience, mais dans la société. Elle a une origine et une fonction sociales. Ainsi la sociologie permet de restituer sa valeur positive à la mythologie sans entraîner le mépris de la science et de la pensée conceptuelle. Le mythe est vrai par rapport au sujet collectif qu'il exprime ; le concept est vrai par rapport aux choses qu'il représente. La vérité mythologique et la vérité scientifique sont donc toutes deux également vraies d'une vérité humaine. Mais à aucun moment il n'y a entre la pensée et le réel l'hétérogénéité dénoncée par Bergson et les Pragmatistes au nom d'une expérience individuelle inconsistante. Le règne social, au sein de qui l'expérience collective se constitue, n'est pas sans rapports avec les autres règnes. En eux plongent ses racines profondes. Par suite les symboles, les instruments de la pensée conservent un lien de parenté avec les modes de réalité qu'ils expriment. La valeur de la pensée demeure entière. Mais, comme sa fonction importe davantage

que sa valeur, la vie intellectuelle demeure subordonnée à la vie morale.

Ainsi se confirme le primat de l'action. La connaissance jaillit de l'action. Et l'évolution actuelle de la science, son prestige, la foi que nous avons en elle ne doivent pas nous faire illusion. La pensée abstraite ne peut se substituer complètement à la pensée mythologique et demeure incapable de déterminer la conduite. Par elle-même elle ne possède pas un caractère moral. Comte attendait beaucoup de l'homogénéité intellectuelle. Mais la science, née au sein de l'hétérodoxie, autorise les divergences pour mieux pénétrer la richesse et la complexité du réel, car jamais la subtilité de nos moyens n'atteint la subtilité des choses. Elle peut bien établir un accord entre les esprits, mais elle ne peut nous rappeler d'une manière suffisamment sensible et concrète les liens qui nous rattachent les uns aux autres. Elle ne demeure qu'un mode de la pensée vivante. Les idées réfléchies et les concepts ne font pas disparaître les instincts et les sentiments. « A chaque moment de l'histoire et dans la conscience de chaque individu il y a pour les idées claires, les opinions réfléchies, en un mot pour la science une place déterminée au delà de laquelle elle ne peut s'étendre normalement. » La société continue à se penser du dedans et à se représenter confusément. Les modifications de la structure organique se traduisent dans des mouvements de sensibilité. Des idéaux se constituent spontanément. La vie morale doit donc être soustraite à la science. Elle n'est pas le fait d'une révélation intérieure; elle n'est pas davantage le fait d'une construction dialectique. Elle se forme au sein de l'organisme social. Produit de l'expérience humaine, elle demeure objet d'expérience : elle s'éprouve et se vit avant de se penser.

Pourtant la spontanéité de la vie morale ne rend pas inutile toute réflexion sur la conduite. Maintenant que la science ne se contente plus de penser la nature physique et de réviser les cosmogonies, mais entreprend d'étudier objectivement la vie des groupes, il devient possible de discerner l'harmonie ou le déséquilibre qui existe entre la forme sociale, les mœurs et les institutions. Et, dans le cas où les traditions et les mœurs courantes ont cessé d'être une expression fidèle de la société, pour n'avoir pas suivi d'assez près son développement histo-

rique, la sociologie, étude des sociétés, peut indiquer les conditions de l'équilibre et de l'harmonie. Elle peut permettre à une société d'être tout ce qu'elle doit être. C'est pour atteindre ce but que Durkheim a fait de si longs détours. Il n'a cherché à connaître le mouvement de l'activité humaine au cours des temps que pour mieux préciser les conditions auxquelles la société française contemporaine peut être une société morale.

IV

Un des faits les plus marquants dans l'histoire des idées au XIXe siècle est le profond désaccord qui existe entre la philosophie morale et les aspirations de la conscience moderne. Une vie nouvelle nous a arrachés à nous-mêmes, nous a rendus plus étroitement solidaires du corps social, a créé des liens nouveaux, des devoirs nouveaux. Et la philosophie morale, incapable d'en suivre le mouvement, a continué de chercher à l'intérieur de l'homme la source de son action. Par là même elle a perdu sa valeur et son autorité, elle a suscité une crise et un désarroi qui furent attribués, bien à tort, à l'affaiblissement des morales théologiques. On tenta d'y remédier par une restauration habile des préceptes religieux, par une construction dialectique des devoirs à partir d'un principe métaphysique ou même par un examen timide et superficiel de l'expérience. Mais ni les littérateurs, qui s'emparent abusivement de ce domaine, ni les philosophes ne réussissent à faire jaillir de l'entrechoc des formules la vie morale. Sous toutes les théories, au fond du Spiritualisme comme au fond de l'Utilitarisme, ce ne sont qu'intérêts particuliers, expériences individuelles, exigences de la pratique. Partout c'est l'individu qui se retrouve seul avec soi-même et qui ne paraît préoccupé que de concilier le bonheur et la vertu. Partout un amoralisme de fait qui livre la conscience à toutes les suggestions. Seul un examen des conditions de la vie moderne pouvait mettre fin à ce malaise et à l'anarchie morale qui a énervé trop longtemps la conscience française. En même temps que quelques autres, Durkheim a replacé sur son véritable terrain la question morale, en considérant dans son libre développement le jeu des mœurs contemporaines,

Pour le sociologue, la crise morale apparaît comme intimement liée à la crise politique et sociale qui bouleverse les temps

modernes. Une effervescence, une critique des institutions, un besoin de réformes apparaissent. Les fonctions économiques sont diffuses; le jeu des intérêts particuliers qui s'y donne libre cours est cause de heurts, de conflits, d'antagonismes. C'est qu'en effet une série de rapports sociaux ont perdu momentanément tout caractère moral, ont cessé d'intéresser l'opinion publique et d'être soumis à l'action régulatrice de l'Etat. Au cours d'une lente élaboration qui constitue notre histoire nationale, la société française et la monarchie avaient vu se former autour de l'organe central des organes secondaires, les classes, les corps de métier, les corporations, qui s'interposaient entre l'individu et l'Etat. En eux s'élaboraient les tendances et les aspirations des groupes; grâce à eux, l'action des groupes devenait harmonique. Or ces formes sociales qui servaient d'ossature à la société ont été emportées avec l'ancien régime et n'ont pas été remplacées. En présence de la société politique il n'est resté que « la masse fluide » des individus. Aussi on a senti plus fortement qu'auparavant et simultanément le prestige de la société politique et la valeur de l'individu. Très rapidement deux courants se sont formés et, parce qu'on continuait à faire de l'individu une entité, ils sont devenus divergents et antagonistes. L'esprit anglais avec Spencer et Wells n'a cessé de défendre l'individu contre l'Etat et, d'invoquer la théorie du laisser-faire. Le socialisme allemand a fait de l'Etat un être mystique qui annihile l'individu et intervient dans tous les domaines. L'une et l'autre attitude considèrent l'individu et l'Etat comme des puissances ennemies. Elles ne savent pas de milieu entre une improvisation capricieuse qui supplée à l'absence d'ordre et une discipline telle qu'elle n'entraîne aucune acceptation morale. Et cela faute d'avoir approfondi les conditions de la vie économique; faute d'avoir reconnu que toute société est d'abord une société morale.

Comme toute transformation sociale entraîne des transformations morales, la division du travail, qui est un des caractères principaux de la vie économique contemporaine et la coopération qui en résulte, ont des conséquences morales. L'apparition de la vie industrielle, la multiplicité croissante des échanges ont permis d'utiliser les divergences individuelles et rendu nécessaire la collaboration d'individus ayant cha-

cun des aptitudes spéciales et se partageant une tâche toujours plus complexe. Ainsi la coopération a assuré d'une manière nouvelle la concentration des consciences. Elle a éveillé chez les individus qui s'unissent en vertu de leurs dissemblances un sentiment de solidarité. Et ce lien nouveau est moins facile à desserrer que les liens provenant d'un conformisme strict. D'autre part elle a développé l'importance de la personnalité. Chaque individu a, dans le milieu professionnel, une sphère d'action bien définie. Il exerce une fonction, sa participation à la vie commune est constante, porte sur des points déterminés, suppose le développement de qualités personnelles. Mais le sentiment de solidarité et celui de la valeur personnelle se complètent. Aussi la coopération apparaît comme la source de la moralité.

Alors le sociologue peut donner son orientation à la vie morale et résoudre les conflits qui proviennent de l'absence de toute organisation. Dès que nous avons compris quel rôle joue l'homme dans la société, nous n'avons pas épuisé toute la morale lorsque nous avons énuméré quels liens nous rattachent à l'Etat et à la famille. Nous appartenons à un milieu professionnel ; des liens, des devoirs, nous rattachent à lui dont l'ensemble constitue la morale professionnelle. Et cette morale se dégagera d'autant plus nettement que nous aurons compris le vice de la société moderne et que nous tenterons de favoriser l'organisation de la vie économique encore amorphe. Une réorganisation industrielle et professionnelle est moralement nécessaire. « Socialiser la vie économique, c'est en effet subordonner les fins individuelles et égoïstes qui y sont prépondérantes à des fins vraiment sociales, partant morales. » Pour cela il est nécessaire que des groupements se constituent qui s'interposent entre l'individu et l'Etat et exercent sur l'activité économique une action régulatrice. A ce prix seulement la société moderne cessera d'être le champ clos des ambitions et des appétits individuels.

Mais cette réorganisation entraîne une réforme de l'Etat. Il ne suffit pas que, par l'intermédiaire des rouages politiques, une vie organisée se substitue à la vie spontanée et diffuse. A mesure que le règne social se dégage de la nature et la dépasse, la personne morale grandit. La collaboration de plus en plus intime des hommes accroît encore leur dignité. Aussi, loin

d'aboutir à un conformisme sans âme, la sociologie voit dans les tendances sociales contemporaines l'expression d'un sentiment de respect et de sympathie pour l'homme. Nous tendons à donner à nos actions un caractère presque religieux, nous devenons plus soucieux de justice et de charité. Alors, pour répondre à ces besoins nouveaux, l'Etat ne doit plus se borner à assumer des fonctions de défense, il doit prendre en main les intérêts de la personne. Sans doute la personne est devenue tout ce qu'elle est grâce à la société ; mais en retour, parce que chacun de ses membres est dépositaire de la civilisation, la société doit devenir morale. Développer en nous l'humanité, diminuer les souffrances, créer plus de justice, tels sont les devoirs présents de l'Etat. Tel est le sens profond du mouvement démocratique. Il n'est que la reconnaissance de la valeur éminente de l'homme et de la place prépondérante que doit prendre la personne, but dernier de la vie morale.

§

Par là même les idées morales de Durkheim acquièrent une profondeur d'accent insoupçonnée. Sans doute il fait siennes toutes les préoccupations de son époque. Il demeure fidèle à l'esprit d'Auguste Comte et de Proudhon. Les tendances généreuses du grand mouvement humanitaire français se retrouvent chez lui. Il ne sépare pas les questions sociales des questions morales. Mais il se détache, par la méditation, de son époque. Il dépasse la vie contemporaine. Ce n'est plus une générosité imaginative ni un mouvement de lyrisme qui l'emportent. Son idéalisme est plus nourri. L'histoire merveilleuse de l'humanité n'a plus besoin de poète. Il lui a suffi d'assister au développement de l'activité humaine et d'en décrire patiemment les étapes pour découvrir sa beauté organique. Aussi il ne place pas la source de la vie morale dans la souffrance des hommes. Il se détache de l'aspect individuel des choses. Il n'a pas ce sentiment aigu de la souffrance et ce besoin de pitié qui ennoblit *les Derniers Entretiens* de Renouvier. Il n'a pas ce contact immédiat avec la vie quotidienne qui fait la beauté émouvante et grave de Verhaeren et de Rosny. Il voit l'humanité à la manière dont Spinoza voyait le monde. Ici les souffrances individuelles se taisent comme s'évanouissait, dans l'*Ethique*, la conscience. Et la grandeur de notre œuvre apparaît et, avec elle, le prix de la vie.

Nous ne sommes pas uniquement l'être de désirs et de passions, protagoniste de l'aventure tragique que Nietzsche a vécue. Nous ne sommes pas uniquement des contemplateurs du monde qui trouvent dans le spectacle des passions et dans l'exercice de l'intelligence la raison profonde de leur sérénité. Notre vie, par mille liens invisibles, tient aux autres vies. Toutes conspirent. Des forces spirituelles et morales les traversent qui s'épanouissent dans des valeurs humaines. Pour les faire passer en nous-mêmes, il nous faut dominer notre nature sensible, lutter contre les appétits, les tendances et les vaincre. Seule une conquête sur soi-même fait de chacun de nous un homme véritable. Car il n'est, pour quiconque dépasse les apparences, de contrainte et de discipline qu'intérieures. Nous sommes de notre époque, nous nous heurtons à des difficultés quotidiennes, nous acceptons l'ordre qui naît de la vie même ; nous nous adaptons aux organismes sociaux toujours instables ; nous consentons à la société un tribut de sacrifices et de souffrances qui ne se mesure ni ne se marchande. Nous savons de science certaine, aussi vieille que l'expérience humaine, qu'à ce prix seulement nous dépassons l'animalité. Et nous devons avoir dans nos propres destinées une confiance assez grande pour les consentir sans tristesse. Le détail des devoirs passe. En nous, autour de nous, l'humanité demeure.

Ainsi se couronne l'œuvre de Durkheim ; et sa beauté vient de l'homme.

Il a su volontairement et consciemment choisir. Il a su, en sage, que, comme la vie, l'œuvre n'est jamais l'expression complète de notre nature, mais seulement de ce qu'en nous-mêmes nous avons reconnu être le meilleur. Il a voulu intensément réaliser. Tout en lui témoigna cette volonté impérieuse : l'éclat des yeux profondément enfoncés dans les orbites, la rigidité du masque émacié et souffrant que l'habitude de la méditation détendait à peine, la parole vibrante et pressée. Il avait choisi ; il a su s'en tenir à son choix. Son ton était celui de l'homme qui n'interroge plus, qui n'a plus rien à demander aux choses. Nul ne fut plus distant de soi et son abord démentait son être. Cette maîtrise n'alla peut-être pas sans lutte ; sa fermeté toujours égale put être parfois douloureuse. Mais il ne craignait que de s'amollir. Et peut-on souffrir vraiment quand

on se souvient d'avoir choisi. A ce moment-là, avec un juste sentiment de fierté et de dignité intérieure, le respect de nous-même nous gagne et l'amour pour l'œuvre vivante que nous avons nourrie de notre substance.

On lui a reproché parfois d'être un apologiste de la contrainte, d'enseigner un conformisme sans âme et de nier l'individu. Son expérience synthétique de la nature humaine a passé pour une œuvre dogmatique et arbitraire. Durkheim faisait en effet violence à certaines manières de penser en souhaitant pour la pensée une discipline et une dignité que le talent littéraire et l'habileté dialectique sont impuissants à lui donner. Son œuvre est synthétique, il a voulu qu'elle soit impersonnelle. Trop ferme dans ses idées pour avoir le don de séduction et l'indulgence souriante des princes de la jeunesse, il eut des collaborateurs, non des partisans. Il ne souhaita d'adhésion qu'intellectuelle.

Son œuvre vivra maintenant de sa vie propre. Tout un système d'idées devenu autonome dégagera les puissances latentes qui dorment en lui, évoluera, se transformera au contact d'expériences plus complètes, s'infléchira au gré des esprits qui sauront le solliciter. Quelle que soit sa destinée, l'œuvre importe pour l'orientation de la pensée française contemporaine : elle l'a rendue à elle-même en lui rappelant ses traditions rationalistes. Les événements survenus depuis 1914 en ont été une tragique justification.

Mais il a laissé davantage : un exemple. Si l'attitude morale de l'homme n'amoindrit ni n'accroît la part de vérité contenue dans l'œuvre, il est des cas où elle l'éclaire.

Dans une époque de demi-volontés et de demi-caractères semblable en tous points à celle que Comte avait dénoncée, Durkheim sut être un caractère entier, une volonté entière. Il a peut-être opéré la Réforme Intellectuelle et Morale que souhaitaient pour la France, au lendemain de 70, des esprits trop mobiles et trop libéraux pour la réaliser eux-mêmes. Il sut unir l'affirmation de soi et la discipline sans laquelle il n'est ni vie, ni pensée véritables. Aussi, en tous ceux qui ont un sentiment de vie assez puissant pour n'accorder de prix qu'à l'expérience humaine, et qui la veulent harmonieuse, il a éveillé la conscience.

RAYMOND LENOIR.

STRATÈGES EN CHAMBRE
ET
TACTICIENS DE FANTAISIE

A Louis Cario.

> Ils font voler les armées comme les grues, et tomber les murailles comme des cartons; ils ont des ponts sur toutes les rivières, des routes secrètes dans toutes les montagnes, des magasins immenses dans les sables brûlants: il ne leur manque que le bon sens.
>
> MONTESQUIEU (*Lettres persanes*).

I

La guerre, machinée comme un grand drame, s'est de tous temps jouée avec les mêmes personnages. A quelque époque que ce fût, on vit toujours paraître, sur ce grand et terrible guignol, les aspects les plus opposés de l'héroïsme et de l'ignominie, des vertus les plus mâles, des défauts les plus vils et des plus bas vices. Ici des héros, là des traîtres, partout des victimes, souvent des sots et des ignorants.

Parmi ces derniers, les types les plus cocasses et originaux ne sont-ils pas, depuis les contemporains un peu hâbleurs de Lysistrata jusqu'à Tartarin, le capitaine Bravida et leurs pareils, ces plaisants Messieurs qui ne voient — dans la guerre — qu'une distraction à leur ennui, un stimulant à leur vanité ; ces stratèges en chambre et ces tacticiens de fantaisie qui jouent à la bataille à peu près comme Philidor jouait aux échecs : en poussant sur le tapis vert des régiments d'allumettes, une artillerie de soucoupes et plantant, devant eux, parmi les pions et les dominos, de fragiles drapeaux soutenus par un jeu d'épingles ?

Cette espèce, l'espèce de ceux qui marquent les coups sans en recevoir ou en asséner, a toujours existé; et, c'est un passe-temps curieux et inoffensif que de rechercher, dans les siècles, les lettres de noblesse et les exploits mâles de ces fiers-à-bras. Bringuenarilles, Riflandouille et Tailleboudin, les guerriers de Rabelais, ne sont que piteux garçons à côté de ces grands hommes, et, pour Ubu roi, tout le monde sait bien qu'il a moins déconfit de gens avec son croc fameux et son petit bout de bois que M. Durand, du *Café de l'Orphéon*, n'a fait de bouillie d'ennemis ou que M. Dupont, du *Caveau des braves*, n'a défait de régiments, pris de places d'assaut ou coulé de navires.

Qui ne connaît, parmi cette gent la plus lointaine de belliqueux drôles, les personnages de La Bruyère? L'un se nomme *Démophile* et l'autre *Basilide*. Démophile est vêtu à la mousquetaire, tout ferraillant comme Fracasse; sa main gantée de peau de daim est posée sur la coquille d'une flamberge. Pour Basilide, chacun l'a vu aux ruelles des dames, le nez vermeil, le manteau au vent; il prétend, parce qu'il boite un peu, qu'une arquebusade lui coupa le jarret à Dôle ou à Philippsbourg; pourtant, jamais il ne quitta le Marais ou la rue Saint-Antoine, et ses bottes à canon sont bien tout ce qu'il a de commun avec cette arme. Il n'empêche que Basilide et Démophile sont savants sur les choses de la guerre au point de passer Turenne ou d'en remontrer à M. le Prince.

Démophile, dont l'humeur est sombre, sans doute parce qu'il prit médecine ou lut, le matin, de méchants vers, est le bravache un peu couard qui, malgré ses grands airs, voit partout le péril et partout la défaite. Mais, au regard de lui, c'est un fameux *revanchard* que Basilide : Gascon comme Cyrano et savant comme Polybe, il vous met en mouvement, dans un cadre à passer ceux de Van der Meulen, tout ce qu'il put mobiliser de soldats dans le royaume. Basilide parle de 300.000 hommes comme M. de Louvois le ferait de 20.000. Ses chiffres sont empruntés aux commis de la Guerre. « Il n'en rabattrait pas une seule brigade : il a la liste des escadrons et des bataillons, des généraux et des officiers; il n'oublie pas l'artillerie ni le bagage. Il dispose absolument de toutes ces troupes... » Encore Basilide ne s'en tient-il pas à ces propos; il en émet bien d'autres relativement aux effectifs, à la manœuvre et au commandement.

Ce Basilide, tout de même ! C'est à croire qu'il est né du côté du Rhône. C'est lui, toujours lui qui, dans Tarascon, deux siècles après La Bruyère, s'en va, les dents serrées, mâchant ses mots comme des balles. Sa conversation — à ce stratège — sent toujours la poudre ; il met, dit Alphonse Daudet, du « salpêtre dans l'air » ; et, c'est encore ce même génie bien entendu, cette même assurance et cette même fougue ! « *Ah ! ça*, s'écrie-t-il, *qu'est-ce qu'ils font donc, les Parisiens, avec leur tron de Dieu de général Trochu ? Ils n'en finissent pas de sortir... Coquin de bon sort ! Si c'était Tarascon !... Trrr !... Il y a longtemps qu'on l'aurait faite, la trouée !* »

Mais, que Tarascon et les Tarasconnais ne soient pas mortifiés : les Parisiens aussi ont leurs Basilides et leurs Bravidas. En 1870, ils étaient légion, tonitruant dans les brasseries du boulevard, acceptant, déformant et colportant les nouvelles, s'échauffant, fous, hallucinés, lyriques ! Ceux-là, Edmond de Goncourt les a vus, le 6 août 70, à la Bourse de Paris, gogos et pourfendeurs, croyant à « la dépêche qui annonce la défaite du prince de Prusse et la prise de 25.000 prisonniers, cette dépêche, dit-on, affichée dans l'intérieur de la Bourse, cette dépêche — ajoute Goncourt — que me déclarent avoir lue des gens au milieu desquels je la cherche dans l'intérieur, cette dépêche que, dans une étrange hallucination, des gens croient voir en me faisant d'un doigt indicateur : « *Tenez, la voilà, là !* » et, me montrant, au fond, un mur où il n'y a rien ! »

II

Ce n'est pas une chose si drôle que la guerre. Quand, séduits par l'art plein de relief, de grandeur et de talent d'un Mérimée, d'un Stendhal, d'un Tolstoï, nous vibrons aux récits de *l'Enlèvement de la redoute*, de la bataille de Waterloo ou de *Guerre et paix*, nous nous laissons prendre aux moyens littéraires, nous subissons le charme émouvant du conteur ; mais ce que nous ne démêlons pas assez, à travers la magie des mots, c'est la vérité de la guerre, c'est sa réalité, c'est sa souffrance. Aussi bien, ceux qui prirent à cœur de parler comme il sied du devoir austère de combattre, le firent-ils toujours avec retenue, avec mesure. Vigny a, notamment, dans cet esprit, de bien belles et chaudes pages ; mais il fait voir en regard, par opposition, de grandes parties d'ombre et de désolation.

« Je ferai, dit-il, peu le guerrier, ayant peu vu la guerre. » Et, dans un même sentiment de retenue, de pudeur militaire voilà aussi ce que dit Goethe, sans excès de langage et sans vantardise. C'est, nous apprend M. Arthur Chuquet, en 1823, lorsque le poète se promenait avec la belle Lili Parthey, sous les ombrages de Marienbad. Un vieillard vint à passer. Goethe fit remarquer que c'était un quartier-maître qui partagea toutes ses souffrances en Champagne (dans la campagne de 1792). « Vous avez-donc souffert? répondit la jeune fille, surprise, mais le récit de vos souffrances a été pour nous un plaisir. » Le front du poète se rembrunit : — « Oui, répliqua Goethe avec une certaine gravité, dans le souvenir et sur le papier, cela fait bien; en réalité, nous étions très mal lotis, et il faut avoir été témoin de ces choses-là pour le croire... »

Ceux qui n'ont pas été témoins, comme dit Goethe, ne se doutent pas, ne se douteront jamais. Et c'est bien là ce qui donne tant d'assurance, si peu de mesure et tant de faconde aux tacticiens littéraires, aux médiocres Folard ou aux petits Jomini que le premier romancier venu doué d'imagination, le plus infime gazetier ou le moindre poète se prétend être à ses heures. « La science des Vauban et des Cohorn, écrit dans ses *Tableaux du siège* cet honnête homme de Théophile Gautier, nous est étrangère et nous sommes là-dessus de la force de Jodelet, qui ne se contentait pas de la prise de la demi-lune d'Arras et qui voulait que ce fût la lune tout entière. » Mais, combien de ceux, parmi les auteurs ou même le simple public, qui se mêlent de tactique ou se livrent à la stratégie sont éloignés de montrer cette sagesse ou d'observer ce silence!

De tous temps, il s'est trouvé des bavards ou des sots prétentieux pour aider aux grands capitaines, gourmander les ingénieurs, attaquer le ministre, entreprendre de morigéner et, s'il le faut, de blâmer les troupes. Montesquieu, longtemps après La Bruyère et bien avant Alphonse Daudet, a connu de ces personnages. Il en a peint le portait avec finesse, vigueur et un peu de cet *humour* qu'il devait à l'esprit de ses amis anglais. C'est dans les *Lettres persanes*, à la lettre CXXX[e]; entendez-le nommer les stratèges : « A peine, dit-il, ces gens-là ont-ils épuisé le présent qu'il se précipitent dans l'avenir... Il conduisent un général par la main; et, après l'avoir loué de mille sottises qu'il n'a pas faites, ils lui en préparent mille

autres qu'il ne fera pas. Ils font voler les armées comme les grues et tomber les murailles comme des cartons; ils ont des ponts sur toutes les rivières, des routes secrètes dans toutes les montagnes, des magasins immenses dans les sables brûlants : il ne leur manque que le bon sens... »

Rica, venu de Perse en France pour étudier nos lois, nos usagès et nos mœurs, ajoute pour mieux situer nos pourfendeurs de bouche et conquérants de parole, que ceux-ci « s'assemblent dans un jardin magnifique ». Ce jardin, nous le connaissons bien; c'est celui des Tuileries, vis-à-vis la Seine. Et, le long des terrasses dominant le beau fleuve, auprès des parterres piqués de toutes les sortes imaginables d'œillets et de tulipes, au détour d'allées disposées par Le Nôtre, on peut voir des promeneurs assemblés par endroits, les uns agitant le corps et tournant la tête, les autres levant les bras et faisant des gestes: ce sont nos batailleurs.

Ces hommes fort diserts, dont plusieurs sont jeunes, vigoureux, le plus souvent bien faits, entendent parfaitement — et Brantôme le dit bien avant eux ! — que les discours de guerre sont toujours ceux dont les dames raffolent. Aussi bien, afin de gagner les cœurs et de jouer les galants, en imaginent-ils le plus souvent d'admirables. Ce travers des bravaches n'a pas échappé à nos auteurs. Plusieurs ont emprunté, pour donner du relief à leurs comédies, ces traits des stratèges. Et Corneille d'abord. Y a-t-il peinture de fat pourfendeur et avantageux plus achevée que le portrait de Dorante, dans le *Menteur* ?

CLARICE

Quoi ! vous avez donc vu l'Allemagne et la guerre ?

DORANTE

Je m'y suis fait quatre ans craindre comme un tonnerre.

CLITON (*valet de Dorante*)

Que lui va-t-il conter ?

DORANTE

Et durant ces quatre ans
Il ne s'est fait combats ni sièges importants,
Nos armes n'ont jamais remporté de victoire,
Où cette main n'ait eu bonne part à la gloire ;
Et même la gazette a souvent divulgué...

CLITON (*le tirant par la basque*)

Savez-vous bien, monsieur, que vous extravaguez ?

DORANTE

Tais-toi.

CLITON
Vous rêvez, dis-je, ou...
DORANTE
Tais-toi, misérable.
CLITON
Vous venez de Poitiers, ou je me donne au diable...

Emportés par leur amour du bien public, animés d'un grand zèle pour l'armée et pour l'État, les stratèges n'épargnent à leurs auditeurs aucun des détails des guerres. Dans son très charmant et fort savant livre intitulé les *Nouvellistes*, M. Frantz Funck-Brentano a tracé de ces drôles, d'un crayon hardi, à la façon de Moreau le Jeune ou de Le Bas, le profil pittoresque. Et, c'est quand, raillant un peu, il nous les fait voir aux Tuileries ou au Luxembourg, se démenant l'habit au vent, le tricorne en bataille et le poing tendu comme s'ils armaient le mousquet ou pointaient la pièce. « A défaut d'une carte, écrit M. Funck-Brentano, une canne promenée par une main savante trace sur le sable des allées le cours des fleuves, marque l'emplacement des villes assiégées, figure les grandes évolutions stratégiques. » Il s'en suit un très grand tumulte, beaucoup de bruit et ce piquant dialogue emprunté par l'auteur à la comédie :

FRONTIN (*désignant une ville*)
Vous savez qu'Aracan...
JOURNAL
Pour nous rendre ceci d'une façon plus claire,
Je pense que le plan nous serait nécessaire.
FRONTIN
En effet, il nous faut remettre sous les yeux
La carte du pays pour me comprendre mieux.
Prêtez-moi votre pied, monsieur, que je l'arrange ;
Prenez donc, s'il vous plaît, que ce soit là le Gange.
Pour connaître Aracan, mettez le vôtre là...
Et je nomme ceci (*il crache*) golfe de Bengala.
L'autre pied, s'il vous plaît, pour plus d'intelligence...

Puis écartant sa manche, faisant sa bouche en O, la perruque de côté, et montrant du doigt les dispositions d'un siège imaginaire, Frontin d'ajouter :

Il est bon du Mogol de voir la résidence.
La ville de Golconde est de cette autre part.
Voulez-vous bien permettre... Excusez de l'écart,
Çà, ne remuez plus ; si votre pied s'écarte
Il sera malaisé de connaître la carte...

Ainsi, dans l'allée des Veuves ou dans celle des Soupirs, vont tous ces beaux hâbleurs. Le Luxembourg, jadis fréquenté des religieux de saint Bruno, si réservés et si paisibles, s'emplit désormais des discours des stratèges, du désordre de leurs pas et du bruit de leurs querelles. Et, comme à toute armée il faut un général, il faut voir qu'en avant de cette petite troupe avance un tacticien plus savant que les autres, donnant de la voix ici, là du bâton, du pied dans un autre lieu et, militairement, au siège d'un bosquet, l'attaque d'une pelouse ou l'assaut d'un banc, poussant ses brigades.

III

L'on sait qui était Bussy, un beau gentilhomme, plein de galanterie, de bravoure, d'honneur et qui brilla autant par l'esprit que par l'épée. A la bataille des Dunes, l'une des plus importantes que Turenne gagna, Bussy se battit le mieux du monde, mena la charge, brava la mort et se montra si valeureux et entreprenant qu'une bonne part du succès revint à son sang-froid et à son courage.

Eh bien ! quand Bussy — plus tard — la tête froide, la main tranquille, entreprit de composer son mémoire sur ce grand combat, il commença de donner cet avertissement : « Avant que de passer outre, je ne puis m'empêcher de parler de ceux qui écrivent des batailles ; ce sont d'ordinaire des gens qui n'ont jamais été à la guerre (car il est rare de trouver des Xénophons, des Césars ou des Montlucs...) ». Ainsi, le courtois et vaillant Bussy connaissait les stratèges en chambre, les amateurs de tactique. De son temps déjà, cette espèce grondait, s'agitait, faisait du bruit. Les mêmes gens que la vue d'une épée eût mis mal à l'aise ou que le bruit d'un mousquet eût fait se jeter dans une armoire, se sentaient déjà, dans ce siècle d'honneur, les dispositions les plus belliqueuses. La Bruyère a donné des noms à ces personnages ; il les appelle Basilide et Démophile ; mais, il s'en trouve bien d'autres, dans les jardins, les salons, les ruelles des dames, les vide-bouteilles et les cafés. « Ils ne se plaisent — constate le *Mercure galant* de 1673 — à ne parler que de ce qui regarde l'armée. » Et, comme ce sont les fripons les plus effrontés, il faut les entendre s'exprimer, sur ce grand sujet, avec présomption et avec ignorance.

Le métier des armes (puisque de façon impropre l'on dit que c'est un métier !) offre certes bien des fatigues, bien des tourments et des déboires. N'y faut-il pas affronter le froid, la faim, la maladie, souvent les pires blessures et la mort ? Mais, que font ces contingences à nos stratèges ? — « Chaque métier a ses peines », interrompt l'un d'eux à un vieux soldat perclus, tordu, blessé et qui a fait campagne ; « mais, je crois, ajoute-t-il (lançant l'un de ces *bobards* auxquels de son temps comme du nôtre avaient recours les journalistes), « je crois que les peines de la guerre ne doivent pas être si grandes, puisque l'on dit que tout ce que l'on entreprend pour la guerre est doux... » — « S'il est doux pour la gloire, il est bien rude pour le corps ! » répond sèchement l'Invalide. Et, c'est ainsi que le *Mercure galant* de 1673 traçait, du vivant même de Bussy, ce *Dialogue* non pas des morts, mais d'un véritable combattant et d'un faux guerrier !

Les faux guerriers, cavaliers de carton, fantassins de chocolat que nous entendons autour de nous, depuis bientôt quatre ans, élever la voix à tout propos et prononcer des sentences, faisaient déjà fureur (on le voit par ces types désuets du passé !) dans ce siècle où le nombre des vrais braves, de d'Artagnan et Cyrano à La Rochefoucauld et à Bussy, ne se comptait plus.

Et, ce qu'il y a de divertissant à considérer, chez ces originaux, c'est que, en ce temps-là autant que du nôtre, ils s'exprimaient, dans leurs relations d'assauts et de batailles, avec cette vigueur que nous trouvons encore, — aujourd'hui comme jadis, — exprimée chez leurs descendants.

D'Ardène, cité par M. Frantz Funck-Brentano, a donné dans sa comédie (1) le plus grand comique à ce travers des stratèges ; et, c'est quand il fait dire au plus petit bourgeois, comme s'il s'agissait d'un soldat réel :

Nous avons — c'est ainsi
Qu'il parle — nous avons, dit-il, pris Nancy,
Défait les Allemands qui voulaient nous surprendre ;
Nous les battons encore...

Ce *nous* a bien de l'expression et du relief. Beaucoup, de nos jours encore, adoptent ce langage, et c'est un fait commun au grand siècle et à celui-ci que cette prétention que montre le

(1) *Les Nouvellistes.*

plus modeste à mener le combat, ordonner de la guerre et trancher, dans cette sorte de science, du savant et du connaisseur. Carle Vernet, cent ans après Bussy et après d'Ardène, s'est plu à persifler d'un crayon adroit ces tacticiens improvisés. Il en a vu à la promenade, au Vaux-hall, il en a rencontré, devisant par cercles, au Palais et à la comédie ; mais, ce qu'il n'a pas dit, malgré sa causticité et sa finesse, c'est que les plus graves des hommes, des magistrats, des religieux même, prétendent, parmi bien d'autres gens, faire la leçon à un Lowendal, un Maurice de Saxe, en remontrer à Gustave et à Frédéric.

Le type le plus cocasse de ces conquérants de fantaisie est, à n'en pas douter, ce burlesque *Abbé trente mille hommes*, dont Sébastien Mercier traça, dans le *Tableau de Paris*, la caricature. Cet abbé, à ce que dit Mercier, était grand ennemi des Anglais ; et son surnom lui venait de cette particularité qu'il avait toujours à la bouche ces grands mots menaçants : « Il faut lever 30.000 hommes ! Il faut embarquer 30.000 hommes ! Il en coûtera 30.000 hommes pour s'emparer de Londres ! » Une ardeur si vive, tant de patriotisme avaient, chez un homme de Dieu, de quoi charmer plus d'un anglophobe. L'un de ces derniers fut si enthousiasmé qu'il ne crut pas mieux faire, pour exprimer sa reconnaissance, que de léguer, une fois *ad patres*, une partie de son bien au saint homme. « *Je lègue à M. l'abbé Trente mille hommes*, écrivait cet ennemi d'Albion, *1.200 livres de rente. Je ne le connais pas sous un autre nom ; mais, c'est un bon citoyen qui m'a certifié au Luxembourg que les Anglais, ce peuple féroce, serait bientôt détruit.* »

L'on juge, à la lecture de ce testament, l'état de perplexité dans lequel se trouva plongé le notaire ! Comment, parmi tant d'abbés bizarres, désœuvrés, badauds, qui fréquentaient les allées si peuplées du Luxembourg, retrouver l'heureux héritier du bourgeois anglophobe ? Il n'y avait évidemment qu'à se transporter au lieu même et chercher l'intimé. C'est ce qu'entreprit ce tabellion au nez plus mobile et divinateur que le notaire dépeint par Edmond About. Appuyé sur sa canne à pomme d'ivoire, en habit empesé, le pas roide et le front haut, suivi de deux quidams qui portaient l'un le testament, l'autre la procédure, on vit l'homme de loi franchir la grille, entrer

dans les allées, enfin se diriger vers l'endroit du jardin le plus fréquenté des oisifs. Ayant accosté deux ou trois promeneurs qui discutaient avec amination, en se tirant les uns les autres par le bouton de leur habit, il leur « demanda si l'on ne connaissait pas un abbé qui avait prédit la destruction de l'Angleterre par une armée de 30.000 hommes ? » Ce ne fut qu'un cri, dit Mercier :

« — *L'abbé trente mille hommes*? mais le voilà ! »

Il y avait là, en effet, au milieu d'un peloton de tacticiens ébouriffés, un grand diable d'abbé, taillé — comme le neveu de Rameau — tout en maigreur et charpente, et qui, le front inspiré, le regard expressif, simulait, en enjambant l'allée, le passage d'un détroit imaginaire. Il n'en fallut pas plus au notaire pour connaître son homme ;. et, c'est ainsi que l'abbé stratège reçut au Luxembourg, devant un public amusé de bambins, de grisettes et d'invalides, la récompense bien due à ses talents guerriers.

IV

L'un des faits qui marquèrent le plus, au XVIIIe siècle, dans les habitudes des oisifs fut, à n'en pas douter, celui que Michelet a caractérisé avec beaucoup de chaleur sous ces mots lyriques : *l'avènement du café*. Le café, « la sobre liqueur puissamment cérébrale », ne tarda pas à devenir, dès le moment de la Régence, dans les lieux publics, le breuvage exquis recherché des causeurs. Quel esprit, quelle verve le café a donnés à Piron, à Le Sage, à Diderot ! C'est en buvant du café, du café indien, dans une petite tasse du café de la Régence, au Palais-Royal, que Diderot a composé le chef-d'œuvre du *Neveu de Rameau*. « Là, dit Denis, je m'amuse à voir jouer aux échecs. Paris est l'endroit du monde, et le café de la Régence est l'endroit de Paris où l'on joue le mieux à ce jeu. »

Diderot, passionné de ce spectacle, n'en a pas fini de voir Lejal le profond, Philidor le subtil et le solide Mayot pousser devant eux, sur le plan poli d'un échiquier, les petites figurines sculptées adroitement dans le bois et dans l'ivoire. Mais, ce que Diderot ne dit pas et ce que l'abbé Pic nous confie bien avant lui (1), c'est qu'un autre jeu, dans ces cafés doctes

(1) Extrait par M. F. Funck Brentano des *Œuvres mêlées attribuées à M. de Saint-Evremond* (Londres 1711).

et achalandés, se jouait plus furieusement encore que celui des échecs : c'est ce *jeu de la guerre* qui comporte, au regard de ceux qui en jouent, des combinaisons à déconcerter, par leur profondeur, les manœuvriers les plus fertiles en ruses, les capitaines les plus éprouvés et les plus heureux. « C'est dans les cafés, écrit à propos l'abbé Pic, que l'on donne des batailles, que l'on attaque des places, que l'on élève et que l'on abaisse le mérite des généraux... »

Cette guerre sans péril et ces hostilités sans dommage ont de quoi plaire à cette nation de badauds qui ne voient jamais des grands faits que la parodie et pour qui les batailles les plus atroces, les plus meurtriers des combats ne sont que prétextes à palabres et à mots d'esprit. Jean-Baptiste Rousseau, qui n'était pas si balourd que ses ennemis l'ont prétendu, est venu — durant un jour de loisir — s'asseoir devant l'une de ces tables, toutes retentissantes d'assauts et de conquêtes, du café de la Régence ou du café Procope. Et M. Frantz Funck-Brentano, dans son ouvrage tout peuplé de personnages falots consacré aux *Nouvellistes*, a parfaitement bien fait de répéter, pour l'édification des stratèges, ce dialogue emprunté au *Café*, la petite comédie de Jean-Baptiste. Les acteurs en sont de ces héros singuliers aux yeux de qui toute table d'un estaminet figure une redoute, une cafetière la citadelle et le carafon de ratafia le canon d'alarme !

Le premier de ces interlocuteurs a nom Jobelin, le second La Flèche. Il n'est pas d'actions fameuses que La Flèche n'accomplisse ; et, vraiment, La Fleur, Belle-Rose ou Mondor, les soldats du roi, n'en ont pas tant fait, à eux trois, au siège de Mahon ou devant Berg-op-Zoom :

JOBELIN

Vous êtes capitaine ? Et, que faites-vous à Paris, pendant que tout le monde est à la campagne ?

LA FLÈCHE

Je passe le temps au cabaret à faire mes observations sur la guerre présente.

JOBELIN

Voilà des observations d'un grand secours à la République.

LA FLÈCHE

D'un grand secours ? Je me donne au diable. Si j'étais général d'armée et qu'on me laissât faire, j'ai un plan dans ma tête pour conquérir en une campagne toute l'Europe. Ecoutez bien ce raison-

nement-ci. Je voudrais avoir deux armées, l'une au midi, l'autre au septentrion. Avec celle-ci, je marche en Allemagne, et je commencerai par m'emparer de toutes les vignes qui bordent le Rhin. Les Allemands n'ayant plus de vin, il faut qu'ils crèvent !...

Avec la seconde armée, La Flèche, que le vin du Rhin a mis ort en émoi, convoite de s'emparer des fromages : le voilà en Hollande. Mais, le fromage altère. Il lui faut boire de nouveau. Et, quel vin que le vin grec ! « Vous voilà en Grèce ! Ah ! le beau pays ! Dieu sait comme nous allons siffler de ce bon vin ! » Mais Jobelin, reprenant La Flèche avec modération : « Prenez haleine, Monsieur, vous avez fait une assez belle campagne. » A quoi La Flèche, sans se démonter : « Voilà qui s'appelle faire la guerre, cela, et aller vite en besogne !... »

Jean-Baptiste n'était pas mort que, moins de vingt ans après, les Comédiens italiens se faisaient un jeu, dans un ambigu mêlé de scènes, la *Soirée des boulevards*, d'exposer de nouveau, aux risées du public, Messieurs les stratèges.

Cette fois, c'étaient MM. Craquet, Gobemouche et Bridaut qui montraient, dans la facétie, leurs prouesses militaires. « Et d'abord, dit l'un de ces lurons, donnez-moi la carte ! » Car la carte, le plan de la province où se battent les troupes est devenu nécessaire aux Gobemouches valeureux de tous les temps. Sur cette carte — cela se voit encore ! — les uns piquent des étendards, disposent des batteries et des escadrons, font évaluer par manœuvre habile les carrés de l'infanterie.

Cet usage de la carte, des drapeaux, des canonnets et des figurines, quoi qu'on en puisse penser, n'est d'ailleurs pas, dans certains cas, si ridicule. Tavannes, le grand capitaine, le vieux brave, avait déjà, dès le XVI[e] siècle, cette pratique en recommandation. Il soutient qu'elle est fort nécessaire à l'instruction des marmousets que leurs parents destinent, par un point d'honneur, au métier des armes. Au lieu de chevaux de bois, poupées, hochets dont se recrée le plus communément l'enfance, il souhaite déjà l'emploi de ces petits personnages devenus si communs, depuis Tavannes, sous le nom de *soldats de plomb*. Le vieux maréchal demande — toujours pour l'instruction des garçons — qu'il en soit fabriqué « de bois ou de terre dix mille, tant cavaliers, piquiers qu'arquebusiers de la hauteur d'une palme » ; il entend qu'il y ait également pour ce jeu « des villes, des châteaux, des canons à l'égal ». « En ces

petits modèles, fait-il connaître, se peut pratiquer et montrer à ranger les compagnies, escadrons, bataillons, assauts, brèches, retranchements, tranchées, gardes, sentinelles, corps de garde, charges, retraites. » Ainsi, ajoute-t-il, « les enfants modelés à ce jeu dès leur première cire » auront pris de bonne heure « habitude de soldat et de capitaine » (1).

Ce qui n'était, au XVIe siècle, du vivant de Tavannes, qu'un jeu pour les enfants nobles ne tarda pas, dès le XVIIIe siècle, à devenir un passe-temps pour les personnes frivoles qui font la guerre en chambre et conduisent douillettement dans leur cabinet, loin des frimas, de la boue, de la neige et du sang, un combat puéril.

Le célèbre peintre lillois van Blarenberghe a donné, dans ses gouaches célèbres, à l'occasion des campagnes de Louis XV, une sorte de figuration, réduite à des proportions mignonnes, de ce que pouvait être, en un siècle galant, ce plaisir des batailles. A contempler ces petits cadres, distingués, adroits, d'un alignement minutieux où, dans de petits espaces, évoluent de grands régiments, M. Robert de La Sizeranne estime que ce sont là chefs-d'œuvre à rappeler « ce fameux *jeu de la guerre* inventé peu après l'époque où Blarenberghe peignait ».

Ce jeu était une « sorte d'échiquier où les accidents du terrain étaient représentés par des carrés et indiqués par des couleurs différentes, ainsi que les forteresses, les villes, les bourgs et les villages » (2). Comme il faut s'y attendre, en cette fin du XVIIIe siècle où les armées de l'Europe étaient animées encore de l'esprit de Frédéric, c'était un tacticien de Germanie qui avait inventé ce jeu militaire. Emule enfantin de Scharnhorst, devancier de Clausewitz, Jean-Georges Venturini était né à Brunswick, cette ville ducale de Brunswick où Stendhal devait venir s'ennuyer si superbement sous Napoléon; et, c'est à Schleswig, en 1798, que Venturini, devenu officier dans l'armée de Frédéric-Guillaume, produisit cette invention destinée à l'ébaudissement des bons bourgeois de Prusse et de Hanovre. Depuis, l'on a vu comment, grâce à Blücher, Gneisenau et Moltke, les Allemands ont porté à la perfection, au milieu d'un siècle éclairé, ce naïf jeu de la guerre imaginé, dans des temps moins purs, par un garnement d'officier de Brunswick.

(1) Cité par M. André Mary : *Maximes des grands capitaines français*.
(2) Robert de la Sizeranne : *Le miroir de la vie : l'esthétique des batailles*.

V

Aux combats furieux, aux assauts terribles que deux armées ennemies se livrent l'une à l'autre, il faut le grand espace, un pays de plus en plus vaste et le champ ouvert sous le libre ciel. Qu'est-ce qu'une bataille où l'ardeur étouffe entre les murs étroits d'une maison et comment concevoir un combat limité au terrain réduit que présente une bibliothèque ? La guerre, la guerre totale, comme on dit de nos jours, exige un libre jeu des forces et de l'intelligence, un déploiement à la fois large et concentré, sur un front géant, de toutes les énergies des officiers et des soldats. Tout ce qui ne se conçoit et ne s'exécute pas dans ces conditions n'est qu'affaire de bourgeois timorés, d'amateurs craintifs.

Pilet de la Mesnardière qui rédigea, sous Turenne, un très bel exposé du *Siège de Dunkerque* l'a dit fort congrument : « Ce qui se résout aisément au cabinet ne s'exécute pas toujours facilement à la campagne. » Et Gœthe, toujours à propos de la *Campagne de France*, n'avait pas exposé à son confident Eckermann une manière de voir différente : « Ecrire des chants de guerre, disait-il, et rester dans mon cabinet, ce n'était pas là ma manière. Ecrire au bivouac lorsqu'on entend, la nuit, hennir les chevaux des avant-postes ennemis, à la bonne heure ! »

Doués d'imagination, férus de beaux développements et ravis d'avoir à conduire jusqu'au bout d'un livre les épisodes les plus violents de la guerre, les écrivains n'ont pas toujours observé cette réserve, cette sorte de pudeur du Français Pilet et de l'Allemand Gœthe. Montluc savait cela qui disait déjà, dans ses *Commentaires* tout vibrants de bruits d'armes, que les combattants ayant pris part aux batailles devraient, seuls, écrire de ces faits. « Les gens de lettres déguisent trop », dit-il avec vérité, et « cela sent son clerc ». Cela le sent si bien que beaucoup d'auteurs installés loin des camps, dans le silence et le repos, ne font pas que *déguiser*, comme Montluc le dit ; mais encore ils inventent, ils transforment, et, se laissant eux-mêmes prendre à leur prestige, au jeu de leur talent, ils refont la bataille à leur idée, corrigent l'histoire à leur façon et modifient, — s'il le faut, — le plan des campagnes.

Un exemple topique est celui que Sainte-Beuve, à propos d'une *Histoire de la Restauration* dont Lamartine est l'auteur, a présenté de ce grand poète. « On s'étonne, remarque-t-il, de voir Lamartine refaire le plan de campagne de Napoléon (en 1814), lui en dicter un autre; regretter qu'il ne l'ait pas suivi... » Mais, qui donc, avec beaucoup d'éloquence, un style imagé, facile et toute une artillerie de phrases brillantes et de métaphores, ne se croirait capable d'en remontrer à Napoléon et à ses maréchaux ?

Lors de la décision prise en 1841, par le gouvernement de Juillet, de faire élever autour de Paris un mur de fortifications, de grandes discussions s'engagèrent à ce sujet au Parlement. Nous en trouvons l'écho dans les *Guêpes*, le pamphlet connu d'Alphonse Karr. Il n'est pas de traits piquants que Karr, en la circonstance, ne décochât aux députés qui prirent part, avec de grands mots et des façons de savants, aux débats de cette affaire. M. Gouin, M. Piscatory, M. Thiers, entre autres honorables, ne furent pas épargnés par l'auteur des *Guêpes*. Dans une péroraison assez mordante, l'écrivain, prenant à partie ces Messieurs, s'efforça en raillant de les faire rougir de leur suffisance. Eh quoi! s'écrie le poète, « vous n'avez pas ri à vous tordre, Monsieur, de M. Gouin-Vauban, de M. Piscatory-Folard? Vous ne vous êtes pas roulé par terre dans des convulsions de gaîté en voyant M. Polybe-Thiers raconter à M. Soult le siège de Gênes et n'être pas arrêté par le vieux maréchal qui lui disait en vain : « Mais, c'est moi qui l'ai fait, ce siège, avec Masséna ; — mais, j'y ai eu la cuisse cassée, Monsieur! »

Une histoire de même sorte — et bien délicieuse — a été rapportée dans le *Journal*, nourri de faits et d'observations, que le docteur Prosper Ménière publia par la suite. « J'ai, dit le docteur, entendu Alexandre Dumas raconter Waterloo devant des généraux qui figuraient sur le champ de bataille. Il allait, il allait, plaçant les troupes, citant des mots héroïques. Un des auditeurs, le général X..., put enfin l'interrompre. « Mais, ça n'est pas ça, mon cher monsieur, dit-il, nous y étions et tout ce que vous racontez nous est absolument nouveau. — Alors, c'est que vous n'y avez rien vu! » répond imperturbablement Dumas. Et, le voilà reparti dans son récit, argumentant et narrant de plus belle, tant et si bien qu'à la

fin les infortunés généraux, submergés par sa faconde, finirent par se regarder entre eux. L'un d'eux, le plus âgé, conclut en disant : « Après tout, c'est peut-être lui qui est dans le vrai ! »

En effet, dans ces sortes d'affaires, ces échauffourées confuses et gigantesques que sont les batailles, on ne sait jamais au juste ce qui se passe en réalité. Songeons, par exemple, à ce qu'un garçon comme Fabrice, qui fut témoin de Waterloo, a gardé du souvenir de cette journée : un peu moins que rien, des images fugitives, des impressions fragmentaires. Sainte-Beuve, qui ne se laissait pas séduire par tant de beaux discours apprêtés des gens de lettres, a fort bien défini ce sentiment de trouble et d'indécision qui domine toujours dans le corps à corps géant de deux armées aux prises. Revenant sur la *Chartreuse de Parme* et l'épisode du début, il écrit en effet : « Il existe en anglais un livre qui a donné à Beyle son idée : ce sont les *Mémoires d'un soldat du 71e régiment* qui a assisté à la bataille de Vittoria sans y rien comprendre, à peu près comme Fabrice assiste à celle de Waterloo en se demandant après si c'est bien à une bataille qu'il s'est trouvé et s'il peut dire qu'il se soit réellement battu. »

Tous nos fameux reporters *bataillistes*, le commandant de C., le général M. ou le lieutenant-colonel R., qui nous refont, en ce moment, tous les matins dans les journaux, avec un grand luxe d'arguments, le récit des grands chocs de la guerre mondiale, devraient bien un peu, le cas échéant, faire leur profit de cette remarque de Sainte-Beuve : « *Sire, nous sommes deux bourgeois* », disaient, en leur temps, plus modestement Racine et Boileau, en réponse au roi qui leur reprochait de n'être pas venus une fois prendre part, en *correspondants*, à l'une de ses campagnes. Et Sainte-Beuve, tout aussi avisé, n'a-t-il pas exprimé, dès le début de sa biographie de *Jomini*, un scrupule semblable ? « Je ne dis rien en mon propre et privé nom », fait-il remarquer avec sagesse. Et si, dans son ouvrage, il fait, en faveur du général, parler des témoins, ce sont Ney, Berthier, Gouvion-Saint-Cyr, tous contemporains, savants dans l'art des guerres, compagnons de Jomini !

Ces guerres du début du XIXe siècle, ces campagnes de Napoléon, d'allure si fabuleuse, toutes si triomphales et qui tiennent de la légende, avaient, il faut le reconnaître, bien de quoi tourner la tête aux bourgeois les plus réservés. Le plus petit

quincaillier de la rue Saint-Denis, le moindre marchand de drap du quartier du Sentier, par le fait qu'il était le contemporain de l'Empereur, recevait, dans sa sphère paisible, un rayon de gloire guerrière, un peu de cet éblouissement et de ce prestige qui suivait partout Napoléon. L'Anglais Ireland, qui publia à Londres, en 1822, une suite d'*Anecdotes* sur l'Empereur, a raconté comment l'un de ces stratèges du drap, de ces tacticiens du fer blanc, nommé Fayolle, s'était épris des choses de la guerre au point, sa fortune étant faite, de suivre partout l'armée. « Sans appartenir à celle-ci, sans assister à aucune bataille, il se tenait toujours à quelques lieues sur les derrières ».

M. Fayolle était un amateur qu'exaltait le bruit du canon et que l'odeur de la poudre, à condition qu'il ne fût pas en danger, chatouillait agréablement. Lié avec le général Mouton-Duvernet et quelques-uns des officiers de son état-major, il avait obtenu la faculté de circuler assez librement à la suite des troupes, avec les convois. Les combattants s'amusaient de sa persévérance et le général lui-même, lors de la campagne de Saxe, lui joua, pour se moquer de sa manie, un tour assez plaisant. Il rassembla quelques-uns des soldats pris parmi les plus alertes et les plus jeunes, les fit se déguiser avec des uniformes enlevés à l'armée ennemie, et, raconte Ireland, « leur ordonna d'aller attaquer M. Fayolle à l'improviste et de lui enlever son bagage ». Cela s'accomplit de tous points comme l'avait indiqué le général.

De retour à Dresde, M. Fayolle raconta son aventure, le combat qu'il avait eu à soutenir et le résultat de l'action, tout à peu près dans le style de Falstaff. Pour mettre fin à la plaisanterie, on le reconduisit à son logement, où il retrouva son bagage et les prétendus voleurs qui rirent de tout leur cœur à ses dépens. Cette plaisanterie, ajoute Ireland, égaya aussi beaucoup l'Empereur quand on la lui raconta.

A toutes les époques, chez tous les peuples et de toutes les manières il y eut toujours des amateurs du genre de M. Fayolle, épris de la guerre, désireux de la voir, mais de loin et sans dommage. Le furieux plaisir qu'éprouvent les stratèges en chambre et les tacticiens de fantaisie à juger des plaies et discourir des bosses n'est d'ailleurs, chez ces personnages, qu'un travers qui amuse. Il n'en est pas de même quand le

faux stratège, le mauvais tacticien est emprunté aux gens pour qui la guerre constitue une profession.

Sans en arriver au capitaine d'habillement Bravida, décrit par Alphonse Daudet, rappelons, pour mémoire, cet officier anglais que Stendhal rencontra à Vienne, sur le Rhône, et qui inquiéta si fort l'écrivain en prophétisant que « les guerres futures seraient courtes » ! Pensons à ce jeune Louis-Bonaparte qu'Ernest Renan (dans ses *Feuilles mêlées*) nous fait voir enfant, se livrant « à des exercices de stratégie dont les livres de classe payaient les frais. Les tables, les chaises, les bancs devenaient des forteresses improvisées ; les dictionnaires servaient de projectiles... » Cela nous vaut cette plainte assez justifiée de Renan : « Plût au ciel, dit-il, que le prince se fût toujours borné à une artillerie aussi inoffensive que celle-là ! »

Hélas ! les faits, dans un pareil exemple, sont là pour le démontrer : les plus effarants stratèges, les plus décevants tacticiens ne sont pas toujours ceux qu'on suppose. Et c'est dans ces cas-là que de bouillants bourgeois, des vantards plaisants — Dorante, Démophile, La Flèche, MM. Craquet, Gobemouche et Bridaut ! — sans doute moins dangereux que tels princes médiocres, tels mauvais capitaines, prennent leur revanche.

EDMOND PILON.

POÈMES

—

I

Puisque pour vivre il faut avoir des poings armés,
Quand il serait si simple et si doux de s'aimer,

Puisqu'au lieu de rêver à des œuvres parfaites,
Il faut avoir des yeux qui menacent, qui guettent,

Puisque l'homme est un loup pour l'homme, obstinément,
Et qu'on ne peut s'enfuir de ce monde méchant,

Nous mettrons dans nos mains le fer, le feu, les chaînes,
Nous mettrons dans nos cœurs la colère et la haine.

— O jeunesse et beauté de nos rêves dormant
Dans la sérénité des forêts au printemps !

O la fraîcheur des prés, la limpide harmonie
Des rivières glissant vers la plaine infinie ;

Les beaux yeux entrevus de la fraternité,
Fuite de biche errante aux taillis de l'été ;

Tous les trésors luisant dans nos mains réunies,
Comme au creux d'un ravin une source jaillie ;

Et nos cœurs qu'exaltait cet espoir merveilleux :
Ne plus être qu'un cri d'amour sous le ciel bleu !

II

La beauté des jardins offense la douleur
De ceux qui vont, le front courbé par tant d'angoisse,
Que leurs regards blessés se détournent des fleurs
Et que toute gaîté les irrite et les froisse.

Tout ce qui sollicite et réjouit les yeux,
Tout ce qui remplissait jadis d'aise sans cause,
Cruellement, rappelle trop les jours heureux,
Et l'âme se dérobe à la splendeur des choses.

Car à quoi bon ceci, cela, qui fut si doux?
Car à quoi bon l'éclat, la grâce et l'harmonie?
— Ils regardent mourir le ciel tragique et roux,
Et, dans le soir tombant, songent aux agonies.

III

Terre mystérieuse où nous n'entrerons pas,
Dans la forêt des temps pacifique clairière,
Notre espoir arrachait les ronces séculaires
Qui faisaient trébucher, à chaque instant, nos pas,
Quand nous marchions, en tâtonnant, vers ta lumière.

Nous ne connaîtrons pas tes grands pins argentés
Où la flûte du vent fait vibrer le silence,
Ni le bourdonnement de cette rûche immense
Où tes abeilles vont des parfums de l'été
Composer le miel pur de la sérénité.

Nous te cherchions parmi la nuit, l'ombre et l'orage.
Mais ces ronces! Toujours ces ronces! — Quel mirage
Nous faisait entrevoir l'éclaircie où, soudain,
Un grand flot de soleil déchirant les nuages,
Souriants, délivrés, nous nous tendions les mains?

IV

A Mme Jean Schlesser.

Je pense à ceux qui ne franchiront plus ce seuil.
Je pense à ceux qui ne nous feront plus accueil
Dans la maison où souriait leur franc visage.
Et je penche en pleurant mon front vers leur image.

Ah! comme on s'étreignait en se disant adieu!
Que d'angoisse et d'espoir se mêlaient dans nos yeux!

— Ils ne s'assiéront plus autour des tables claires,
Et leurs voix s'éteindront, seront ces étrangères
Dont le temps, chaque jour, ouate un peu l'accent,
Et qu'on évoquera, tout bas, en hésitant...
Leur belle vie aura libéré notre terre;
Ces vignes et ces bois, ces vallons — ces rivières,
C'est eux qui nous ont fait cette offrande en mourant.
Et notre liberté, c'est leur âme à présent.

Que leurs noms montent donc chaque jour de nos lèvres,
Ainsi qu'un hosannah, ainsi qu'une prière,
Et qu'en rompant le pain toujours nous évoquions
Ceux qui ne viendront plus s'asseoir dans nos maisons...

V

Je voudrais te parler, et je tremble, et je n'ose.
Quels mots te dire, ô combattant?
Tu es là; tu te tais. Et ton regard se pose
Sur l'avenir, obstinément.

Tu es là, si sensible, et si fier, et si triste!
Si j'allais te heurter soudain?
Si je te plains, tu souriras, et, si j'insiste,
Tu ne voudras pas être plaint.

D'autres auront pour toi des accueils de fanfares.
Je sais que tu les haïras,
Car les clairons plus encore que les guitares
Ont un son faux loin des combats.

Pourtant, je voudrais bien me pencher et te dire
Tout ce qu'un cœur tendre contient
D'émotion, et de respect pour ce martyre
Dont, toi-même, tu ne dis rien.

Je poserai ma main simplement sur la tienne
En te regardant doucement,
Dans le silence où les cœurs graves se comprennent,
Dans le silence, ô combattant!

CÉCILE PÉRIN.

LE PROFESSEUR LETULLE

LA TRANSFORMATION DE LA MENTALITÉ FRANÇAISE

Un important journal de province, *La Dépêche* de Toulouse, avait institué une grande enquête sur « la politique de demain » et envoyé son questionnaire à des sénateurs, des députés, des économistes et des sociologues. Chacune de ces personnalités éminentes a répondu en se plaçant presque toujours de préférence au point de vue de ses travaux particuliers, et l'enquête y a un peu perdu en précision synthétique. « La politique de demain » ne peut en effet s'entendre que du « gouvernement » de la France après la signature de la paix, et il va sans dire que ce « gouvernement » englobe l'ensemble des modalités de l'activité nationale. Aussi pensons-nous que Lysis a mieux saisi la portée réelle du problème quand il écrivait dans son livre *Vers la démocratie nouvelle* (1) :

Pratiquement, c'est toute la France qu'il faudra reconstruire, c'est son outillage entier qu'il faudra renouveler, *c'est l'ensemble de ses méthodes qu'il faudra reprendre et transformer...* Nous aurons donc à réaliser l'entreprise technique la plus vaste, la plus délicate et la plus ardue qu'il soit possible d'imaginer.

D'où nécessité d'une « organisation scientifique »,qui nous dotera d'une « technique nationale ».

Lysis part de cette conviction, qui a tournure d'axiome, que, pour subvenir aux charges issues de la guerre et soutenir la concurrence étrangère, nous n'aurons d'autre ressource que d'accroître notre richesse et, par conséquent, d'intensi-

(1) Lysis : *Vers la démocratie nouvelle,* Payot et Cie, éditeurs.

fier la production sous toutes ses formes. Il en découle, d'abord, qu'il faut nous demander si les méthodes qui présidaient à cette production étaient efficaces : or, leur inefficacité se déduit de l'indéniable constatation de notre infériorité économique. Mais, dans l'Etat moderne, l'économique est directement influencé par le politique, lequel influence également le social, en sorte que l'économique peut être lourdement handicapé par tous les deux. Une politique financière qui, par exemple, frapperait d'une façon abusive la richesse en formation apeurerait évidemment les capitaux et les éloignerait des entreprises industrielles ; de même, une politique sociale qui attiserait les haines entre le patron et l'ouvrier fausserait les conditions du travail et diminuerait la production. Il en résulte que nous devons rechercher ensuite si nos méthodes politiques, au sens étymologique du mot « politique », étaient en harmonie avec les nécessités de notre développement économique. Lysis n'hésite pas et il les condamne par ces deux jugements sans appel : « Ce n'est pas le député, mais l'industriel, qui crée la richesse. » — « Nous assistons à la déchéance de l'Etat politique. »

Le renouvellement de nos méthodes politiques conditionne, par conséquent, celui de nos méthodes économiques. Et, comme le « gouvernement » d'une nation procède de sa mentalité générale, la réorganisation de la France dépend de la transformation de la mentalité française. Si Lysis peut affirmer que nous avons le système le mieux combiné pour « arrêter l'essor économique » ; si nous possédons « un Etat omnipotent, inerte et incohérent, qui s'est réservé les initiatives dans toutes les questions intéressant la vie nationale ou régionale, alors qu'il est incapable de rien solutionner par sa constitution même », un Etat routinier, tracassier et gaspilleur ; si, maîtres de nos destinées, nous ne sûmes ni établir un système politique capable d'assurer l'harmonieuse progression de la démocratie, ni tirer de nos merveilleuses ressources naturelles et de notre génie l'augmentation de notre richesse, n'est-ce pas que la mentalité française se trouve en défaut ? Lysis ne s'est pas trompé sur l'origine du mal, pas plus que sur l'importance du remède. « La transformation à opérer dans notre mentalité démocratique après la guerre, écrit-il, doit constituer ce qu'on appelle *historiquement* une révolu-

tion. » Le mot n'est pas trop fort, et il est doublement vrai. Nous voudrions essayer de montrer la dualité d'origine historique de la mentalité française, et comment, en nous induisant aux erreurs que nous devons redresser aujourd'hui, elle a contaminé nos divers compartiments politiques et économiques.

§

Nous sommes des individualistes, et, en même temps, des étatistes.

Psychologiquement, a expliqué M. H. Marion, l'individualisme est la tendance de l'individu à se prendre lui-même pour fin, à subordonner le bien des autres au sien propre. Politiquement, c'est le système ou le mode d'organisation sociale qui prend pour base théorique ou réalise plus ou moins dans la pratique l'indépendance de l'individu à l'égard de la communauté, le libre épanouissement des énergies personnelles. Il ne semble guère douteux que le progrès politique dans le passé n'ait eu lieu dans le sens de l'individualisme, s'il a consisté essentiellement dans l'affranchissement graduel des personnes de plus en plus maîtresses de leurs biens, garanties de mieux en mieux dans leurs droits. La Constitution anglaise, celle des Etats-Unis, la Révolution française avec sa *Déclaration des droits de l'homme et du citoyen*, la République, issue finalement de cette Révolution, sont regardées unanimement, du moins étaient regardées tout récemment encore, comme les dernières étapes de ce progrès. Or, l'élément commun à toutes ces formes politiques, ce qui fait leur supériorité sur les autres et mesure leur valeur comparative, n'est-ce pas précisément la part qu'elles font à la liberté, et cette liberté qu'est-ce autre chose, en dernière analyse, que l'autonomie du citoyen dans la cité ?

Mais M. H. Marion ajoute :

Cependant, l'individualisme à outrance serait, à la limite, destructif de toute société et radicalement immoral..... L'analogie des sociétés naturelles avec les organismes, mise en lumière par la sociologie moderne, a fait apparaître la solidarité des individus comme aussi nécessaire à la société que la solidarité des cellules est nécessaire au bien de l'organisme. L'esprit de solidarité qui, s'il n'est pas le contraire de l'individualisme, en est du moins le correctif, apparaît dès lors comme le correctif indispensable de l'esprit de liberté, lequel, faute d'être tempéré de la sorte, conduit en morale à l'égoïsme sans scrupule, en politique à l'anarchie, dans l'ordre économique à tous les effets de l'implacable concurrence, dans l'ordre social à toutes les laideurs de la lutte sans merci des intérêts.

Si nous commentons cette assimilation de la vie sociale à la vie organique, nous distinguons que la liberté personnelle, « l'autonomie du citoyen dans la cité », la vie propre de la cellule individuelle dans l'organisme social, doit avoir pour corollaire la solidarité en vue du bien de cet organisme, c'est-à-dire de l'Etat. Dans la pratique, si la cellule individuelle fait un mauvais usage de sa liberté, s'anémie ou se dissout, l'organisme tout entier en est affecté : il en serait de même si, au lieu d'apporter à l'organisme sa contribution de vie et de force, elle ne cherchait à subsister et à se développer qu'à son détriment. Plus elle contribuera au bien de l'organisme, plus elle en retirera de profit pour elle-même.

L'individu a donc intérêt à rester libre vis-àvis de l'Etat afin de développer au mieux son activité et sa valeur propres : il en découle que le rôle de l'Etat est nécessairement limité ; il en découle également que les individus ne doivent pas nuire, par leurs conflits individuels, au bien de l'Etat. Il faut qu'il y ait harmonie entre l'individualisme et l'étatisme, et cette harmonie ne saurait exister si l'individu n'exerce pas raisonnablement sa liberté, si l'Etat fait peser sur l'individu un pouvoir oppressif, de même que sans une judicieuse mesure des services demandés à l'Etat par l'individu et des charges imposées à l'individu par l'Etat. Or, de toute évidence, nous sommes des individualistes excessifs et des étatistes trop exigeants. Nous vivons, par conséquent, en pleine inharmonie sociologique. Que trouvons-nous à l'origine de cette mentalité dissolvante ? La double influence historique que nous avons signalée plus haut.

La Révolution de 1789 avait définitivement émancipé le Français dans sa personnalité morale, civique et civile, tout en l'élevant à l'idéal humain, et lui avait donné la liberté avec la garantie de ses biens et de ses droits. Rien ne prouve que les principes révolutionnaires n'auraient pas pu former le citoyen au sens de l'harmonie sociale, si les circonstances eussent été propices. On raconte qu'en 1861, lorsque fut promulgué l'oukase célèbre d'Alexandre II édictant la libération des serfs russes, des moujiks s'adressèrent à leurs seigneurs : « Maître, se plaignirent-ils, qu'allons-nous devenir ? Puisque notre petit père le Tzar nous donne la liberté, nous sommes maintenant obligés de gagner notre pain, nous n'aurons plus

la nourriture que tu nous distribuais et les soins dans ton infirmerie. Nous préférons rester serfs. » Tel n'était pas le cas du Français de 1789. Sa vie nationale avait déjà commencé son émancipation morale et sociale. Il était mûr pour la liberté. Mais il lui fallait apprendre à se servir de cette liberté en vue de ses fins personnelles en harmonie avec les fins nationales. Il n'en eut pas le loisir. Les résistances et les trahisons de la Cour, auxquelles vinrent s'ajouter les dangers de la contre-révolution intérieure et de l'invasion étrangère, le poussèrent aux pires excès. Le miracle est que les Conventionnels aient édifié tant d'œuvres qui ont résisté à l'épreuve du temps. Lorsque, au sortir de la fièvre et des violences terroristes, le Directoire succéda à la Convention, il ne put constituer qu'un pouvoir anarchique dont l'impuissance naquit de la lutte entre les factions d'avant-garde révolutionnaire et la réaction monarchiste. Avide de jouissances après tant d'effroi et de sang, la France se rua au plaisir et à la facilité des mœurs. Pas plus que dans la tourmente, le Français n'y rencontra l'occasion et les enseignements nécessaires à l'achèvement de son éducation sociale. Bonaparte vint, qui n'eut pas de peine à symboliser aux yeux de la Nation le retour à la vie normale, auréolé par la victoire. Napoléon frappa la mentalité révolutionnaire française de la forte empreinte étatiste. Mais l'empreinte révolutionnaire avait été trop profonde pour qu'elle s'amalgamât avec celle-ci. Elles subsistèrent côte à côte et nous n'avons jamais pu nous débarrasser de cette dualité contradictoire. N'eut-elle pas pour première conséquence d'exalter notre égoïsme?

Si nous nous référons à la définition de M. H. Marion, la Révolution avait exactement réalisé pour le Français le concept individualiste, puisqu'elle lui avait donné la liberté, l'affranchissement de sa personne, la sûre possession de ses biens et la garantie de ses droits. Le danger était qu'il « se prît lui-même pour fin et subordonnât le bien des autres au sien propre ». La centralisation napoléonienne enserrait, certes, l'individu dans la tutelle étroite de l'Etat et le gênait dans le libre épanouissement de ses énergies personnelles, mais, du même coup, elle l'empêchait d'exaspérer son individualisme jusqu'à l'égoïsme anarchique. Seulement, puisque l'Etat s'attribuait l'omnipotence et prétendait à dispenser la vie dans le

corps social, l'individu ne devait-il pas être entraîné à solliciter constamment son concours et à s'arranger pour détourner le plus possible de sa puissance à son propre profit? Puisque l'Etat rompait l'harmonie sociale à son avantage, l'esprit de solidarité de l'individu ne devait-il pas être diminué? Partant, son égoïsme n'allait-il pas être quand même déchaîné? Certes, il n'est pas possible et il n'est pas bon de supprimer l'égoïsme qui est un sentiment humain, et dont le mobile, l'intérêt, est assurément un facteur du progrès. Mais, dans le gouvernement des Etats, quand l'égoïsme est amené à se servir abusivement de l'Etat pour sa satisfaction, il aboutit, au terme, à la destruction de l'harmonie sociale.

Ici, toutefois, on peut se demander si notre égoïsme ne fut pas favorisé par les conditions climatologiques de la France. « Dans la civilisation occidentale, a observé un sociologue, le climat, plus favorable au travail, développe l'énergie de l'homme et la récompense largement. » Rien de plus juste, mais la générosité de la récompense n'engendre-t-elle pas à la longue l'égoïsme, la diminution de l'énergie et la volonté du moindre effort? « Dans un pays où la nourriture est abondante et à bon marché, poursuit ce sociologue, la population augmente plus vite que dans les pays où elle est rare et chère. » Rien de plus juste encore, théoriquement. Nous avons assisté pourtant à la lamentable décadence de la natalité française alors que notre nourriture était toujours abondante et encore à bon marché. Cette constatation ramène au point d'interrogation que nous venons de poser. On peut en effet concevoir qu'en un pays comme la France, dont le sol est merveilleusement fertile, et où la vie est facile, des habitudes de bien-être se créent en fonction de l'abondance et des commodités. L'égoïsme aidant, il est permis de penser que, dans ces contrées fortunées, le goût de l'énergie est susceptible de se pervertir jusqu'à proportionner l'activité à la satisfaction de jouissances moyennes, intentionnellement limitées. C'est ce qu'Emile Durkheim a précisé dans ce passage de sa réponse à l'enquête de *La Dépêche* :

Nous devenions de plus en plus un peuple de petits producteurs et de petits boutiquiers, qui mettait son ambition à s'assurer une vie médiocre, sans risques comme sans gloire.

Grave danger, lorsque la puissance d'un peuple, qui dé-

pend de sa richesse, doit compter avec la concurrence des activités étrangères !

Le danger devient plus angoissant à la lecture de cet affligeant parallèle tracé par Lysis :

En 1912-1913, la population allemande est de 68 millions d'habitants, la nôtre de 39 ; le commerce allemand est de 26 milliards, le nôtre de 15 ; la marine marchande allemande est de 2.882.000 tonneaux, la nôtre de 1.325.000. En Allemagne, des industries colossales, métallurgiques, chimiques, électriques, d'immenses usines construites et travaillant d'après les dernières lois du progrès, une culture du sol intensive, dirigée scientifiquement, obtenant les rendements les plus élevés du monde par hectare de terrain ; en France, des manufactures moyennes, pourvues d'un outillage ancien qu'elles ne perfectionnent que lentement, une agriculture arriérée obtenant avec un sol fertile un produit inférieur de 25 à 50 o/o à celui que le pays voisin tire d'un sol pauvre (blé, 13,8 quintaux métriques contre 22,6 en Allemagne; seigle 14,3 contre 18,5; pommes de terre 74, 2 contre 150,3, etc....

Autrement dit, la fertilité du sol de France et l'abondance de la nourriture à bon marché n'ont-elles pas induit le Français à dédaigner le progrès industriel et agricole, parce que son égoïsme se limitait à la médiocrité de vie dont il avait décidé de se contenter ?

Quoi qu'il en soit, notre individualisme étatiste n'eût-il pas suffi à entraver l'essor national ? Voyons comment cet individualisme et cet étatisme ont réagi l'un sur l'autre et cherchons quelles furent les conséquences de leur contamination réciproque.

§

Examinons au préalable la nature et les effets de la centralisation napoléonienne.

Dans une étude sur l'Etat (1), M. A. M. B. s'est exprimé ainsi :

L'organisme politique tend sans cesse à grandir, comme tout autre organisme, et, si d'autres forces n'y faisaient équilibre, il assumerait la direction de tous les actes de la vie sociale et de la vie individuelle des membres de la société. Chaque accroissement de l'organisation politique diminue la facilité de la changer, les gouvernants devenant plus forts et les gouvernés plus faibles.

(1) Voir la Grande Encyclopédie, tome XVI, pp. 63 et 464.

Et plus loin :

Bien que l'organisation politique soit le produit d'une activité consciente et que chacun de ses rouages soit l'œuvre d'une volonté réfléchie, cependant la fatalité des habitudes est telle que l'objet primitif de ces créations s'oublie; il en est comme d'un acte habituel : lorsqu'il a dégénéré en habitude, sa finalité primitive disparaît. On l'accomplit pour lui-même sans songer à son but ancien. De même, l'organe public continue à accomplir sa fonction inconsciemment ou à peu près, sans conception nette du but poursuivi ; lorsque les conditions changent, il ne s'y adapte qu'imparfaitement, l'intérêt personnel des agents primant l'intérêt de l'acte public dont ils ne sont pourtant que l'instrument. Cette diminution de la part de l'activité consciente dans le fonctionnement de l'organisme politique tend à immobiliser celui-ci.

N'est-ce pas le tableau exact du fonctionnement de l'organisme de la France conditionné par la centralisation napoléonienne? Celle-ci tendait et a abouti à l'absorption du social et de l'économique par le politique. L'inflation de l'Etat s'est poursuivie, au cours du XIX^{e} siècle, avec une persistance qui ne s'est pas démentie. Les organes administratifs se sont développés en proportion du développement des organes politiques. L'activité de ces organes, qui aurait dû rester consciente, c'est-à-dire dirigée vers des fins exclusivement nationales, sans cesse agissantes, s'est muée en une habitude qui a poussé le fonctionnaire à juger que la fonction était faite pour lui, alors qu'il doit être au service de la fonction. « L'intérêt personnel de l'agent a primé l'intérêt de l'acte public » ; nous l'avons vu dresser sa puissance contre celle de l'Etat, s'insurger contre elle et opprimer la collectivité et l'individu au lieu de les servir. Soumis à un avancement automatique, il a limité son effort à l'exécution d'une besogne bureaucratique, sans initiative, qui lui assurait une existence évidemment médiocre, mais exempte de soucis matériels pour le présent et l'avenir. Couvert par l'Etat, dont la responsabilité est illusoire, parce qu'impersonnelle, il a élevé son indolence à la hauteur de son irresponsabilité et la méconnaissance de l'intérêt public à la hauteur de son égoïsme. L'administration française est devenue nonchalante, tracassière et gaspilleuse.

A mesure que l'Etat intervenait davantage dans la vie nationale, il augmentait le nombre des fonctionnaires, et, partant,

la quantité des règlements et paperasseries. Puisque la moindre entreprise nécessite des autorisations multiples, des démarches d'une complexité redoutable, des longueurs déconcertantes et un formalisme compliqué, le goût de l'initiative a diminué et la peur des responsabilités s'est accrue : l'industrie et le commerce ont été atteints dans leurs sources vives. L'importance de l'Etat s'enflant sans cesse, l'appétit des fonctions publiques a été surexcité, en raison même de la stagnation de la production et de la précarité des chances de fortune ou de salaires meilleurs. L'individu, poussé aussi par son égoïsme concordant avec ces sollicitations implicites de l'Etat, a été engagé à tirer de lui le plus qu'il pouvait, et, comme l'écrit Lysis, chacun a entendu « vivre sur son voisin » et personne n'a voulu « produire et travailler utilement pour le pays ». Nous retrouvons là l'opinion d'Emile Durkheim enregistrée plus haut, à savoir que « nous devenions de plus en plus un peuple de petits producteurs et de petits boutiquiers ».

D'autre part, plus « l'Etat assumait la direction de la vie sociale », plus il s'arrogeait d'omnisciense. Hors de lui pas de compétence, partant inutilité de faire appel aux compétences individuelles, d'où peu de goût pour celles-ci à se développer. Elles abdiquent même devant l'omniscience de l'Etat, et c'est ainsi que nous concédons aux sénateurs et aux députés une compétence universelle... qu'ils ne peuvent pas avoir, et que nous tolérons qu'un ministre passe allègrement des travaux publics à la guerre, de la marine à l'instruction publique, du travail à la justice, des finances aux affaires étrangères, comme si, fort souvent spécialisé dans la médecine ou au barreau, il connaissait également tous les compartiments de l'activité nationale. Bien mieux (car nous poussons jusqu'à l'absurde les conséquences de nos inconséquenees), notre régime parlementaire refuse à ce brave homme le temps nécessaire pour s'initier aux affaires d'un département dont il ignore presque toujours le premier mot : une interpellation le renverse inopinément, au gré de la violence et de la fantaisie des sirocos politiques. Il en résulte que les vrais détenteurs de la puissance publique sont les fonctionnaires, immuables gardiens des traditions et des sacro-saints règlements, qui dominent les ministres, les dirigent, les gênent, et... les trompent à l'occasion. On conçoit que, dans ces conditions, l'esprit de routine

soit l'une des caractéristiques de notre organisme politique.

La centralisation napoléonienne a donc eu pour résultat, parallèlement à l'inflation abusive de l'Etat, la diminution de sa puissance réelle, l'anarchie gouvernementale, l'énervement de l'énergie individuelle et la désorientation de la mentalité française.

Comme nous l'avons dit déjà, notre individualisme et notre étatisme se sont réciproquement contaminés. Précisons-en les effets dans le domaine purement politique, social et économique.

§

Plaçons-nous d'abord sur le terrain des principes démocratiques. Nous avons inscrit au fronton des monuments publics la devise Liberté, Egalité, Fraternité. La liberté? Nous l'aimons certes, mais nous n'hésitons pas à la pousser jusqu'à la licence et à la méconnaissance de la liberté d'autrui : première contradiction. Nous supportons, de la part de l'Etat, toutes les tracasseries et toutes les entraves à cette liberté : deuxième contradiction.

Pour la plus petite affaire de village, énumère Lysis, pour clôturer un champ sur la route ou pour changer la plaque indicatrice d'un tramway dans une petite ville de province, l'approbation de l'Etat est nécessaire..... Pas de liberté d'agir pour les citoyens, impossibilité pour eux de faire un mouvement sans s'empêtrer dans le réseau des autorisations, des paperasseries et des formalités qui n'en finissent plus..... Pour obtenir l'autorisation d'établir une cahute sur un terrain vague (droit à payer, 0,35), on compte 24 formalités; pour laisser stationner un bateau à rames sur une rivière, 16 formalités; pour clôturer un champ sur la route, 19 formalités; pour édifier un pavillon sur un quai, 2 ans de formalités, etc.....

Dans l'ordre de la liberté individuelle, nos lois arment l'autorité, c'est-à-dire l'Etat représenté par la Justice, d'un pouvoir quasi illimité qui met presque l'individu à sa merci, au lieu que l'*habeas corpus* protège efficacement le citoyen anglais contre l'arbitraire.

Peu scrupuleux à l'égard de la liberté d'autrui, nous sommes donc des individualistes anarchistes ; sans protestation contre les tracasseries et l'arbitraire de l'Etat attentatoires à cette liberté, nous sommes des étatistes résignés.

Entendons-nous et pratiquons-nous l'égalité d'une façon

moins contradictoire? « Les complications de la procédure et les délais qu'elle impose, remarque un sociologue, rendent souvent impossible au pauvre l'usage de cet appareil compliqué. » Il est vrai que nous avons cru y remédier en instituant l'assistance judiciaire, mais celle-ci ne s'acquiert que par une décision gracieuse de l'Etat, qui, à elle seule, consacre l'iné galité au regard du droit primordial d'ester en justice.

Nous sommes fort pointilleux sur le chapitre de l'égalité sociale, seulement nous sollicitons de l'Etat des décorations civiles, c'est-à-dire l'estampille étatiste, la marque extérieure d'une supériorité officielle qui nous distingue des autres citoyens.

Il n'est député dont la popularité ne se mesure qu'au nombre et à l'importance des faveurs, autrement dit des inégalités, qu'il obtient de l'Etat au profit de ses électeurs.

En revanche, au point de vue économique, nous pratiquons avec désinvolture le paradoxe de l'égalité : les syndicats ouvriers réclament l'égalité des salaires en fonction de l'égalité des besoins, comme si tous les individus pouvaient avoir les mêmes besoins; mais, s'ils réclament aussi cette égalité des salaires sans tenir compte de l'aptitude et de l'effort, ils la refusent pour la femme à égalité de travail et de rendement, ce qui est une injustice. Ce paradoxe conduit directement à la méfiance au regard de l'élite, laquelle est pourtant la parure et l'utilité éminente de l'Etat, et il aboutit au nivellement dans la médiocrité générale.

Nous sommes, par conséquent, des égalitaires souvent jusqu'au paradoxe au point de vue individualiste, et des inégalitaires jusqu'à la négation du principe de l'égalité et de l'intérêt de l'Etat au point de vue étatiste.

Le troisième terme de la devise démocratique, la fraternité, nous trouve-t-il du moins en plus logique posture? La fraternité est conditionnée par la solidarité sociale et la plus haute expression s'en rencontre dans la pratique individuelle. Or, nous sommes plus altruistes que compréhensifs de la véritable solidarité sociale : nous pratiquons largement la charité, mais nous préférons que l'Etat exerce la solidarité à notre intention et à notre place. A propos de la loi des retraites ouvrières, par exemple, nous avons trouvé fort naturel le sacrifice consenti par l'Etat : les patrons ont maugréé contre celui qui leur

était demandé, et les ouvriers, en très grande majorité, se sont refusés à se l'imposer, en sorte que la loi est devenue presque inopérante. Ici encore nous nous avérons aussi foncièrement individualistes qu'étatistes.

Nous avons donc, à l'égard des trois vertus essentielles de la démocratie, des trois principes sociologiques de la République, une mentalité contradictoire. Nous prétendons tirer de ces principes tous les avantages, voire tous les excès individualistes, même au prix du paradoxe le moins soutenable et de l'injustice la plus criante, puis nous en supportons toutes les restrictions par l'Etat, mais nous en attendons tous les secours et profits étatistes.

§

Qu'observons-nous dans le domaine de la politique proprement dite?

Dans cet ordre d'idées, notre mentalité individualiste étatiste se traduit par la domestication de l'élu et ce qu'on appelle « la politique de clocher ». L'électeur veut un mandataire à ses ordres et n'hésite pas à le charger parfois de ses commissions. Nous connaissons un député qui fut sollicité d'aller acheter, à la ferme nationale de Rambouillet, un bélier de la race Southdown, et qui se fit un tort énorme parce qu'il en déclina et la complaisance et la compétence. Le Français étend son individualisme électoral à l'agglomération qu'il habite et où il a ses intérêts. Il exige de son représentant des services et des faveurs qui avantagent sa localité. Il les exige parce que son élu détient, grâce à lui, une part de l'autorité de l'Etat et peut ainsi agir plus sûrement sur elle, et il les exige même au détriment de l'intérêt général, c'est-à-dire de l'Etat. C'est là l'obstacle, jusqu'ici insurmontable, à une réforme électorale qui placerait résolument l'intérêt général au-dessus de l'intérêt particulier et ferait de l'élu un député de la France et non plus le domestique d'une circonscription, d'un canton, d'une commune, d'un groupe et parfois d'une individualité influente, car, avec le système actuel, il est nombre d'élections qui ne se décident que d'après des contingences fort minimes.

Cette dualité de mentalité est particulièrement sensible et néfaste dans la question de l'alcoolisme. Par cela seul que l'alcool est une cause de dégénérescence et, partant, un facteur d'appauvrissement national, l'alcoolisme devrait être combattu

sans merci. Notre individualisme élève d'abord sa protestation indignée : « Eh quoi, le Français n'aurait-il plus le droit de s'alcooliser si tel est son bon plaisir ? Que faites-vous de la liberté? » Il s'exaspère aussi, cet individualisme, par les objurgations du débitant d'alcool, du bistrot, au nom de la liberté du commerce. Puis il s'adresse impérativement à la protection de l'Etat, sous la forme d'une mise en demeure catégorique à l'élu auquel il délègue une partie de l'autorité publique en le préposant à la confection de la loi. Et voilà ce législateur, gardien de l'intérêt général, qui sait fort bien que l'alcoolisme est nuisible à cet intérêt général, obligé de le méconnaître sous la pression de l'intérêt individuel, dispensateur de sa réélection! Une fois de plus, le Français, individualiste et étatiste, fait appel à la toute-puissance de l'Etat pour que triomphe son intérêt individuel, et cela en le sommant de sacrifier l'intérêt général dont il a la garde.

§

Que se passe-t-il au point de vue social?

D'abord, individualistes à outrance, nous animons de notre individualisme intransigeant le groupe social ou corporatif dont nous faisons partie, et nous aboutissons à la lutte des classes. Le capitaliste est l'ennemi pour le non capitaliste, le patron pour l'ouvrier, et réciproquement. D'où il résulte que nos divisions sociales sont portées à leur maximum.

Mais, d'autre part, étatistes non moins outranciers, nous faisons immédiatement appel, en cas de conflit, à l'autorité de l'Etat, pour rétablir l'harmonie sociale, et en cela, certes, nous invitons l'État à jouer le rôle qui lui appartient. Seulement, toujours contradictoires, nous ne lui adressons cette invitation qu'avec la ferme résolution de ne nous conformer à sa décision que si elle nous est favorable. Et voilà pourquoi l'arbitrage obligatoire n'a pas encore pu être inscrit dans la loi.

Nous avons expliqué plus haut comment nous méconnaissions la solidarité sociale à propos de la loi des retraites ouvrière. Ne peut-on pas dire que, habitués que nous sommes à abuser de la puissance de l'Etat, la plupart des lois qui exigeaient une initiative et un effort persévérant, un sacrifice personnel préalable, se sont heurtées à la méfiance ou à l'indifférence de ceux qui étaient appelés à en bénéficier, et n'ont pas produit, en tout cas, les heureux résultats qu'on était en

droit d'en attendre? La loi sur le *homestead* et le crédit agricole en sont des exemples frappants. Par contre, les lois sur l'assistance aux vieillards indigents et les femmes en couches, l'assistance médicale gratuite, qui représentent des libéralités sociales, certainement justes et bienfaisantes, mais néanmoins un don gracieux de l'État, des départements et des communes, ont provoqué de multiples manœuvres, appuyées sur des influences politiques, confessionnelles ou autres, si bien que le nombre de leurs bénéficiaires ne cesse de croître dans de telles proportions qu'on envisage dès maintenant l'heure où elles seront une trop lourde charge pour les finances publiques.

C'est également à sa mentalité contradictoire que le Français doit de paraître inapte à la coalition, qui est cependant une forme heureuse de l'exercice de la liberté et l'un des plus puissants leviers du progrès moderne. On compte environ 4 500 000 mutualistes sur 39 millions de Français, soit à peu près 8 o/o, et 900 000 syndiqués sur 9 millions de personnes employées dans le commerce et l'industrie, soit 10 o/o, et encore, sur ces 900 000 syndiqués, il n'en est guère que 350 à 400 000 pour payer leurs cotisations. Quant à la coopération de consommation, elle n'accuse pas des chiffres très brillants et la coopération de production ne s'est développée que dans l'industrie laitière.

Une autre preuve que nous ne possédons pas le véritable sens social se rencontre dans le petit nombre et l'exiguïté des dons consentis par des particuliers en vue de la fondation d'œuvres de solidarité sociale, alors qu'il en va tout autrement en Amérique et en Angleterre.

§

Au point de vue économique, notre individualisme outrancier a créé la déloyauté dans l'exécution du travail, l'insécurité et l'instabilité dans les conditions de la production, et apeuré le capital. « Carotter » le patron, le menacer de la grève à tout propos, lui infliger la « grève perlée » et saboter son matériel, ont trop souvent traduit dans la pratique l'imbécile principe de la lutte des classes. Plutôt que de renouveler son outillage en engageant des capitaux risquant de devenir improductifs, l'industriel n'a pas suivi le progrès moderne. Le capitaliste, dénoncé comme l'ennemi, affolé par une

politique financière s'inspirant aussi de la lutte des classes, poussé également par l'égoïsme individualiste, a placé son argent en des valeurs « de tout repos », voire l'a fait émigrer, favorisant ainsi la concurrence étrangère. La production et la richesse restant stationnaires, les besoins de l'Etat progressant sans cesse, la France s'appauvrissant comparativement à des pays plus actifs et plus producteurs, les salaires n'ont pas augmenté proportionnellement à la cherté de la vie. La fortune nationale et le bien-être général en ont souffert.

Justifiée à certains égards, la protection douanière, qui a enrichi l'agriculteur, l'a finalement ancré dans sa routine et son égoïsme. En vain lui a-t-on démontré les moyens et les avantages des méthodes intensives : il y est resté réfractaire. Nous n'avons pas su produire le blé, l'aliment national essentiel, en quantité suffisante pour nos besoins.

Le commerce n'a cherché surtout qu'à vivre sur le marché intérieur, et, ne s'inquiétant pas de trouver des débouchés extérieurs, n'a pas, lui non plus, renouvelé ses méthodes.

En outre, après avoir conquis un admirable domaine colonial, nous l'avons peuplé de fonctionnaires et laissé.... coloniser par des étrangers. De même, non seulement nous n'avons pas exploité intensivement les richesses du sol et du sous-sol, mais nous avons permis à nos concurrents de mettre la main sur des gisements indispensables à notre prospérité nationale et s'implanter en maîtres dans des entreprises financières dont ils se servaient pour contrôler et handicaper onéreusement notre commerce et notre industrie.

§

Enfin, individualiste irréductible, le Français est enclin au besoin de domination, à l'intransigeance et à l'entêtement dans ses idées : autre raison de ses divisions et de leur violence qu'aggravent les souvenirs des bouleversements de son passé historique et religieux. Etatiste non moins irréductible, il est porté à subir les idées de l'Etat et son credo officiel. Mais son individualisme le pousse quand même à fronder l'Etat.

De cette contradiction naissent notre susceptibilité, notre méfiance et notre scepticisme. La mentalité publique reflète fidèlement cette image disparate. L'opinion se révèle nerveuse,

crédule, pointilleuse, instable. Les exploiteurs de scandales et les hâbleurs politiques le savent et en abusent.

A cette opinion d'une nervosité à fleur de peau, il eût fallu une presse modératrice, régulatrice, éducatrice. Mais la condition primordiale pour la presse est de vivre : les nécessités matérielles lui ont imposé de flatter les goûts de la clientèle, tout au moins de la suivre, pour se l'attacher, plutôt que de risquer de se l'aliéner en la dirigeant. Les journaux d'opinion sont la minorité. Ainsi la plus grande partie de la presse est devenue trop souvent un instrument de division et de désorientation, au grand dam des intérêts généraux.

Pendant la guerre, en face de cette opinion nerveuse à l'excès, l'Etat a pris peur de ses responsabilités et n'a pas osé parler net. Jamais, hélas, il ne s'est affirmé plus incompétent, plus incohérent, plus formaliste, plus tracassier, plus dédaigneux des initiatives et des compétences, plus gaspilleur, mais il a, par surcroît, fait faillite au rôle de directeur national qu'il a toujours prétendu assumer et qu'il devait résolument assumer en ces heures critiques, quand même il eût heurté de front l'opinion.

Mais ayons aussi le courage de nous demander si notre individualisme a reconnu la nécessité d'une discipline nationale, et s'il s'y serait plié. Sans doute, pendant environ deux ans, les divisions politiques se sont apaisées à la voix de M. R. Poincaré. Mais quels sont les sacrifices économiques que l'individu a consentis à l'intérêt national? Des personnes qui étaient manifestement dans une situation aisée n'ont-elles pas sollicité le bénéfice de l'allocation journalière? La spéculation et l'accaparement ne se sont-ils pas exercés parfois sans vergogne? Trop de Français n'ont-ils pas continué leur vie de plaisirs d'avant la guerre? La moindre des restrictions n'a-t-elle pas trop souvent fait jeter les hauts cris aux égoïsmes, inapaisés devant la plus grave des crises que la France ait jamais traversées? M. Maurice Long, avant de devenir ministre du ravitaillement, a prononcé ce jugement terrible : « L'erreur initiale a été de vouloir rendre la guerre aimable pour tout le monde. » N'a-t-il pas vu juste? L'Etat, omnipotent, omniscient, incohérent et irresponsable, a fait faillite à ses prétentions de direction sociale et économique : l'individu, habitué à demander sans mesure à l'Etat et à en trop obtenir,

n'a pas compris le patriotisme d'une discipline nationale économique. Notre individualisme et notre étatisme se sont contaminés l'un par l'autre.

§

Si, par conséquent, au terme de cette étude, nous procédons à la synthèse des considérations ci-dessus, n'avons-nous pas le droit de conclure que le problème de la réorganisation de la France est conditionné par la transformation de la mentalité française? Quelles en sont les directives?

D'abord un peuple qui ne progresse pas économiquement est un peuple en décadence en face de la concurrence mondiale.

En second lieu, toute amélioration sociale dépend de la richesse publique, et, par conséquent, de l'augmentation de la production, qui est elle-même en fonction du progrès scientifique.

En troisième lieu, l'organisme de l'Etat ne peut se développer que dans l'harmonie sociale, ce qui suppose un individualisme adapté aux fins nationales, donc une discipline nationale.

Nous lisons dans la réponse d'Emile Durkheim à l'enquête de *la Dépêche* :

Un des résultats de cette guerre, sans analogie dans l'histoire, sera d'aviver le sens social, de le rendre plus agissant, d'habituer davantage les citoyens à coaliser leurs efforts, à subordonner leurs intérêts aux intérêts de la société, et cela dans l'ordre économique aussi bien que dans les autres formes de l'activité humaine.

Nous revenons ainsi à la théorie de M. H. Marion. Il y a, entre l'individu et l'Etat, un incoërcible contrat synallagmatique. L'individu n'a pas seulement des intérêts individuels, il a également des intérêts nationaux. Il lui faut donc une discipline nationale, et, par conséquent, une juste compréhension de ses devoirs et une non moins juste conception de l'Etat, qui ne peut être que le gardien des intérêts généraux et le régulateur de l'activité nationale.

Cette activité nationale se traduisant par les initiatives individuelles et la coalition de ces initiatives, il importe qu'elles puissent se développer librement : finie, par conséquent, la tutelle opprimante et tracassière de l'Etat. Donc,

décentralisation et réduction au minimum de l'intervention étatiste.

L'organisation scientifique de la production nationale suppose la représentation des intérêts par des compétences ? Donc, création d'organismes régionaux élus sur la base de la représentation professionnelle, correspondant géographiquement aux ressources naturelles, à la production industrielle et aux intérêts, similaires ou connexes, d'une certaine superficie de territoire, et auxquels il conviendra de consentir des pouvoirs étendus d'études, d'emprunt, d'exécution, d'administration, de perception et de coalition, sous leur responsabilité effective. Première étape d'une réorganisation parlementaire et administrative.

La discipline nationale est conditionnée par l'intérêt général ? Donc, abolition du culte de l'Etat-providence et renonciation complète de son exploitation par l'individu à son profit personnel.

La prospérité nationale ne saurait se développer que dans l'harmonie sociale ? Donc, plus de luttes de classes et respect absolu et réciproque des opinions.

Tout cela peut se résumer dans cette formule : retour à l'exacte compréhension et à la saine pratique des principes démocratiques de Liberté, d'Egalité et de Fraternité, en harmonie avec le progrès moderne.

Au demeurant, Lysis a raison : l'Etat politique a vécu, et ce n'est pas le député, mais l'industriel, qui crée la richesse, laquelle est la condition des améliorations sociales. Chacun à sa place. L'Etat n'a d'autre rôle que de veiller à ce que les initiatives et les efforts soient libres et cohérent dans le sens du bien de l'Etat, comme de les aider en vue des fins nationales ; l'individu, de son côté, ne doit pas oublier que l'Etat n'a pas pour mission de servir ses intérêts particuliers au détriment de l'intérêt général, et que, cellule solidaire de l'organisme social, il convient que celle-ci apporte à cet organisme sa part de travail, de santé et de vigueur. Harmonisons notre individualisme et notre étatisme.

Au résumé, question d'organisation, certes, mais, préalablement, question de transformation de la mentalité française. C'est, à n'en pas douter, l'indispensable prix de notre relèvement national, et quel Français refuserait de le payer ? Qui

oserait, d'ailleurs, nous en croire incapables sans méconnaître les magnificences de notre passé historique et après les innombrables preuves de volonté, d'endurance et d'héroïsme, que nous avons données depuis trois ans ? La passion pour l'Idéal, qui est notre honneur, peut s'accommoder avec le sens des réalités.

LOUIS NARQUET.

UN PRÉCURSEUR DE RASPOUTINE

LE MAGE PHILIPPE

—

Au lendemain des événements qui ont soulevé la Russie et des révélations sur une cour qu'inspirait en partie, avec la consécration des souverains, le pope Raspoutine missionné du ciel, il paraît opportun d'évoquer le mage Philippe, lequel, aux environs de 1902, exerça les ressources de son art sur les maîtres et les hôtes de Tsarkoïe-Selo. Déjà, depuis la révolution russe, ce sujet a été abordé, et si nous ne craignons pas de remettre en scène notre héros, c'est parce qu'ayant approché à Lyon une personne qui bénéficia de sa confiance, il nous a paru possible d'ajouter à l'histoire d'une aventure curieuse quelques documents aussi exacts qu'inédits.

§

Philippe Nizier-Anthelme naquit à Loisieux (Savoie), le 25 avril 1849; il était fils de Joseph Philippe et de Marie Vachard, petits cultivateurs. Venu à Lyon dès son jeune âge, il fréquenta quelque temps l'institution Sainte-Barbe tenue par les abbés Chevalier, puis fut placé comme garçon boucher chez un de ses oncles. Mais ce métier cruel ne convenait point à son caractère. Déjà, des dons mystérieux se manifestaient en lui, et plus il grandissait, plus il se sentait possédé par la faculté de consoler, de guérir, de prévoir à longue échéance les destinées. Au cours d'un interwiew, il constate son irrésistible vocation :

J'ignore tout de moi. Je n'ai jamais compris et je n'ai jamais cherché à m'expliquer mon propre mystère. J'avais six ans à peine, et déjà le curé de mon village s'inquiétait de certaines manifesta-

tions dont je n'avais pas conscience et me disait : « Petit, tu as dû être mal baptisé, car le diable me paraît être ton maître. » J'opérais des guérisons dès l'âge de treize ans, alors que j'étais encore à peine capable de me rendre compte des choses étranges qui s'accomplissaient par moi. Mon rôle, ajoute-t-il, se borne à celui d'intermédiaire inconscient entre les hommes et un pouvoir supérieur qui n'est pas en moi, que vous appellerez Dieu, si vous voulez.

Et Philippe quitte la boucherie de l'oncle, car, pour quelques cures heureuses tentées dans son entourage, sa réputation commence à s'établir. Toute une humanité avide d'effacer sa douleur monte vers lui. L'appartement de jadis ne suffit plus et, en 1872, à l'âge de la mort du Sauveur, il ouvre un premier cabinet de consultation, remplacé, lorsque sa fortune devient plus brillante, par un petit hôtel de la rue de la Tête d'Or.

A l'Arbresle, près de Lyon, il épousa une demoiselle Jeanne Lansard, dont il eut une fille, objet de sa tendresse la plus vive, qu'il maria plus tard, richement dotée, au docteur Lalande, choisi par lui comme assistant. Car, la profession de guérisseur ne s'exerce pas à notre époque sans ennuis de toutes sortes. La loi, cette sceptique, ne croit plus au miracle ! Le diplôme le moins mérité surpasse à ses yeux les dons célestes. Des plaintes surgirent contre Philippe : envieux, mécontents, et trois fois les genoux de l'infortuné ployèrent sous le faix de condamnations pour « exercice illégal de la médecine ». Et pourtant, il s'efforçai à les acquérir, ces fameux diplômes, s'étant mis à fréquenter la Faculté de Médecine, au mépris de la mauvaise humeur des étudiants, qui se manifesta un beau jour par de bruyantes protestations. Le recteur, puis le président du Conseil, prié par l'Impératrice de Russie elle-même au cours de son voyage en France pour que Philippe obtînt l'exceptionnelle faveur d'être titularisé « docteur » sans études préalables, se montrèrent inflexibles. Seul, le docteur Lalande, gendre et assistant, pouvait permettre au thaumaturge de demeurer en paix avec Thémis. Madame Lalande mourut jeune, et son père, accablé de douleur, alla se retirer dans sa propriété de l'Arbresle, laissant à son disciple, un nommé Chappaz, cabinet de consultation et clientèle. Philippe mourut à son tour vers le milieu de l'année 1905, après avoir exercé d'étranges bienfaits, connu des

honneurs enviables et l'irritante disgrâce, au cours d'une vie sur laquelle nous tâcherons de jeter quelque clarté nouvelle.

§

Le front découvert, les yeux bleus, le teint frais, d'une taille d'un mètre soixante-cinq environ, d'une corpulence assez forte, les cheveux et les sourcils bruns, les lèvres ombragées d'une forte moustache tombante, les épaules carrées, Philippe avait une expression fruste et joviale. Au premier abord, rien en lui ne frappait ; on l'eût pris pour un capitaine d'habillement, un rentier débonnaire. Où Satan va-t-il se nicher !... C'est seulement lors d'un entretien (et je tiens ce trait de tous ceux qui l'approchèrent) que l'étonnante douceur de son regard, jointe à sa pénétration peu commune, que le son de sa voix, la mesure de ses propos, la ferme bonté émanant du moindre de ses gestes, enfin son sourire, reflet de secrètes lueurs, possédaient. Nul mieux que lui ne savait convaincre, consoler, enchanter l'avenir dont il parlait comme d'un domaine familier. Ce fut au suprême degré un persuasif, servi par de merveilleuses qualités psychiques. Avec son charme, ce torrent d'effluves magnétiques projetés hors de lui-même, il pouvait tenter sur des sujets accessibles tous les relèvements de volonté, imposer les plus sévères disciplines, les régimes les plus imprévus ; en face des âmes nues, à sa première invite, il lui devenait loisible de morigéner et d'absoudre avec une autorité que nul autre homme n'aurait été à même d'acquérir. Fascinateur avant tout, de la race des Cagliostro, des Vintras, des Boulan, de ceux qui échafaudent les schismes et peuplent les « petites églises », le moderne prophète engendrait la foi, la foi qui « soulève les montagnes » ; et s'il est vrai, comme l'écrit Monsieur Albin Valabrègue, « que pour lui, résolument déterministe, comme d'ailleurs pour Maeterlinck, la faculté de lire dans l'avenir sera un jour aussi banale que celle de lire « dans la pensée », pourquoi s'étonner que les prophéties de Philippe, doué de cette seconde vue permettant de coordonner d'insaisissables causalités pour en tirer dans le temps des aboutissements logiques, pourquoi, dis-je, s'étonner que ces prophéties aient passionné à un égal degré le simple poursuivi par le tracas quotidien, et le monarque préoccupé du sort de sa dynastie?

§

Mais voyons Philippe dans sa salle de consultation, durant une de ces séances qu'il donnait au début gratuitement, mais qu'il frappa plus tard d'un droit d'entrée de trois francs.

Lorsque les clients arrivent, s'il les connaît, ou si depuis quelque temps ils sont en « traitement », il leur décoche, d'un ton paternel et les tutoyant, un trait amical : « Ah ! te voilà, gredin !... Assieds-toi ! » — « Mon cher petit, je t'attendais... » Le pontife daigne sourire. Sa condescendance éclate aux yeux de cette foule sujette et, pour un privilège platonique dans le ton de l'accueil, déjà reconnaissante. En elle, que d'inépuisables ressources d'humilité, de bon vouloir pour la lutte entreprise contre la douleur ! Philippe place ses fidèles sur des rangées de chaises comme à l'église, et, les mains au dos, appliqué à tout voir, à tout retenir, il se promène dans la travée centrale. On le suit dévotement des yeux, on chuchote ; mais le silence tombe lorsque, s'étant brusquement arrêté devant un sujet, il le fascine, le palpe ou, ayant imposé les mains sur son front, lui donne l'ordre de guérir. Car Philippe fait plus qu'indiquer des moyens propres à solutionner des difficultés dans le présent et dans l'avenir : il guérit ! Des habitués de ces séances, hommes sérieux incapables de céder à l'illusion d'une parade charlatanesque, nous ont affirmé avoir vu chez Philippe des cas curieux de thaumaturgie. Un jour, nous disaient-ils, un homme déjà âgé, venant de Montpellier, atteint d'une ankylose de la hanche, repartit complètement rétabli, ne ressentant aucune gêne ni douleur. Une autre fois, Philippe invite une vieille baronne, qui depuis trois ans marchait avec des béquilles, à se lever, à aller « *au pas, au trot, au petit galop* », à plier ensuite ses béquilles dans des journaux et à les offrir le lendemain matin en ex-voto à Notre-Dame de Fourvières. « Femme, ajoutait le magicien, ce n'est pas moi qui t'ai guérie, je ne suis qu'un pécheur, je vaux encore moins que toi et tu ne vaux déjà pas cher ; celle qui t'a guérie, c'est la Mère du Christ en qui tu as eu toujours confiance ! »

A la même séance, Philippe disait à un infirme : « Toi, tu as mal aux jambes ; mets-toi au milieu du passage, c'est là où le courant électrique est le plus fort ! » Il riait en prononçant ces paroles et les fidèles l'imitaient. « Je dis cela, ajoutait-il

en manière d'explication de sa gaieté, parce qu'autrefois un docteur que j'avais employé, et dont j'avais été obligé de me séparer pour des motifs graves, avait trouvé intelligent de me décrier et de me faire passer pour un électricien! Je suis orgueilleux... (les fidèles protestaient : Non, maître, c'est nous...) Si, je suis orgueilleux, et Dieu m'avait envoyé cette peine. De plus grandes m'attendent ! »

En sortant de la séance, un des miraculés, fou de joie d'être guéri d'un kyste, offrit cent francs à son sauveur, qui d'abord les refusa, mais les mit ensuite dans sa poche, disant que ça serait pour les malheureux.

Mais, on le comprendra aisément, l'ascendant exercé par Philippe sur des gens de toutes conditions sociales, dans une grande ville où « champignonnent les flores mystiques les plus imprévues », la réussite de certaines cures et d'heureuses divinations, enfin son irrésistible force de sympathie et d'intelligence n'auraient point suffi à lui ouvrir les portes de ces palais où, malgré « la garde qui veille », la douleur et la mort ont un droit imprescriptible d'accès !...

§

Ce fut le docteur Encausse, de son nom d'occultiste Papus, contemporain et ami de Stanislas de Guaita, président de la secte des Rose-Croix, étranglé un jour, affirment ses disciples, par un esprit qu'il avait emprisonné « *dans un placard* », ce fut le docteur Encausse, dis-je, très répandu dans les milieux spirites de Russie et membre, en particulier, d'une société d'études psychiques composée de hauts personnages de Pétrograd, qui introduisit Philippe à la cour de Nicolas II.

Nous avons sous les yeux un article de *l'Eclair* de 1902, relatif au magicien lyonnais, dans lequel Papus déclare :

Philippe est un homme admirable, qui n'est rien de ce que l'on dit. Il ne magnétise ni n'envoûte, il n'hypnotise ni ne suggestionne. Ne cherchez pas un mot pour le définir, il n'en est pas : c'est un sage. Il parle et tout le secret de son immense pouvoir est dans sa parole...

Et plus loin :

M. Philippe a vu le tsar Nicolas, a conversé avec lui; leur entretien est resté son secret et le restera. Mais ce que je puis vous affirmer, c'est qu'il n'y a là ni sortilège, ni magie noire, ni spiritisme, ni pratiques occultes d'aucune sorte, pas même du magnétisme le

plus anodin. Et c'est une atroce calomnie que d'oser écrire qu'il est intervenu, à je ne sais quelles fins, auprès de l'impératrice. C'est un philanthrope qui a parlé à un grand empereur dont on sait les nobles desseins et qui prend, d'où qu'elle vienne, la vérité.

L'impératrice, en laquelle sommeillait, avec le mysticisme de la vieille Allemagne, son goût du fantastique, surtout à une époque où la Providence, malgré des vœux ardents, se refusait à lui donner un fils, le tsar, d'un autre côté, slave curieux d'expériences troublantes et subissant son ascendant, devaient accueillir avec faveur un homme dont la renommée vantait les mérites surnaturels.

Et de fait, Philippe devint un familier de Tsarskoïé-Selo. Certes, le docteur Encausse dut connaître de la bouche même du magicien les détails de ses expériences sur les hôtes de la résidence impériale. Ses devoirs d'amitié lui dictaient à cet égard une grande réserve, l'obligeaient même, en présence de l'émotion soulevée, à masquer la réalité concernant les pratiques exercées sur l'impératrice. Il paraît cependant plausible, à la lecture de documents complétés par les révélations de personnes moins discrètes que Papus, que le thérapeute lyonnais, improvisé suprême ressource des destinées dynastiques de la Russie, ait soumis à d'étranges régimes, l'honneur sauf, son impériale cliente. Et par suite, nous sommes fondés à croire que la dépêche, reproduite ci-dessous et publiée par *l'Eclair*, donne la note juste :

Saint-Pétersbourg, 25 novembre. — Monsieur Philippe, qui par ses séances de spiritisme avait pris un si grand ascendant sur le tsar, a dû quitter la cour. C'est surtout grâce aux conseils pressants du médecin spécial de la tsarine que l'expulsion de l'occultiste a été signée. Ce médecin a montré en effet que les pratiques spirites étaient tout à fait préjudiciables à la santé de la tsarine.

Nous ne pourrions affirmer avec certitude qu'un décret d'expulsion fut pris contre Philippe par le ministre de la Justice russe ; mais ce qui nous a été donné pour certain, c'est qu'au comble de la faveur impériale, le thérapeute, revêtu d'un somptueux uniforme universitaire, ayant été autorisé à paraître aux fêtes de la cour, cette provocation souleva la Faculté de Médecine et un puissant parti contre l'Impératrice, laquelle, bientôt obligée de céder, dut éloigner son favori.

§

Or, la disgrâce de Philippe n'avait point seulement été le résultat d'intrigues où le ressentiment des milieux scientifiques jouait un des principaux rôles. Le bruit des complaisances de Nicolas II et de la souveraine pour un aventurier, passant les limites du Palais, s'était répandu à Pétrograd, puis d'un bout à l'autre de l'empire. Il y avait eu scandale et les partis avancés ne manquent pas de se servir d'un pareil élément dans leur campagne contre les institutions établies :

Le fait est indéniable. Nicolas, pour les choses concernant sa famille, comme pour celles concernant la politique étrangère et l'administration intérieure, ne prend aucune décision sans avoir au préalable consulté le sieur Philippe! Que penser d'un régime confiant sans contrôle les destinées de la Russie à un autocrate dégénéré, proie facile du premier charlatan venu!

Et en France même, certains journaux emboîtent le pas à leurs confrères slaves, et c'est au moment où, rentré à Lyon, l'infortuné Philippe croit avoir échappé à la persécution, que toutes sortes de menaces, qu'il pressent et cherche en vain à détourner, vont l'assiéger jusque dans l'intimité de son foyer.

Pas de doute; en raison de son influence sur un grand de la terre et du bruit fait autour de son nom, Philippe est devenu pour les gouvernements une personnalité inquiétante, un homme à surveiller. Y eut-il réellement contrôle et, dans l'affirmative, jusqu'à quel point s'exerça-t-il?... Chose délicate à préciser. Nous ne pouvons tenir compte ici que des récriminations de l'intéressé, auprès de ses intimes, contre les procédés dont on usait à son égard. Fréquemment, il se plaignait que ses lettres aient été décachetées; d'autre part, il le savait de source sûre, on communiquait ses télégrammes à l'autorité administrative. Des hommes suspects rôdaient autour de chez lui, notant les personnes qui le venaient visiter; enfin, il ne pouvait se déplacer sans flairer dans le compartiment voisin la présence d'un argousin! Telle est la rançon de la gloire!...

Que diable avait-il été faire dans la galère russe, et en somme que lui voulait-on?... Il avait la conscience tranquille. Seules, de puissantes jalousies le persécutaient. Qu'on prenne garde d'ailleurs!... Et Philippe se laissait aller à des crises d'excitation violente, bientôt suivies d'un abattement complet. Ce fut durant ces crises qu'il fit de piquantes révélations. Depuis

trente ans il était en butte à toutes les tracasseries et il avait décidé d'en finir. Prochainement, il allait supprimer ses séances, que son assistant, le docteur Chappaz, continuerait, s'il le voulait, et lui et sa famille iraient s'établir dans un coin de Russie où on lui faisait des avantages considérables. D'ailleurs, il confiait volontiers qu'il était « officier » dans l'armée russe. A un moment donné, il avait même demandé au Ministre de l'Intérieur l'autorisation d'accepter cette qualité sans perdre celle de citoyen français. Le Ministre ne lui avait jamais répondu. Probablement, cette abstention était-elle due à son nom : un prochain jour, il ferait demander des nouvelles de sa lettre par une personne dont il n'était pas parent, mais à laquelle on répondrait, il le garantissait !...

Oui, certes, pourquoi le nierait-il, Philippe avait des relations puissantes dont il n'usait que pour le bien. Seulement, qu'on le laissât en repos !... A cette occasion, il citait la mésaventure de ce chef de la police russe à Paris qui s'était acharné contre lui, espérant le salir dans l'esprit du tsar. D'abord, durant qu'il était encore à Pétrograd, ce policier avait envoyé à Nicolas II un dossier immonde sur son compte. Tout de suite l'empereur l'avait fait appeler et l'avait prié de prendre connaissance des pièces. La chose faite, Philippe avait haussé les épaules et dit : « Sire, si votre Majesté a le moindre doute, je garde le dossier, le remets entre les mains de la Justice et demande la preuve de tout ce qui s'y trouve contenu. » Le tsar avait répondu en souriant : « Que voulez-vous, c'est de la méchanceté ! Si j'en avais cru un mot, je ne vous aurais pas convoqué ! » — Pour cette fois l'incident fut clos ; mais lorsque Philippe réintégra Lyon, le policier russe le poursuivant de sa haine, il avait eu recours à son Altesse Impériale le grand-duc Nicolas, et la disgrâce de son ennemi avait immédiatement suivi. Philippe montrait les télégrammes échangés avec le grand personnage auquel il exprimait de la sorte sa gratitude : « Remerciements du plus profond de mon cœur d'avoir mis un terme aux agissements de ce misérable. Grâce à vous, je puis sortir de chez moi librement. Très reconnaissant et respectueux serviteur. »

§

Et qu'on n'aille point penser que la vantardise inspirant ces confidences, elles ne correspondaient que pour une très

petite part à la réalité. Sans doute le thérapeute aimait-il étaler son crédit; mais il ne le fit que *rarement* et *en très petit comité*. D'autre part,il est notoirement exact que ses relations à la cour de Russie furent nombreuses et que leur caractère fut empreint d'une cordialité, d'une familiarité, dirions-nous, presque déconcertante. L'étiquette cède devant Philippe. Ce missionné du ciel a bien droit à un traitement d'exception! Car Philippe, exilé de la cour, soigne maintenant sa clientèle à distance. Chaque jour (il le révèle lui-même) son courrier lui apporte les ardentes suppliques de malades princiers, de dignitaires en péril.

Tantôt, c'est, de Tsarskoïé-Selo, le colonel K..., de la Maison Impériale, qui lui demande comment rompre une liaison d'un de ses officiers dont la conduite fait le désespoir de sa mère ; ou au moyen de quelles prières enrayer une épidémie de diphtérie qui décime la population d'une de ses terres.

C'est l'officier Z..., qui, de Pétrograd, implore des prières pour son gérant d'affaires tuberculeux, la femme d'un de ses amis opérée et dont les chirurgiens désespèrent, ou bien pour son chef d'état-major atteint d'une dangereuse bronchite.

Tantôt c'est de Péterhof que le grand-duc Nicolas, la duchesse de Leuchtenberg et la princesse A..., réclament son intervention spirituelle dans des cas graves les intéressant ou intéressant un des membres de leur famille. On le tient rigoureusement au courant de l'état du malade dont on a donné le signalement, envoyé une mèche de cheveux ainsi que la courbe de température. Philippe répond qu'il se met en communication avec le ciel, qu'il multiplie ses oraisons!...

Ici, nous le voyons conseillant, contre l'avis des médecins, de reculer une intervention chirurgicale qu'il juge prématurée ; là, d'avoir recours à des bruyères.. à un miroir magique qu'il expédie... Et lorsque le malade est guéri, de quels transports affectueux n'était-il pas payé! Grands-ducs, duchesse et prince, colonel, officiers lui envoient « leurs vœux affectueux », « l'embrassent ». L'empereur lui a offert une somptueuse automobile, et un des parents du souverain lui envoie par un laquais un magnifique lévrier...

§

A plusieurs reprises, Philippe raconta que le duc et la duchesse de Leuchtenberg venus pour faire opérer, sur ses con

seils, leur fils à Lyon, étaient descendus chez lui. Le fait est exact : « La Duchesse, disait naïvement le thérapeute, se trouve chez moi mieux qu'à l'hôtel. Elle cause avec Mme Philippe et sa fille et dit qu'elle passe très agréablement son temps ! » Il ajoutait que les policiers, en faction autour de sa demeure, en verraient bien d'autres, puisque le Tsar lui-même avait décidé de venir, « *en personne* » chez ce « *sacré Philippe* » *!* En effet, une lettre dans laquelle le souverain sollicitait les conseils que Dieu lui inspirait, ainsi que sa réponse à Nicolas II, étant arrivées décachetées, et les télégrammes chiffrés lancés par voie indirecte ne pouvant plus suffire, une entrevue à Lyon entre l'empereur et lui pouvait seule donner les résultats attendus !...

Pendant un temps, Philippe, objet de persécutions imaginaires, craignit d'être arrêté comme dangereux au point de vue national. « Si on avait la malencontreuse idée de me mettre la main dessus, s'écriait-il, je ne serais pas long à être relâché, car un conflit d'une gravité exceptionnelle éclaterait entre notre malheureux pays et la Russie ! » Ce même jour, m'a rapporté la personne qui recueillit ces paroles, il me déclara qu'il serait bientôt reçu à Berlin par Guillaume II, et à l'appui de son dire, il tira de son portefeuille une enveloppe cachetée aux armes impériales et contenant une lettre d'audience signée : « *Wilhelm, Kaiser.* »

Il possédait également une collection de photographies dédicacées de plusieurs souverains, dont, en premier lieu bien entendu, celle du Tsar et de la Tsarine.

§

Nous n'aurions point songé à réunir ces notes sur le précurseur de Raspoutine, si l'odyssée du pope germanophile ne nous avait paru mériter le prologue de l'aventure Philippe.

Au sein de quel rêve bizarre, de quel mysticisme morbide, le Tsar et son entourage vivaient-ils pour suivre, à tel point et dans des domaines si divers, les suggestions de médiocres occultistes ou d'aventuriers dangereux. Non point que nous mettions sur le même plan le caractère et les desseins de l'ex-garçon boucher Philippe et du Pope Raspoutine. Le premier eut le privilège de régner à la cour en des temps moins troublés, et il prit garde de ne point faire le jeu d'une puissance hostile à son pays. Plus préoccupé de donner satisfaction à

de légitimes désirs dynastiques et de nourrir des imaginations exaltées, que de se livrer au jeu dangereux de la politique étrangère, il revint à l'heure opportune, pour éviter d'aller, une belle nuit, dormir son dernier sommeil sur les glaces de la Néva. Philippe eut la mort paisible qu'il méritait : c'était, somme toute, un brave homme. Par contre, les esprits protecteurs n'avertirent point Raspoutine qu'il périrait selon ses actes, comme un mauvais larron!

Mais, que ce penchant des grands pour le mystère est de nature à être médité ! Il semble parfois que le souverain, devant qui toute volonté s'incline et au-dessus duquel ne demeure plus que Dieu, soit soudain pris de vertige : Dieu, qu'il entend mal ou hésite à entendre, devient à son gré trop distant. Demi-dieu lui-même, pouvant faire éclater entre lui et les hommes le miracle, il exige qu'entre le Créateur et lui des phénomènes supérieurs s'accomplissent. Dès lors, le prêtre ne suffit plus : le souverain réclame un exceptionnel intermédiaire, et c'est l'heure de l'aventurier, du thaumaturge...

JOSEPH SCHEWÆBEL.

« LA BELLE-ENFANT »

OU

L'AMOUR A QUARANTE ANS

(*Suite* [1])

—

IV

A table dans la salle à manger de la *Belle-Enfant*, dont la porte ouvrait sur la poupe, Didier, de l'œil, surveillait l'entrée du bateau : une barrière mobile, fixée sur la passerelle qui descendait de l'arrière sur le quai. Une heure venait de sonner : Diane n'était pas encore rentrée. De sa place, Didier voyait les bars déserts, les terrasses abandonnées ; tout mouvement, sur le port, avait cessé; même les douaniers avaient disparu, et c'est à peine si, de loin en loin, quelque traîne-savates raclait encore, d'un pied las, le pavé chauffé de soleil. La grande ville déjeunait... Mais elle, Diane, que faisait-elle? En retard! toujours! toujours!... Enfin la barrière s'ouvrit, poussée par une jeune femme élégante, qui portait sur son bras des petits paquets, et à laquelle il cria avec impatience :

— Allons! Allons! Dépêche!...

Elle avait disparu dans l'escalier... Il fallait encore, n'est-ce pas, retirer son manteau, son chapeau, arranger ses cheveux, mettre de la poudre!... Ah! Bon Dieu!...

Elle remontait enfin, et se mettait à table.

— Tu ne sais pas l'heure?... Tu avais donc besoin, immédiatement, d'aller courir les magasins! s'écria Didier.

(1) Voy. *Mercvre de France*, n° 479.

— Et toi, tu n'es pas sorti ce matin?... répliqua-t-elle sur le même ton.

Cependant elle s'était servi de la bouillabaisse et mangeait avec appétit. Elle était robuste, et elle avait faim... mais tandis qu'elle se rassasiait et ne pensait guère peut-être à autre chose, elle gardait par habitude les sourcils froncés. Elle n'oubliait pas, si bonne que fût la bouillabaisse, qu'elle était en guerre avec son amant, qu'elle boudait, et qu'il lui avait fait encore à l'instant une observation désagréable. Ils ne se parlaient pas. Ils se trouvaient à la même table, mais pas ensemble. Ils se passaient le sel ou la carafe avec des politesses de table d'hôte... D'ailleurs ils évitaient de se regarder.

Didier, à travers la baie vitrée en face de lui, considérait le pont d'un torpilleur mouillé à côté de la *Belle-Enfant* : deux matelots étaient occupés à pendre le long d'une corde, pour le faire sécher, le linge lavé de l'équipage. Si Diane levait le nez de son assiette, entre chaque plat, elle regardait en l'air, soupirant et prenant une mine excédée. Elle dit :

— L'Asti, du pain!

Elle avait déclaré un jour que cette appellation d'Asticot la dégoûtait, et l'avait abrégée. Elle ne se doutait guère, en agissant ainsi, qu'elle avait blessé un brave garçon qui tenait jalousement au surnom qu'il avait reçu des poteaux.

Cependant, après le rôti, et sa faim un peu apaisée, la jeune femme commença à ressentir les impressions qu'éveillait toujours en elle cette salle à manger. Celle-ci, autrefois, lui avait plu, avec son bois verni et ses cuivres; et puis c'était comme une cage de verre : de tous les côtés on voyait la mer; elle avait brodé elle-même des napperons, un chemin de table; alors elle faisait de la *Belle-Enfant* un petit navire coquet, musqué, charmant, comme on n'en comptait certainement pas deux dans le port de Marseille, ni même sans doute en aucun port... Hélas! bien loin tout cela!... Aujourd'hui elle se déplaisait dans cette petite salle à manger où l'on étouffait, où la lumière et les reflets du soleil sur l'eau faisaient mal aux yeux, où elle vivait avec un homme qu'elle n'aimait pas, et servie par un garçon hypocrite. D'ailleurs, à bord de la *Belle-Enfant*, tout le monde était contre elle, elle le sentait bien. Ah! elle en avait jusque-là, de ce sale sabot!... Mais ce qui l'irritait le plus, c'était ce dévouement de l'Asticot pour Didier;

il existait entre les deux hommes une entente qui l'inquiétait, qui la gênait. Et en ce moment même, ce silence hostile... cet imbécile de Didier, qui affecte d'observer attentivement un torpilleur dont il se fiche — il en a vu cinq cents pareils à celui-là — quand, en réalité, il remâche, il rumine ses idées contre elle! — et l'Asti qui se tient derrière son dos, dont elle sent le regard... Et dans un instant, lorsqu'il lui passera le plat, ou changera les assiettes, cet Asti, ce sera avec sa grimace, son sourire, son mensonge stupide de singe.

Cependant ces sensations, qui irritent Diane, ne l'émeuvent pas exactement à la façon des femmes; elle n'est pas énervée, elle ne se sent pas l'appétit coupé, aucune migraine; elle éprouve seulement une solide mauvaise humeur, une bonne colère presque masculine. Mon Dieu! Dire qu'elle a aimé ce bateau!... Quand elle s'est installée à bord, les illusions qu'elle se forgeait!... Elle s'imaginait rompre avec l'existence commune, plate, monotone, écœurante. Elle fuyait une société dont les préjugés et tous les sentiments lui répugnaient. Elle n'allait plus jamais apercevoir un bourgeois! Elle serait libre, libre!... Quelle folie!... A cet instant elle voyait filer sur l'eau du bassin une voile. Ce sont ces voiles-là qu'elle suivait toujours des yeux en rêvant, depuis son enfance. Ce sont ces voiles-là qui l'avaient trompée: mais non, ce n'est pas des oiseaux! ça ne s'envole pas, c'est attaché à la terre! Quand Diane s'était embarquée sur la *Belle-Enfant*, elle imaginait la mer comme un immense refuge contre les contraintes sociales, contre la vie en troupeau, contre la sottise humaine. Elle croyait que, comme elle, Didier était un réfractaire, et qu'il haïssait aussi la Société, les cœurs bourgeois! Peut-être? Mais il était un homme aussi, et un amant. Pour être heureuse, il lui aurait fallu, à elle, commander à bord de la *Belle-Enfant*. Et encore, commander! Commander quoi?... Quelle liberté a-t-on aujourd'hui sur les planches d'un navire? Ce qu'il lui eût fallu, à elle, c'est vivre trois siècles plus tôt, et naviguer sous pavillon noir. Peut-être aurait-elle fini au bout d'une vergue, le cou serré dans une corde, mais du moins il y aurait eu de beaux combats, des grands coups de hache, des pistolettades, du sang et de l'amour, et peut-être que cette bête violente qu'elle sentait souvent demander en elle, eût été satisfaite... L'aventurier, le pirate, l'être ardent, cruel et volontaire qui

se cachait sous sa poitrine de femme eût sans doute trouvé là sa vie véritable.

Diane, parfois, s'abandonnait à des rêveries aussi folles!...

Quand elle redescendait sur la terre, retrouvant des vues plus communes, ce qu'elle se disait, c'est que, sur ce bateau, elle était encore moins libre que dans n'importe quelle maison en ville, s'y sentant, au large, entre les quatre murs d'une prison, et, dans le port, sous une surveillance continue. En sortait-elle, elle n'y rentrait qu'avec répugnance. Ce voyage, ce dernier voyage surtout, elle avait souffert au point que, s'il avait duré un peu plus longtemps, elle se serait enfuie ou jetée à la mer. Etre enfermée constamment avec Didier, il y avait de quoi devenir enragée! A bord, l'avoir avec soi, ou toujours le sentir à côté, là, à dix mètres... aux escales, ne pouvoir faire un pas sans lui... Oh oui! si cela avait duré deux jours de plus, elle l'aurait étranglé ou elle serait devenue folle. Et après cette vie-là, après cet emprisonnement d'un mois, il lui reprochait d'être sortie ce matin, d'avoir enfin pu respirer toute seule, d'avoir eu l'illusion, une heure, qu'elle était libre... Oh! ça ne pourrait pas continuer, ce n'était pas possible! Elle en avait assez, elle en avait trop. D'abord, elle ne pouvait plus le sentir, il lui portait sur les nerfs : sa seule présence l'exaspérait.

Ah non ! ça ne pourrait pas durer! Elle le regardait à la dérobée, là, assis à table et silencieux, et elle sentait son cœur se lever contre lui. Ah ! qu'il lui déplaisait ! Ce teint jaunâtre, comme s'il avait une maladie de foie, cette moustache relevée, qui crânait et qui mentait, car au fond c'était un timide, un rêveur aux yeux bleus. Ah ! ses yeux bleus ! — Elle haussait les épaules. — Eh! c'est pour cela qu'elle ne l'aimait pas !... S'il avait eu des yeux noirs, s'il avait parlé fort, s'il avait su l'injurier, la *dresser*. S'il lui avait fait sentir sa force, s'il l'avait dominée!... Mais c'était un homme qui se taisait et qui songeait. Il était fermé, il était lointain. Elle était l'esclave d'un maître qui ne commandait pas. Ah ! pourquoi n'aimait-il pas la lutte, mordre et se battre? Peut-être qu'il haïssait autant qu'elle cette vile et basse société, toute cette ignoble humanité de domestiques, de marchands et de ventres-au-chaud, et tous ces messieurs, dames et demoiselles, tous ces vilains animaux,—mais, Sainte-Vierge ! pourquoi ne fonçait-

il pas dessus ? Ne rien faire ! un homme!... Ne pas savoir comment tuer le temps ! Vivre inoccupé, loin de tout, au lieu de se jeter dans la vie, avec ses crocs, avec ses griffes. Et il avait été soldat !... Est-ce qu'on donne sa démission : on se bat !

Diane regardait Didier en faisant une moue méprisante.

Cependant, au même moment, il inclinait la tête de son côté, et leurs regards se rencontraient. Alors tous les deux, confus d'avoir puru s'intéresser l'un à l'autre, ils se détournaient aussitôt.

... Et il était vrai que Didier, quand il pensait que Diane ne l'observait pas, la regardait. Il était vrai qu'il pensait à elle. Mais ses réflexions étaient bien différentes de celles de son amie.

Il n'était point las de la voir. Au contraire, jamais elle ne lui avait semblé si belle qu'aujourd'hui. Ses cheveux noirs, sa chair blanche et fine de brune, sa jolie bouche un peu grasse, ses dents ébouissantes, et surtout ses grands yeux, ses yeux admirables, chauds, dorés et bruns comme des yeux de bête, et dont l'expression, depuis l'extrême langueur jusqu'à l'extrême dureté, était parlante...

Qu'elle était belle, et quand il regardait le pont du torpilleur, c'est elle qu'il voyait, debout devant lui, point grande, mais de proportions telles qu'elle paraissait l'être, avec son corps harmonieux, d'une majesté gracieuse, avec les formes riches d'une femme dans tout l'épanouissement de sa beauté. Cette image ne s'écartait pas de son esprit... Certes, elle l'avait grisé et ses sens en étaient encore épris. Quel dommage qu'elle possédât cet affreux caractère, et qu'elle ne cessât de détruire en elle-même tout ce qui y subsistait de rare, de noble, de généreux, qu'elle se méconnût avec acharnement! Il est certain qu'elle était insupportable. Ce voyage, à cause d'elle, de son humeur, de son irritabilité, de ses colères, ce voyage, qui eût pu être si délicieux, avait été odieux vraiment...

Il songeait à cette étrange nature, il revoyait les relations qu'ils avaient eues depuis le début. En vérité, elle n'était pas femme ; elle n'était point souple, ni docile ; en elle il y avait quelque chose de sauvage, d'irréductible, quelque chose qu'elle ne livrait jamais, qu'elle gardait avec jalousie. Il retrouvait d'ailleurs en elle un peu de son âme propre ;

comme lui, elle était farouchement personnelle et ne se laissait pas entamer ; ainsi, aucun des deux n'avait pu vaincre l'autre. Avec cela, souffrant de rester ainsi enfermée en elle-même. Ils avaient connu l'un par l'autre un grand bonheur sensuel. Mais le plaisir passé, elle se ressaisissait, ses yeux devenaient durs, elle craignait que l'homme n'abusât de sa victoire, et qu'il crût l'avoir conquise tout entière, alors qu'il n'avait parlé qu'à ses sens, qu'à ce qui était inférieur en elle et lui appartenait le moins. Et c'est cette impossibilité de la toucher, d'atteindre son fond secret, qui attachait Didier à Diane. Mais il doutait qu'elle eût jamais aimé : elle niait l'amour ; était-elle blasée, ou n'avait-elle jamais éprouvé aucun sentiment?... Elle paraissait croire que seule, la volupté, une attraction physique, réunit les sexes. Elle disait d'ailleurs volontiers qu'elle aurait tout donné pour être un homme, et qu'il était absurde d'être née femme ; mais qu'en tout cas, les hommes ne la traiteraient pas, elle, en femme ; car ils n'étaient pas plus forts qu'elle, — et c'était vrai...

Didier souffrait de cette liaison ; elle lui pesait. Il eût souhaité la rompre ; il n'en avait pas le courage. Sa chair était attachée à cette chair ; et aussi, il gardait l'espoir insensé qu'un jour enfin sa maîtresse se livrerait tout entière, qu'un jour enfin il la verrait pareille à toutes les femmes. Quand il la considérait, si belle, si douce de formes, si féminine, il pensait qu'il faudrait bien que le masque tombât, et que ce cœur cédât, qu'il s'ouvrît, frémît, tremblât comme tous les cœurs de femmes. Et maintenant, l'ayant bien regardée, l'ayant bien admirée, excédé de ce long silence, oublieux de ses griefs, et désirant faire la paix, il se tourna vers Diane, et souriant :

— Et alors... qu'est-ce que tu as acheté de beau ce matin ? demanda-t-il d'un ton engageant.

Ah ! il y venait ! Ah ! il avait fini de faire le malin, de penser soi-disant à autre chose. Eh bien, attends, mon bonhomme !... La jeune femme, brusquement, répondit :

— Qu'est-ce que ça peut te faire ? ...Ça t'intéresse !...

Didier, dont le visage, tandis qu'il parlait, s'était éclairé, se rembrunit subitement. On eût dit le noircissement du ciel dans la seconde même qui précède le coup de tonnerre. Il se raidit et serra les poings. Elle crut qu'il allait éclater, crier, briser quelque chose. Elle respira, elle avait besoin, elle aussi, d'ex-

primer sa colère... Mais lui, par un effort de volonté violent, se contint, il se mordit les lèvres, puis tirant de sa poche un cigare, il le coupa entre ses dents qui grincèrent, et se leva. Il mit sa casquette. Faire les cent pas, d'un bout à l'autre du bateau : cela lui détendrait les nerfs...

A peine était-il sorti, Diane donna sur la table un coup de poing : sa tasse de café sauta et se renversa.

L'Asticot arriva avec un torchon ; il lança un vilain coup d'œil à la jeune femme ; en frottant, il faisait des grimaces qui ridaient toute sa face de caoutchouc. Ah ! quel besoin elle éprouvait de taper dessus !... Pour n'y pas penser, elle alluma une cigarette et se mit à se balancer dans le rocking-chair. L'Asticot, ayant débarrassé la table, disparut.

La promenade de Didier le ramenait à intervalles réguliers devant le rouf. Levant sur lui des yeux méprisants, Diane le voyait par la baie vitrée, fumant son cigare, la mine impassible. Elle avait envie de l'injurier. Quel air ! dirait-on pas qu'il sort de la cuisse de Jupiter ?.... C'est à l'armée qu'il a appris ainsi à ne pas apercevoir les gens, ou dans sa famille? Poseur ! va ! Mais c'est qu'il se croit beau, avec son teint jaune, et long comme un échalas. On n'est pas maigre comme ça, c'est effrayant. Il appelle cela : être mince. Il répète quelquefois qu'il est aussi mince qu'à dix-huit ans. Mais quoi, à dix-huit ans, ce ne sont pas des hommes, c'est efflanqué, ça a les coudes pointus, ça montre ses os ; — enfin, à dix-huit ans, ça a le charme de la jeunesse... Passé cet âge tendre, et le charme en même temps, s'il ne reste que la maigreur, c'est peu... D'ailleurs, il est capable de croire qu'il a l'air d'avoir dix-huit ans; il a l'air d'avoir une maladie d'estomac, voilà de quoi il a l'air... Et, est-ce qu'il va rester là jusqu'à ce soir ?...

Diane se balançait avec impatience. Elle fumait à bouffées précipitées. Elle tapotait d'une main agacée le bras du fauteuil.

Quant à Didier, son ressentiment ne s'apaisait point... A la fin, cela devenait intenable ! la vie n'était plus possible !...Mais Diane avait tort de le pousser à bout. Un jour, il la corrigerait comme une méchante enfant. Ce jour-là, elle étoufferait de fureur et d'humiliation.

Cependant il ne pouvait rester ici davantage. Elle était trop

près de lui ; cela l'empêchait de se calmer ; mieux valait s'éloigner. Il gagna l'arrière du bateau, poussa la petite porte de la passerelle et descendit sur le quai.

Diane, quand il disparut, exhala un soupir de soulagement. Aussitôt elle alla mettre son chapeau et quitta à son tour la *Belle-Enfant*. Il faisait beau soleil. Son ombrelle de soie jaune fleurit sur le quai comme une flamme.

A bord, debout à la porte de la cuisine, l'Asticot, avec une moue des lèvres, la suivait d'un œil mécontent.

V

Six heures du soir.

C'était comme un fruit que le soleil a trop gonflé, qui éclate et qui coule, ou comme une commère, dont les mamelles pleines de lait font craquer le corsage et jaillissent, oui : on eût dit que les maisons, combles, s'étaient ouvertes pour mettre à la rue cette énorme foule... Du trottoir de la Cannebière, la cohue débordait, elle envahissait la vaste chaussée : elle y roulait pêle-mêle avec les tramways, les voitures. Montant, descendant, suivant deux courants contraires, elle s'étranglait devant les cafés, s'élargissant comme une nappe dans les espaces libres. A la lumière des globes électriques, parmi l'éclat des grandes façades, elle traversait la rue Saint-Ferréol, descendant, le long des terrasses flambantes, jusqu'à la rue Paradis, ou jusqu'au Port, qui, en dépit de toutes ses lumières, après l'éblouissement de la Cannebière, paraissait sombre. Elle remontait de même jusqu'au cours Saint-Louis, à l'angle duquel les buveurs du Café Riche s'entassent. On entendait le bourdonnement de ses milliers de voix, que perçait le bref coup de timbre des tramways ou le cri traînant de : *Soleil du Midi ! Soleil !...* des petites marchandes de journaux.

Le printemps flottait dans l'air, il faisait tiède.

Aux terrasses des cafés, les apéritifs brillaient : les noirs amers, les vermouths dorés et surtout l'absinthe d'opale. Les garçons bruns, corses et italiens, circulaient difficilement au milieu des consommateurs serrés. Autour des guéridons on bavardait en vingt langues : des Grecs de Marseille petits et vifs parlaient affaires à côté d'Arabes graves et drapés, dont les verres témoignaient de leur infidélité au Coran. Une famille de coloniaux s'abreuvait d'eau de Vichy, tandis que leur jeune

servante noire, dans un joli pagne à fleurs, assise bien droite sur sa chaise, suivait tous leurs mouvements de l'œil, comme un petit chien. Deux Anglais de la côte d'Azur, casquettes à carreaux, complets de couleur inusitée, regardaient devant eux sans rien dire. Des soldats, des administrateurs, des commerçants, des marins s'entretenaient, avec des éclats de voix, de mille questions de service, de politique et d'échange ; des Marseillais, gros nez et barbes dures, faisaient des gestes. Dans la foule, qui passait en flots intarissables devant le café, on voyait des bandes d'Arméniens en robes crasseuses, à la démarche molle, des Malais d'un équipage hollandais et des Hindous d'un équipage anglais, une escouade de matelots japonais, des nègres, des Chinois, des faces brunes, blanches, jaunes, noires, des turbans, des fez et des foulards des cinq parties du monde, de la crasse qui venait de loin, un bariolage de races, une mêlée d'existences comme sans doute on n'en pouvait rencontrer de semblable, sur toute la surface de la terre, qu'en une ou deux autres villes prodigieuses.

Diane et Didier, accompagnés de Garcin et de Guy Joli, s'étaient assis au plus fort de l'encombrement, à une table du Café Riche. Le spectacle de la foule puissante, du débordement populaire, enivrait Joli. Il ne connaissait rien de plus beau que, le soir venu, cette descente bruyante et lumineuse vers le port. D'ailleurs il adorait Marseille. Quand il parlait de sa ville, il en oubliait ironies et paradoxes : il la possédait.

Cassenoir, soit humeur, soit goût de la contradiction, soit que ce fût bien là sa pensée, soutenait que Marseille perdait chaque jour de son caractère et que, selon la loi moderne, elle s'acheminait, comme tous les pays, vers la platitude et l'uniformité. Il citait, à l'appui de son opinion, des petits faits, des détails puisés dans l'existence de la rue.

— Vois, disait-il, Marseille n'est plus ce qu'elle a été... Rappelle-toi, il y a seulement dix ans, l'allure beaucoup plus libre, plus débraillée de la vie, la licence publique. Ces nuées de petits cireurs napolitains, tu ne pouvais te débarrasser d'eux, tu les envoyais au diable, mais ils t'amusaient. Ils se faufilaient partout, et aux coins des rues tu les trouvais à genoux sur le trottoir, en groupes piaillant, jouant à la morra les sous qu'ils t'avaient un peu chipés. On leur a fait la chasse : disparus. A peine si tu en rencontres encore un, par-ci par-là, qui

a pu se glisser entre les mailles d'une sévère police. Celui-là, tu le regardes avec attendrissement, comme une relique du passé... Les femmes ! Rappelle-toi toutes les terrasses des cafés, l'après-midi, et le soir, la profusion de toilettes éclatantes et de chapeaux à plumes. Cannebière, rue Saint-Ferréol, c'était vraiment oriental : c'était le harem dans la rue. On a chassé les femmes... Mais enfin Marseille est Marseille, Marseille n'est pas Genève. Pourquoi ne pas lui laisser ses mœurs naïves ? Le Marseillais n'était pas vicieux : il n'aimait pas à se cacher, il prenait son plaisir en public et sans rougeur. Quand il aura cessé d'être cynique et qu'il connaîtra ta pudeur, ô Nord, comme toi ! il aura tous les vices !...

— Eh ! tant mieux, s'écria Guy Joli, tant mieux, donnons des vices aux Marseillais !... Mais rien ne fera, vois-tu, rien ne pourra jamais faire que Marseille ne soit la plus belle ville du monde.

— Peut-être..., répondit Cassenoir, pourtant je puis déplorer que le plaisir que j'éprouvais à vivre à Marseille soit diminué. Ah ! Ah ! le temps où les nervis terrifiaient les bourgeois qui n'osaient plus sortir après le couvre-feu !... Ils se répétaient avec effroi que de véritables batailles rangées se livraient sur les quais chaque soir ; que la fusillade crépitait ; terré dans sa maison, suant de peur, le bourgeois ne se risquait même plus à aller au théâtre, il racontait qu'on s'y tirait des coups de feu au poulailler, et j'en ai connu un qui, devant sortir le soir une fois, passa toute sa journée à fourbir un gros pistolet qui lui venait de son grand-père. C'était drôle... Mais on a délivré Marseille des nervis !...

— Tant mieux, dit Guy Joli, tant mieux. Je ne suis pas un soudard, moi.

— Non, tu n'es pas un soudard. Tu es un artiste. Eh bien ! que Marseille perde de son caractère et se diminue chaque jour, voyons, cela saute aux yeux, c'est indiscutable ! Et comment ferait-elle pour résister au courant qui emporte le monde? On ne peut pas se lever contre le Progrès. Est-ce que, il y a seulement quelques années, il n'y avait pas encore un théâtre de marionnettes dans le quartien italien? Est ce que, sur le port, et l'avant-dernier hiver encore, on ne trouvait pas une petite boîte où l'on jouait la pantomime? Maintenant : cinémas. Plus fort : à l'un des derniers spectacles de pantomime

auxquels j'aie assisté, au Palais de Cristal, j'ai entendu un jeune Marseillais — 17 ou 18 ans, la génération nouvelle — demander à son voisin pourquoi les acteurs ne parlaient pas, et déclarer que c'était idiot et qu'il s'embêtait... Un Marseillais !... A Marseille, à Marseille le pays des mimes !...

— Tais-toi donc, Roussillonnais, Catalan, homme de Perpignan ! C'est l'envie qui t'étrangle !

— Mais non, Marseillais comme toi, puisque je suis à Marseille depuis mon enfance. Et c'est bien parce que j'ai, moi aussi, Marseille dans la peau que je regrette tant de la voir disparaître...

A ce moment, un consommateur, à une table voisine, cria : *Garçon ! une carafe de l'o !*

— Tiens, fit Guy Joli, tu as entendu ?... Eh bien, tant que tu entendras ainsi parler, et avec notre accent, il y aura une Marseille et des Marseillais. Cherche donc en France un autre pays où l'on appelle une carafe d'eau *une carafe de l'o*. Comme tu te lamentes vainement, pauvre Didier !... Tout ce que tu as dit, qu'est-ce que ça prouve ? — Que Marseille n'est pas la même qu'hier, qu'elle a changé. Mais qu'est-ce qui ne change pas sous le soleil ? Tout change. Changer, c'est vivre. Si Marseille ne changeait plus, elle serait morte. Ce qui importe c'est, en changeant, de pousser toujours dans le même sens, de se développer selon sa loi. Tous les exemples que tu nous a servis restent sans signification ; qu'il y ait un peu moins de petits voyous, de filles et de nervis dans les rues, ce n'est vraiment pas là ce qui transformera l'aspect réel de cette formidable ville.

Mais au lieu de regarder ton verre, lève les yeux et considère la foule qui couvre la Cannebière. Tu me dis qu'à cette époque de nivellement, d'unification, l'univers entier tend vers la monotonie, qu'il veut se composer un seul visage et que, bon gré, mal gré, Marseille doit suivre le courant qui emporte tout. Je n'en sais rien. C'est possible. Mais ce qui est certain pour moi, c'est que Marseille demeure toujours une chaudière, un creuset inouï... N'est-elle donc plus la porte de l'Orient, et cessera-t-elle jamais de l'être ? Fais-moi le plaisir de regarder ces gueules. Ces yeux, ces chevelures, ces démarches ! Ces teints basanés, ces prunelles noires, ces mouvements onduleux !... Voilà des gars comme on n'en voit qu'en Méditer-

ranée, mon vieux, et voilà des filles du Soleil. C'est un mélange de races éclatant, brutal et magnifique. C'est enivrant. Le garçon qui nous sert, d'où est-il ? Et, sur le quai, ces débardeurs, d'où sortent-ils ? Et toute cette foule qui va, vient, se presse, rit, crie, remue, chatoie, d'où cela ! — De Méditerranée, Didier ! de Méditerranée !...

Cette foule, tu ne sens donc pas toute la poésie, le rêve qui vit en elle ! C'est une chanson au crépuscule avec un bruit de mandoline dans une petite trattoria devant la mer, au bord du golfe de Sorrente, c'est un temple en ruines, sous le soleil, dans un grand paysage aride et pur en Grèce, c'est un patio bleu où l'on entend un bruit de gouttes d'eau tombant dans une vasque, en quelque *casa* andalouse... Et encore tout le parfum, le mystère qu'apportent ceux qui viennent de plus loin, des Indes et de l'Asie. Est-ce que ce grand peuple bâtard n'est pas admirable ? Est-ce que tu ne le sens pas gonflé d'énergies et de songes qu'aucun autre peuple ne peut nourrir ? Et quand tu le places dans ce prodigieux décor au milieu de nos collines !... Et quand tu bourres nos bassins de vaisseaux, et que tu entoures d'usines qui fument cette ville, et que tu la fais traverser de tramways innombrables, de lourds chariots, et que tu tends là-dessus un beau ciel bleu, avec de loin en loin des coups de mistral à renverser des éléphants, ah ! ah ! mon petit Didier ! ah ! ah ! tu n'as pas une ville ordinaire !...

Il y avait quatre personnes autour de ce guéridon du Café Riche, mais deux seulement prenaient part à la discussion. Les deux autres écoutaient ou entendaient vaguement. Tour à tour chacun des interlocuteurs regardait Garcin, quêtant l'œil son avis ; à l'un comme à l'autre il répondait indifférement, en approuvant de la tête. Il paraissait distrait. Guy Joli avait jugé qu'il ne parlait pas, parce qu'il pensait à son histoire. C'est à Diane qu'il songeait, Diane qu'il voyait pour la première fois. Et songeant à elle, il opérait un retour sur lui-même, sur sa propre vie, et méditait ainsi :

... Il avait senti que le vrai couple ici, c'était Diane et Guy. Le couple exprime l'amour. L'amour : quelque chose de spontané, une fleur de santé et de jeunesse ; pas de souvenirs, pas de passé. S'il y a dégradation physique déjà, usure morale déjà, c'est moins beau, moins enivrant : un commencement de profanation, d'attentat à la Divinité de l'Amour...

Garcin, qui connaissait très peu Guy et point du tout Diane, ignorait ce qu'il pouvait y avoir en eux de fané, d'impur, de blasé pour s'opposer à la floraison parfaite, et, sur leur seul aspect, il jugeait qu'à cette table, c'était eux deux qu'un mariage idéal liait.

Il souffrait de sentir que ne subsistaient plus en lui, sur lui, de pareilles raisons impératives d'amour, et qu'au contraire, il était désigné par son extérieur pour ne plus entrer en ligne.

Sa glace, ce matin, dans cette chambre très éclairée !... et seul, tellement seul, et avec le poids encore de la soirée solitaire d'hier, du dîner solitaire, de n'avoir parlé à personne depuis des heures. Seul, seul avec lui-même...

Et il souffrait de sa souffrance habituelle, de sentir que n'était pas vrai son aspect extérieur, et que durait encore en lui une jeunesse que cet aspect calomniait et qu'il avait toujours des forces pour un amour pur et immense.

Mais, esclave de son masque qui lui interdisait la haute ambition et l'orgueil, il regardait sans forfanterie Diane, s'effaçant spontanément du combat engagé toujours entre homme et femme, se déclarant forfait, en ressentant un serrement de cœur ; il la regardait timidement, presque humblement, pas en face, et il était ému comme un petit jeune homme, car elle était éblouissante.

Lui pour qui l'amour était tout, pour qui la femme représentait le bonheur ! Il était connaisseur en fait de femmes, il savourait chaque détail pour lui riche d'impressions, de réflexions : ainsi, pour le dégustateur, chaque goutte contient infiniment plus de confidences, de rappels, de souvenirs, de comparaisons, éveille plus d'idées que pour le consommateur ordinaire. Il détaillait Diane en amateur, du coin de l'œil, mais du coin d'un œil auquel rien n'échappe : et ces cheveux si noirs près de quoi la peau si blanche semble si douce, et ces lèvres qu'il sentait tendres et fermes, et chaudes, et ces grandes prunelles, les plus mystérieux des joyaux vivants. Et il regardait ce cou et ce corsage, il contemplait, aspirait cette beauté épanouie (oh ! quel épanouissement de beauté !), cette forme admirable, cette richesse, ce bonheur de la beauté, respirant harmonieusement, donnant l'idée d'une force de vie parfaite, d'une existence à son zénith, devant laquelle se prosterne tout

ce qui en nous craint la mort et proteste contre elle. Cette forme admirable, et cette chair admirable, lisse et blanche, la qualité de la chair, une pulpe ferme et savoureuse... Il semblait à Garcin qu'il devinait même l'odeur grisante, les nuances de l'odeur de cette femme. Ah! tomber à genoux devant cette beauté, adorer!... Un corps parfait de femme est aussi exaltant, aussi divin que le plus radieux paysage, que le plus beau matin, que tout ce qui éveille en nous l'idée de la perfection, et c'est la beauté que peuvent le plus complètement posséder nos sens, tous nos sens, celle que nous pouvons approcher le plus près, que nous pouvons toucher, et presser sur notre poitrine.

Si cette beauté se donne à nous, qu'elle désire être possédée par nous, alors quelle ivresse inouïe!... C'est une seconde de paradis. — Et voilà ce que signifie la femme pour les grands sensuels et les voluptueux : un abîme d'idéal..

... Garcin rêvait à cela. Et il se disait tristement que jamais plus il ne pourrait posséder de pareille beauté, qu'il en pourrait acheter, mais point en posséder, car on ne possède pas ce qu'on achète, mais ce qui se donne.

Et il considérait avec admiration silencieusement et tristement Diane, si lointaine, la terre où l'on ne peut aborder, toison d'or, impossible éden.

Elle, d'ailleurs, l'avait tout de suite jugé, jaugé, d'un coup d'œil, comme étant de ceux dont on ne parle pas, à qui l'on ne pense pas. Il était sans intérêt, il n'existait pas, il ne comptait pas. Ce n'était rien, personne.

Il avait senti cela. Il savait. Ce n'était pas la première fois.

Guy Joli croyait que Garcin ne parlait point, parce qu'il pensait à son histoire. C'était cela, et ce n'était pas cela. Il pensait à Diane. Mais c'était la même chose : toujours son histoire, lui-même, sa vie. « Vieux cœur brisé », l'avait appelé Guy une fois en plaisantant, sérieux peut-être, au fond?...

Diane sentait, par la sorte d'instinct que possèdent les femmes, qu'elle agissait sur lui, mais cela lui était indifférent, elle était habituée à émouvoir les hommes et, si le patient ne l'intéressait pas, elle n'y faisait pas attention; elle savait, et voilà tout. Garcin l'eût sans doute intéressée davantage si elle l'avait au contraire senti fermé à son influence. Mais les hommages, elle en recevait trop, elle les négligeait. C'était normal. Elle

faisait de l'effet sur tous les hommes, sauf sur les êtres exceptionnels, ceux-là pour qui la femme n'existe pas.

Elle ne s'intéressait qu'à Guy, un d'ailleurs, justement, qu'elle ne touchait guère.

Quand il était là, elle ne s'ennuyait pas et n'était point de mauvaise humeur. Sans lui, elle se serait assommée aujourd'hui avec ces hommes : entre Didier et ce Garcin.

La conversation ne lui importait nullement. Ils parlaient de Marseille, — sa seule passion : il n'était plus ironique, ni paradoxal. Cette discussion n'ennuyait pas beaucoup Diane, parce qu'elle entendait Guy Joli parler, et parler avec feu. Cela lui donnait l'illusion qu'il pouvait bien s'embraser pour elle, puisqu'il y avait tant de flamme en lui...

— Ah! *par esemple!* Cassenoir!...

Cette exclamation, lancée avec le plus pur accent de Marseille, interrompit la discussion de Didier et de Guy, la méditation de Garcin et la rêverie vague de Diane.

Un homme, qui entrait dans le café, avait aperçu Didier Cassenoir à la terrasse, et c'est lui qui avait poussé ce cri. Maintenant après avoir, avec effusion, serré la main qu'il avait prise dans la sienne, il parlait, debout devant la table.

Il était plutôt petit, mais trapu, avec un air de force contractée. La figure commune, un gros nez et des gros sourcils, mais le regard froid et volontaire. Il portait sur le visage des marques de petite vérole. Sa barbe courte, aux poils durs, était taillée en pointe. Des bagues aux doigts, une chaîne d'or sur le ventre, accusaient sa mine cossue et sans distinction.

Didier l'avait invité à s'asseoir :

— Ah! c'est trop fort, disait le nouveau venu, il y a combien d'années que je ne t'ai vu?... Presque depuis le lycée, hein?... Bé oui, moi, j'ai voyagé... Je n'ai pas à me plaindre, pas trop mal réussi... Maintenant me voilà fixé ici, vé, et je fais des affaires... tiens, voilà mon adresse, l'adresse d'Ecartelance, ton vieil ami d'enfance, si un jour tu passes par là... Et toi, dis-moi, qu'est-ce tu es devenu, qu'est-ce tu fais, sacré voleur?...

Dès le premier moment, cet homme remuant et bavard, et que l'on sentait indiscret, porté à s'imposer, avait été antipathique à Garcin. Il avait tout de suite deviné une nature opposée à la sienne, son contraire, un être énergique, et rusé aussi,

car on lisait sur ce visage un mélange de force et de ruse. La façon dont il avait regardé Diane avait tout de suite aussi, sans qu'il se l'avouât, déplu à Garcin.

Pour Guy Joli, à peine s'il avait aperçu Ecartelance. Ces hommes d'affaires, cette espèce, il y en avait à foison ici. Il s'était désintéressé immédiatement de la conversation, n'écoutait pas et examinait la Cannebière toujours vivante et encombrée.

Cependant Diane avait senti chez le nouveau venu un personnage moins insignifiant pour elle que Garcin. C'était une force, un homme. Il était laid, commun et peu sympathique. Il ne comptait pas pour l'amour, mais il n'était pas sans intérêt. D'ailleurs sa façon de la regarder ne la contrariait pas.

Ecartelance, en effet, sans s'en apercevoir, regardait Diane avec admiration. Il paraissait ébloui. Et cela était si simple et témoignait d'une sorte de spontanéité si naïve chez cet homme qui ne semblait pourtant pas naïf, que Didier ne pensait aucunement à s'en offusquer, et que cet hommage candidement rendu à la beauté de sa maîtresse lui était plutôt agréable. Il considérait Ecartelance avec sympathie, la rencontre ne lui déplaisait pas; avec un camarade de collège, on revit un instant dans l'une, bien lointaine, de ses vies passées, cela repose, cela rafraîchit. L'apparition soudaine de cet homme, qu'autrefois, quand ils n'étaient encore, ni l'un ni l'autre, des hommes, il voyait tous les jours et que, depuis, il n'avait jamais plus revu, réveillait tout à coup en lui une foule de souvenirs, faisait réapparaître des visages qu'il avait oubliés, vibrer des voix auxquelles il n'avait plus jamais songé, respirer, de nouveau, de la vie un ancien parfum qu'il n'avait plus jamais senti!...

A présent, Ecartelance parlait de Marseille. Il parlait d'abondance, avec une énorme assurance, du Conseil Municipal.. Et malgré sa verbosité bruyante, on distinguait qu'il était au courant de tout, très renseigné, suivant les affaires de près, et possédant une forte connaissance des hommes et des choses. Il devait avoir, il avait certainement, des ambitions politiques.

Mais l'heure avait passé. Il était tard. La terrasse du café se vidait peu à peu. Tous songeaient au dîner. On leva la séance,

on se sépara, chacun tirant de son côté, et Ecartelance ayant dit : « Au plaisir »,donné de fortes poignées de main, et salué Diane avec le sourire le plus aimable qui pût fleurir sur ses lèvres cernées de poils rudes.

VI

Tous les hommes,ont voulu plusieurs singuliers philosophes, viennent au monde avec des facultés égales, dont l'existence développe certaines chez les uns, tandis qu'elle les atrophie chez d'autres. Si cela était vrai, il faudrait reconnaître à l'existence un désir bien étrange de varier constamment son action.Sans doute, en effet, n'y a-t-il jamais eu deux hommes dont toutes les possibilités ont fleuri identiquement.On observe entre les êtres intimes des écarts plus grands que ne le pourraient faire supposer tant de carrières semblables. Prenez deux enfants élevés ensemble,ensemble écoliers,ensemble étudiants, ensemble officiers ou bureaucrates, professions qui donnent des plis profonds à l'individu, examinez-les de près ; sous des apparences, il est possible, à peu près analogues, vous découvrirez des différences prodigieuses, des manières intérieures de vivre aussi éloignées, opposées même, que s'ils étaient venus chacun de points cardinaux contraires.

L'existence ne suffit donc pas à former l'individu. Ou plutôt l'être, qui parvient à l'existence et va être formé par elle, est déjà un individu. Il n'est pas un élément passif,mais actif. L'existence ne comptera que pour partie dans la combinaison qui plus tard sera exprimée par lui. Et chaque homme vient au monde avec sa nature propre et ses facultés particulières.

Cela est simple... Le cas est moins simple de ceux qui,pendant longtemps, vivent comme s'ils étaient dénués de certaines facultés, qui, encore, ne supposant pas les posséder, les nient en tous, et auxquels, un jour, la vie soudainement révèle ces facultés en eux-mêmes, par un phénomène moral analogue au phénomène physiologique de ces individus bien portants, qui subsistent vingt et trente ans parfois, en conservant dans leur organisme un bacille endormi : et, après ce long délai, le bacille s'éveille.

Tels hommes vivent par le cœur, tels autres par l'esprit. Pour les uns, les sens sont des maîtres tyranniques ; sur les autres, les sens n'exercent nul empire. Mais si, géné-

ralement, ces deux catégories d'hommes vivent semblables à eux-mêmes d'un bout à l'autre de la vie, il arrive, chez d'autres humains, qu'un changement de nature total, inouï, complètement imprévisible se produise à certaines minutes de leur existence. Des facultés qu'on avait toujours cru ne pas demeurer en eux étaient seulement en sommeil ; elles s'éveillent tout à coup et se mettent à agir avec une force extraordinaire. Tel qui n'avait jamais vécu que par l'esprit, insensible à toute manifestation de l'apparence, pour ainsi dire désensualisé, devient soudain un amant terrible, est pris par une passion des sens et de la chair que rien n'assouvit, et se montre aussi différent de soi-même, de l'être qu'il a figuré dans sa première existence, que, par exemple, ce petit berger de la montagne, illettré jusqu'à douze ans, et qui, ayant appris à lire et à compter, devient, un jour, un des économistes et des statisticiens les plus forts de l'Europe.

Ecartelance était un homme d'affaires. Il n'était pas sentimental. Jamais il n'avait eu le temps d'être sentimental. Certains n'ont qu'à se donner la peine de naître, et à prendre la suite du papa. Lui, il lui avait fallu se débrouiller. Quand on doit se débrouiller, on ne pense pas à roucouler. C'est bon pour les petits jeunes gens qui n'ont rien à faire. Ecartelance s'était battu avec la vie et il avait voulu vaincre, il avait été occupé à cela ; il avait tellement négligé l'amour que jamais il n'avait pu l'envisager dans sa réalité : il tenait l'amour pour un enfantillage, pour une niaiserie, une occupation de femme, une sottise : sujet de carte postale ou de romance, petite chose bébête.

Ses préoccupations à lui se plaçaient sur un autre plan, elles étaient d'un autre ordre. Le fait sentimental n'entre pas dans l'angle optique d'hommes qui, par la spécialisation, sont devenus de vraies machines à commercer : tout calcul et prévision. Ce qui existe, c'est ce qui est du domaine du raisonnement, ce qui est visible et mensurable, qui peut s'additionner, se soustraire ou se multiplier. Ecartelance n'avait pas de petite fleur bleue. En face d'une femme, il n'avait jamais éprouvé un autre mouvement de convoitise que le plus élémentaire : jamais vraiment aucune velléité sentimentale ; s'il avait désiré posséder, jamais il n'avait songé à séduire.

Il ne faudrait pas croire cependant qu'il manquât de subs-

tance *humaine*. Ce n'était pas une nature pauvre, il débordait de vie et de santé. Il était même passionné. Il avait été un joueur effréné, ayant connu les cimes radieuses du gain et les effroyables abîmes de la perte. Joueur pour la volupté de se sentir dans la main terrible du hasard, joueur aussi pour vérifier l'excellence de son mécanisme intellectuel, en ce qui concerne calculer et prévoir, et sa divination, don supérieur non moins nécessaire à un homme d'affaires qu'à un artiste, joueur enfin, parce qu'il lui fallait de l'argent et qu'on n'en gagne, sans capital premier, qu'en jouant ou en volant.

Mais maintenant il ne jouait plus, car son goût, sa vraie passion, l'occupation qui lui faisait éprouver avec le plus d'intensité le sentiment de vivre, de développer toutes ses facultés, de se livrer entièrement, c'était les affaires. Et les affaires, c'était autrement satisfaisant, autrement vaste, complet, humain, vivant, autrement beau que le jeu.

Si Ecartelance voulait de l'argent, ce n'était pas goût de jouisseur ; il aimait à bien vivre, mais ses besoins ne dépassaient guère ceux d'un homme bien portant, qui désire largement manger et boire, à sa soif, à sa faim, mais n'est aucunement tourmenté par le raffinement, lequel coûte cher, étant sans prix, puisqu'il est sans bornes. Non, il lui fallait de l'argent, parce qu'il avait la notion de sa propre valeur. A la catégorie d'hommes à laquelle il sentait qu'il appartenait, à la classe des hommes supérieurs, il estimait que la plus entière facilité d'existence doit d'abord être accordée. C'est la condition d'un travail parfait, du développement complet des facultés, à quoi nuit tout souci accessoire, misérable et absurde, toute préoccupation d'ordre matériel. Les plus grandes facilités d'existence : maison montée, domestiques, autos, etc. Pas de bâtons dans les roues, les mouvements libres dans l'action. Donc, d'abord : de l'argent.

Mais ce premier point acquis, la matérielle — une large matérielle — assurée, Ecartelance voulait encore de l'argent pour pouvoir faire des affaires, toujours des affaires, toujours de plus grandes affaires. Il ne s'agissait plus de faire des affaires pour le gain, mais des affaires pour les affaires, pour le bonheur de prévoir, de combiner, de réaliser, pour la beauté de l'intelligence qui vit et agit, qui crée. Cela devenait presque de la spéculation pure, cela se transportait dans un domaine

pour ainsi dire intellectuel, comme celui du savant, comme celui du mathématicien.

Tel était donc Ecartelance : un homme d'affaires.

Après avoir quitté Cassenoir, il n'avait plus du tout pensé à lui, ni à sa femme, ni à ses deux amis. Il était rentré, avait dîné paisiblement, puis était allé fumer un cigare sur la Cannebière, et enfin s'était mis au lit où il avait dormi de son sommeil habituel, qui était excellent et sans rêves. Le lendemain, aussitôt réveillé, debout pour être de bonne heure aux affaires.

Ce n'est que trois ou quatre jours après, qu'il repensa à cette rencontre. Il avait croisé dans la rue une femme, dont il n'avait pas remarqué la figure, songeant à autre chose, mais dont, soudainement, la prestance le frappa et lui rappela quelqu'un. Il ne savait plus qui... Il se retourna. Non, il ne connaissait pas... Mais si! mais si! ce devait être la femme qui se trouvait l'autre jour avec Cassenoir... ou bien, en tout cas, une personne qui lui ressemblait... Au fait! la femme de Cassenoir : bigre, une belle créature!... Et l'image de Diane illumina une seconde la pensée d'Ecartelance.

Mais il était trois heures moins cinq. Il voulait arriver exactement à ce rendez-vous. Une grosse affaire de terrain, compliquée, plusieurs questions enchevêtrées à démêler... et une pression délicate à exercer sur un vendeur hésitant. Argumenter, persuader, il y avait du travail. Il se sentait justement lucide, patient et volontaire. La discussion dura une heure et demie, discussion laborieuse, souple, et où il eut besoin de tous ses moyens, l'adversaire étant armé et assez difficile. Mais il en sortit satisfait. Cependant il ressentait une légère fatigue et quitta son bureau avec plaisir pour prendre un peu l'air. Il renvoya sa voiture, qu'il avait demandée pour cinq heures, et il se mit à marcher droit devant lui, flânant et regardant à droite et à gauche pour se détendre et se délasser.

Mais tandis qu'il allait ainsi, sans raison l'idée de la femme de Cassenoir lui revint à l'esprit. Peut-être parce que c'était la dernière idée qui l'avait occupé avant de s'atteler à ce débat? Il lui arrivait ainsi d'interrompre une sensation, une impression, pour discuter une affaire : la besogne terminée, il se retrouvait automatiquement dans la même atmosphère qu'avant,

au même point. Le souvenir de la sensation à laquelle il avait faussé compagnie le reprenait; comme la pensée avec laquelle on s'est endormi vous retrouve au réveil. Comme si, en lui, il y avait eu un être spécialement chargé des affaires : il sortait un moment, une heure, un jour, — pendant ce temps-là, la vie était interrompue. Il revenait : elle reprenait. Les poètes ainsi s'absentent entièrement quand ils sont au travail. Le génie d'Ecartelance était peut-être une forme du génie poétique.

L'idée de la femme de Cassenoir lui revint à l'esprit, et, comme à trois heures moins cinq, il se répéta : Ah! bigre! une belle créature!... Il se promenait sur la Cannebière, au milieu de la foule serrée et bavarde. Il aimait ce peuple, qui vivait sous ses yeux depuis toujours et qu'il connaissait bien, et le soir quand cela sortait des docks, des magasins, des ateliers, que les rues se gonflaient de monde, que Marseille exhalait sa puissance, une grosse joie le prenait. Ses narines s'ouvraient, ses yeux brillaient, il aspirait, il savourait cette force et cette brutalité; il sentait que, dans les veines de ces filles et de ces gars qui le coudoyaient, un sang pareil au sien coulait : un sang mêlé robuste et sain; on était solide sur ses pattes, bien cuit par le soleil, avec une chair dure et du poil sur les mains... En passant devant le Café Riche, il examina machinalement les tables. Et Cassenoir?... Non, Cassenoir n'était pas là... Un tramway partait pour le Prado, où il habitait. Il sauta dedans. Tout à coup il sentit qu'il avait faim. Té! il ne serait pas fâché de manger un morceau! Il allait dîner et il se coucherait de bonne heure. Il avait à faire, demain.

Mais le lendemain, au réveil, au lieu de penser à ses affaires, comme chaque jour en ouvrant l'œil, Ecartelance pensait à cette femme qui se trouvait l'autre jour avec Cassenoir! Ah ça! *par esemple!*... Il s'habilla. C'est vrai, ce plaisir qu'il avait éprouvé en la regardant l'autre jour : un vrai bonheur! Il ressentait un calme, un apaisement... il ne désirait plus rien... Il prit un peu de café et sortit. Beau temps : il irait à pied... Ce sont ses yeux, ces grands yeux... En marchant, il la revoyait : ses cheveux, son cou... Elle avait dit quelques mots : il avait encore le son de sa voix dans l'oreille... Il se répéta : Une belle créature! Puis il se dit en se secouant : « Ah ça! mais, voleur! on dirait que tu as bien envie de coucher *avé* cette caille!... Eh bien! on verra, hé!... on tâchera

moyen... Peut-être elle marche... ta brune! » Et là-dessus enfin, Ecartelance, qui arrivait à la rue de Rome, se mit à penser à ses affaires.

La matinée passa comme à l'ordinaire. Il reçut des gens, il en visita d'autres. Il exposa des projets et en examina, il discuta les clauses d'un marché, il signa des arrangements, se débattit, parla, s'efforça, travailla, et vécut trois heures bien pleines de sa vie normale. Tout marchait bien. Rien que d'habituel en lui comme autour de lui... Il entra au restaurant pour déjeuner.

Seulement, voilà qu'après déjeuner, soudain, il s'aperçut qu'il se trouvait sur le Vieux Port. En sortant de table, il y était allé comme ça, sans y penser, pour fumer son cigare. Jamais cela ne lui arrivait. Il avait suivi le quai, à petits pas, et il était arrivé, insensiblement, au mouillage de la *Belle-Enfant*. Et maintenant il examinait le yacht, supputant la dépense, calculant la fortune qu'elle représentait. Eh oui, dame, les parents de Cassenoir avaient une belle situation... Il se rappelait bien, au lycée : ce Cassenoir, il faisait partie du clan des riches... Ecartelance essayait d'apercevoir les habitants du bâtiment, mais il ne voyait rien qu'un homme du bord, assis sur le pont, qui ne bougeait pas plus qu'une souche.

Le soir, à l'heure de l'apéritif, Ecartelance alla s'asseoir au Café Riche. Ainsi, quand ils ne viendraient qu'un quart d'heure, il ne les manquerait pas... Mais *ils* ne vinrent pas.

Et le mal, une fois déclaré, se développa. Ecartelance, qui ne pensait qu'à ses affaires, et y pensait toujours, n'y pensa plus que lorsqu'il les traitait, au moment où il ne pouvait plus leur échapper. Il pensait à Diane, il songeait à elle comme jamais il ne lui était arrivé de songer à une femme. Il ignorait ce qu'il avait... Du vague à l'âme, du vague à l'âme... Pas possible : il était malade. Il alla voir un médecin. Le médecin l'examina soigneusement et ne lui trouva rien.

Mais enfin tout négliger, ne plus manger, n'avoir plus de goût aux affaires ! Et certaine douceur qu'il sentait en lui, certaine langueur... Qu'est-ce qui lui arrivait enfin?... Jamais pareille chose... Alors c'est cette femme, c'est à cause de cette femme!... Eh bien, ça voulait dire quoi ? Parbleu, ça voulait dire qu'il avait plus envie de coucher avec elle que, jusqu'à présent, avec aucune femme. Mais il se connaissait : quand il

aurait couché, ce serait fini, il n'y penserait plus. Alors il n'y avait qu'à coucher. Il y mettrait le prix qu'il faudrait.

C'était facile. Il connaissait une gantière, très bien, qui gantait ce qu'il y avait de mieux à Marseille. La femme de Cassenoir devait sûrement se fournir là. La gantière arrangerait ça ; elle était discrète, elle avait du tact. Elle ne faisait pas cette chose-là tous les jours, d'ailleurs : elle ne s'occupait que de quelques hommes très riches qui avaient envie de dames très difficiles, impossibles.

Oui, seulement cette Diane!... Elle intimidait Ecartelance... Elle n'avait pas l'air bien commode... Et puis, avec ce Cassenoir qui était riche... elle ne devait pas avoir besoin de grand'chose... Mais lui, pourtant, il ne pouvait par rester ainsi, non! ça ne pouvait pas durer !...

Où diable les rencontrer ? Il s'asseyait au Café Riche tous les jours : il ne les voyait pas. Sans doute étaient-ils venus là par hasard, le jour qu'il les y avait trouvés ? Où allaient-ils maintenant ? Il ne les croisait jamais sur la Cannebière, où tout le monde passe cependant. Ils étaient à Marseille, cependant, il les avait aperçus en voiture une fois, de loin.

Enfin Ecartelance se décida. Toujours il rôdait autour de la *Belle-Enfant*. Un jour il franchit la passerelle, il monta à bord. Quoi, il pouvait bien entrer dire bonjour à Cassenoir ! Il le demanda à un homme qui astiquait, sur le pont. Oui, M. Cassenoir était là ; l'homme allait le chercher. Il disparut dans l'escalier comme par une trappe. Ecartelance regardait cet escalier. Chaque jour, elle descendait par là; sa jupe frôlait les marches. Et à présent, sans doute était-elle ici, dans quelque coin de ce bateau !.., Cependant Didier, sortant des profondeurs du yacht, apparaissait. Avec plaisir il tendait la main à son camarade de collège, regrettait gentiment de ne l'avoir pas revu depuis l'autre jour, louait sa bonne idée d'être venu... Ecartelance parlait... l'émotion ne lui coupait point la parole... mais tout de même il était distrait : est-ce qu'elle n'était pas à bord ? elle n'arrivait pas... il l'attendait impatiemment.

Tous les deux s'étaient installés dans le rouf. Ecartelance examinait tout d'un regard avide. Une pèlerine de femme était pendue à une patère ; jamais un vêtement ne lui avait fait pareille impression ; il avait envie de le respirer, de le presser

contre lui... Il n'osait demander à Didier si elle était là ; il aurait bien pu exprimer le désir de la saluer ; mais s'étant enquis de ses nouvelles sur un ton qui lui sembla à lui-même gêné, il ne poursuivit pas ; il était stupéfait de sa timidité. Cependant elle ne paraissait point : il ne pouvait s'éterniser ; Cassenoir à la fin trouverait cela bizarre... Il savait à présent pourquoi on ne les voyait plus jamais au Café Riche. Maintenant qu'il faisait jour jusqu'à sept heures, ils allaient s'asseoir avant dîner à la terrasse d'un petit café à la Tourette, où, paraît-il, ils regardaient le soleil se coucher sur le port. Son ami l'invitait à les y retrouver le jour qui lui plairait. Certes, il n'y manquerait pas. Il se leva et prit congé, un peu tremblant, extrêmement inquiet sur lui-même.

Cependant il ne laissa pas refroidir et monta à la Tourette le lendemain même. Il ne calculait rien : il voulait revoir Diane.

On appelle la Tourette une esplanade qui précède, face à la mer, les vieux quartiers. Assez élevée, proche du fort Saint-Jean et, à main droite, de la Cathédrale, dominant l'avant-Port et le bassin de la Joliette, elle offre aux yeux des passants un beau spectacle. Il est vrai qu'on n'y passe guère et que cette sorte de promontoire n'est à peu près fréquenté que par ceux qui l'habitent. Il y a là des maisons qui compteraient sans doute parmi les plus agréables de Marseille, si le mistral n'existait pas. Mais elles sont aux premières loges pour recevoir ce vent-là, ce qui leur retire un peu de l'agrément qu'elles doivent à leur situation. Le capitaine Barougas, nous l'avons dit, était né dans une de ces maisons : c'est avoir vu le jour au milieu de la mer et dans un coup de vent.

Ecartelance monta à la Tourette au milieu des cris des petits enfants. Car ces rampes sont pleines d'enfants, comme tous les endroits où le passage est peu intense. Il y a là aussi des cordiers... Tout à l'extrémité de l'Esplanade de la Tourette se trouve un petit café dont la terrasse est très recommandable par beau temps.

C'est là que venaient les Cassenoir avec leurs amis, uniques étrangers en ce lieu fréquenté seulement par des habitués du quartier. C'est là que les rejoignit Ecartelance.

Si peu expert qu'il fût en matière de sentiment, il comprenait bien que ce jour était pour lui d'une importance capitale.

Allait-il retrouver l'impression que Diane lui avait faite la première fois? Ou au contraire éprouverait-il une déception, et verrait-il qu'il s'était monté la tête à faux, qu'il avait été pris d'une lubie?... Il était impatient de le savoir... Il ignorait ce qu'il devait souhaiter. Car il lui semblait qu'aussi grand que dut être son soulagement, si l'extraordinaire et violente maladie dont il souffrait se guérissait tout à coup, il regretterait celle-ci cependant, et, à sa disparition, se sentirait vide et perdu.

Mais au premier regard il était ébloui. En robe blanche d'une élégance extrême, elle se détachait sur le bleu du ciel et de la mer comme une merveilleuse apparition. La beauté de ces épaules, de ces seins, les lignes admirables que dessinaient ces formes pleines et gracieuses, un buste parfait, des mouvements harmonieux, ses yeux si grands, ses cheveux si noirs, sa bouche si rouge, tout cela bouleversa Ecartelance, cet homme d'affaires, comme un artiste. C'est qu'il était alors tout simplement un homme, un homme soumis à la toute-puissance de séduction, aux effluves d'un magnétisme impérieux que dégage pour un mâle très sain une femme très belle. Elle était irrésistible. Jamais il n'avait entendu sortir de la femme un pareil appel.

Il la regardait avec une telle admiration que Guy Joli lui-même qui, aussitôt qu'il l'avait vu, avait décidé — comme au Café Riche — qu'il n'y avait pas lieu de s'intéresser à ce nouveau venu, et s'en était, sans affectation, détourné, remarqua son expression. Et que Diane, si habituée cependant aux hommages masculins, fut touchée dans son orgueil de femme par celui-là.

Cassenoir recevait son camarade. Il lui faisait contempler le spectacle qu'on découvrait de la terrasse.

D'abord, en contrebas, la cathédrale, en granit de deux couleurs, clair et gris foncé, byzantine, massive et s'élevant au-dessus des toits rouges d'une usine à haute cheminée de brique; puis tout de suite après, mais plus bas encore, les quais, avec des amas de marchandises et un rail pour les wagons. Un petit bassin, ensuite un bassin plus grand protégé par une jetée, où sont amarrés, à côté les uns des autres, les grands vapeurs à cheminées rouges : certaines fument, flocons, panaches.

La rade, au delà. Une ligne de collines dont la pente, au loin, s'affaisse insensiblement jusqu'à s'enfoncer dans la mer. A gauche, les îles, et l'entrée du Vieux Port, et la lanterne du fort Saint-Jean, et la masse carrée, sur une butte verte, du Pharo. Le soleil allait disparaître, rond, rouge et sans rayons. On était sur une terrasse de café marin avec des toiles et des cordages. Des pleurs d'enfants, des rires d'enfants, des appels de femmes, des abois de chiens...

Ecartelance se demandait quelles relations unissaient les gens qui se trouvaient là. Il n'avait prêté aucune attention aux amis de Didier, l'autre jour, au Café Riche. Aujourd'hui ceux-ci l'intéressaient, parce qu'ils entouraient Diane. Guy Joli lui fut extrêmement antipathique, parce qu'il eut la sensation qu'il en était dédaigné, et parce qu'il lui sembla qu'il devait plaire à Diane. Au contraire, il ne se soucia pas de Garcin.

Sentiments non partagés par ceux qui en étaient les objets. Ecartelance, en effet, demeura totalement indifférent à Guy Joli, tandis que Garcin se mit à le détester. Garcin, avec une intuition presque féminine, devinait l'impression profonde produite par Diane sur Ecartelance, et d'autre part il en était jaloux, car celui-ci semblait intéresser la jeune femme plus que jamais lui-même ne l'avait intéressée : elle se montrait coquette avec Ecartelance; jamais elle ne s'était donné la peine de l'être avec lui. Il regardait l'homme d'affaires : il le trouvait laid et commun, vulgaire, et haïssait sa force.

Ecartelance était troublé. Le jour baissait. Un mal singulier l'étreignait. Il s'était tu; il souffrait. Un sentiment inconnu l'émouvait. Il entrevoyait à travers ces bateaux sortant lentement du port — à travers ces hangars et ces docks qui bordaient les bassins — autre chose que des marchandises qui partent pour l'exportation — ou que des marchandises garées. Devant lui s'entr'ouvrait un monde nouveau encore vague de sensations et d'idées; il lui semblait apercevoir des choses qu'il n'avait encore jamais soupçonnées. Etait-ce la présence de Diane qui l'agitait de cette manière? Il promenait sur les bassins, sur les quais, sur le golfe des regards étonnés, comme s'il voyait tout cela pour la première fois. Il reportait ensuite ses yeux sur elle, avec timidité.

La nuit tombait. L'eau se plombait, comme étamée, devant

la jetée; derrière, elle était sombre. Une à une, des lumières fleurissaient, comme des étoiles jaunes. Les objets se confondaient. Les gens qui se promenaient sur la plate-forme de la Major n'étaient plus maintenant que des masses presque noires.

EUGÈNE MONTFORT.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LES ROMANS

Charles Derennes : *La petite faunesse*, L'Edition, 4 fr. — Jean-Richard Bloch : *... Et Cie*, édition de la Nouvelle Revue française, 3.50. — Camille Marbo : *Le Survivant*, A. Fayard, 3 50. — René Benjamin : *Le major Pipe et son père*, A. Fayard, 3.50. — Horace Van Offel : *Le tatouage bleu*, Albin Michel, 4.50. — Charles Perret : *Le printemps sans soleil*, la Renaissance du livre, 4. — Gabriel-Tristan Franconi : *Un Tel de l'armée française*, Payot, 4.50. — Jean Sorbier : *Flinquet, médecin de complément*, Maloine, 3.50. — Jean Morgan : *Le rêve et la vie*, Plon, 3.50. — Fred Causse-Maël : *La croisière de l'homme rouge*, E. Flammarion, 3.50. — F. Carco et Mac Orlan : *Les mystères de la Morgue*, Renaissance du Livre, 3.50. — Maurice Duplay : *La valse ardente*, Albin Michel, 3.50. — Jean-François Fonson : *Le sergent Beulemans*, Renaissance du Livre, 3.50. — Georges Bol : *Le lierre dans l'eau vive*, Sansot, 3.50. — Tristan Bernard : *Souvenirs épars d'un ancien cavalier*, G. Crès, 1.75. — *Une femme pleure*, L. Pichon.

La petite Faunesse, par Charles Derennes. A ceux qui commencent *à en avoir assez*, je présente ce livre : je n'aime ni son titre, ni sa couverture, mais l'œuvre qu'il contient est celle d'un poète et d'un poète vraiment français. Je sais, par expérience, que seule l'œuvre dite de guerre a le droit aux citations, est à l'ordre du jour; cependant il y a un tel encombrement de récits héroïques et de mémoires de héros que ceux qui aiment la littérature plus que la guerre finissent par la chercher *ailleurs*. Or, ceux du front ont souvent l'idée de vagabonder un peu en dehors du champ d'honneur de la librairie où tombent pêle-mêle des cadavres, des livres qui meurent avant d'avoir vécu, des tas de romans complètement inutiles à la gloire des lettres, sinon à la gloire tout court. En analysant tout le fatras des histoires, arrivées ou non, que 70 nous valut, on pourrait s'apercevoir que nous étions vainqueurs, au moins sur le papier. Cette fois-ci, nous serons certainement vainqueurs sur le terrain, mais les anticipations, les apothéoses et les hautes conceptions stratégiques des auteurs de guerre commencent à fatiguer horriblement les soldats. On reçoit des lettres du front qui réclament autre chose : « Pour l'amour de la victoire prochaine, m'écrit un poilu, ne nous la débitez pas en petits *comprimés* de 3 ou 4 francs comme vous nous feriez avaler le plus amer des remèdes. » Mon devoir, d'accord avec mon plaisir, est donc de mettre le plus possible en relief les œuvres... qui ne sentent pas le chlore !

La petite Faunesse possède un ragoût étonnant. Je l'ai lue avec terreur et admiration. Je n'ai jamais été bien tendre pour Charles

Derennes, parce que je le trouve trop *vie parisienne*, ce qui est, malheureusement, un compliment à lui faire, aux yeux des femmes. Cette fois, les femmes, je l'espère, ne comprendront pas grand chose à l'esprit du roman, si elles peuvent se contenter de la lettre. *La faunesse* en question n'existe pas... si on admet qu'un loup-garou, ce que l'auteur appelle *la loupéroune,* ne se peut définir normalement. Je suis du pays de Charles Derennes ou presque. Le Périgord noir n'est pas loin du Quercy fauve. Il faut peut-être s'entendre, de pays à pays, pour expliquer le cas du loup-garou. Chez moi, c'est le fils ou la fille, le descendant d'un prêtre apostat. Chez lui, c'est une espèce mi-humaine, mi-animale, le produit d'un chèvre-pied et d'une innocente bergère. Il y a des variantes. La légende des hommes nés du commerce des femmes avec les grands animaux a probablement des à-côtés aussi décevants que réels. Une légende brode toujours sur un fond de vérité. Le pays dans lequel le seizième marquis de Roquebusanne a vu le jour... et la grande chasse où « la lune chante à l'oreille des chiens », est un coin de très vieille France peuplé de hobereaux capables de ressusciter les pires exploits. Beuveries effroyables, festins aux piments et aux truffes, galanteries à la fois cyniques et d'une courtoisie naïve, coutumes du temps féodal jointes aux usages des civilisations décadentes, il sort de ce conflit violent des mœurs de ces grands seigneurs et des représailles voltairiennes de leurs enfants qui cherchent à leur échapper, une gerbe de sensations terriblement parfumées. Sans aucun effort, l'auteur les a réunies et fixées sous le bec acéré de sa plume, piquant et fouillant comme l'épervier rageur qui éparpille des entrailles d'oiseau en découvrant parfois un grain de mil tout luisant comme une perle perdue au milieu d'immondices. La liberté de cela n'est pas du libertinage pour Parisiennes... oh! non. C'est mieux, en ce sens que c'est de la nature, si c'est un peu aussi du faisandage. La chasse, cette image de la guerre faite aux innocents, ce plaisir des brutes policées, ce retour à l'âge des cavernes moins le danger de l'ours ou du loup ennemi, est, telle qu'elle se montre en ce livre, une énigme pour un pauvre citadin qui n'a jamais tiré que des perdreaux. Le plaisir du marquis assommant un bœuf à son troisième coup de poing n'est pas à la portée de tous, heureusement. Mais que dire de la fille, elle qui joue avec les armes et parle de tuer si tranquillement!... Noëlia, la petite faunesse, l'envoyant pour toujours dans le gouffre de Clarecrose (le trou clair) a bien l'empreinte des bohémiennes de là-bas, cachant sous le foulard une chevelure somptueuse, pleine de poux, peut-être cornue comme Diane ou le bouc. Le morceau qui relie la chasse des chiens fous au possible terrestre par les cordes de la gabarre des chasseurs, de la gabarre aux chevaux rouges, est achevé comme peinture sauvage. C'est beau de couleur et, si la légende serpente

dans ce roman un peu à la façon d'un ivrogne, la fantaisie de l'abbé désensoutané du dénouement est spirituellement amusante. Qu'importe la vérité, la morale et même un souci du bel ordre académique à qui, « les coudes levés », semble boire « le sang d'Apollon dans le Saint Ciboire ? » C'est qu'au fond, la nature ne fait pas autre chose et cet apparent désordre est... un effet de son art.

Voilà pourquoi ce livre est un beau livre. C'est un conte, un fabliau symbolique nous ramenant à la vie toute nue et nous démontrant comment on perd les paradis terrestres. C'est peut-être encore plus effrayant que de savoir comment on gagne des batailles... sur le papier.

Et Cie, par Jean-Richard Bloch. Un gros livre, un énorme livre. Je l'ai lu avec attention parce que je lis tout avec attention, même quand ça commence à m'ennuyer ferme. Ce gros livre-là n'est pas ennuyeux ; il met à exister le même courage qu'on doit mettre à le lire. Ce qu'il tend à prouver, c'est que le juif est né à la fois commerçant, persévérant et ami de l'ordre. La famille Simler, déracinée d'Alsace en 71, le fut autant par amour de la régularité dans les affaires que par amour de son pays. Son pays ? Le juif est-il vraiment d'un pays avant d'être de sa race ? Ça, je n'en sais rien et ne veux pas m'en occuper ici ; mais, par une suite de bons raisonnements et peut-être de calculs il en arrive à vivre (à mourir aussi) très noblement pour le pays qu'il a choisi ; or, c'est beaucoup mieux qu'un instinct, un raisonnement ! Il faut préférer la logique aux élans, surtout dans un temps où il paraît clair que tout le monde tend à devenir fou selon sa personnelle exagération, sa passion dominante. Les Simler, jeunes et vieux, sacrifient à leur raisonnement, à la gloire de la raison sociale, tout l'ensemble des choses qui font, selon une idée sans doute fausse de l'homme ordinaire, le bonheur : amour, bien-être, visions artistiques, joies de la famille ; il ne leur reste que le plaisir de faire honneur à leurs affaires... et quelles affaires : fabriquer du drap à Vandeuvre, du drap noir ? Le jour ou il faudra sacrifier le drap noir aux draps de fantaisie, ils y arriveront, absolument comme Joseph est arrivé à oublier Hélène Le Pleynier. C'est un engrenage dont on ne peut plus sortir. L'auteur est certainement un poète qui met toute son ardeur à serrer le plus possible son style débordant entre les mâchoires de sa philosophie. Il ne prend pas parti, mais il tombe souvent dans un excès de descriptions qui dénonce, justement, ses préférences. Il aimerait mieux une belle métaphore qu'une usine de drap. Ces jeux de langage sont fourmillants comme des nœuds d'anguilles. On croit tenir l'idée première et, de comparaison en comparaison, on en vient à croire que l'écrivain s'amuse au lieu de chercher à vous conduire. Il fait seulement ce tour de force de se créer un style à lui. Réaliste, il

demeure poète et vivant. Son Joseph Simler est solidement bâti, d'une ingéniosité et d'une robuste santé qui plaît, malgré son apparence vulgaire. Celui-là est un homme. Il a même l'étoffe d'un grand homme, et, cependant, comme il tremble devant sa mère ! C'est dans cette éternelle justification par l'amour, l'unité de la famille, que se termine cette histoire de la raison sociale des Simler, qui ont beaucoup peiné, mais qui n'ont jamais cessé d'obéir au divin commandement : « Tes père et mère honoreras... » Je crois que nous avons, à ce sujet, nous *les goïs* tout à apprendre des Simler.

Le Survivant, par Camille Marbo. Une courte, mais bonne préface de Rosny aîné nous explique une rencontre de l'auteur de *l'Egnime de Givreuse* avec celui du *Survivant* dans le choix scientifique de leur sujet : « En somme les deux livres diffèrent considérablement. *Le Survivant* est, avant tout, une œuvre psychologique. Dans l'*Enigme de Givreuse*, le héros, Pierre de Givreuse, se transforme en deux hommes, entièrement semblables. Le *Survivant* comporte une manière de réincarnation ; l'esprit de Jacques Breton va occuper le corps de Marcel Lauret. » En effet, c'est très simple. Encore fallait-il y penser ! Ah ! mes chers auteurs, pourquoi diable nous cassez-vous comme ça vos joujoux chinois sur le crâne? Puisque vous avez du génie tous les deux, ça n'a aucune importance, vos sujets. Une cervelle humaine, je l'ai souvent remarqué, n'est capable d'enfanter qu'un fort petit nombre de monstres et presque tous obéissent aux lois de la meilleure société. C'est seulement quand on prend ses phénomènes dans la vie, la vie toute nue, qu'ils sont effroyables et totalement inexplicables... Mais ils ne sont ni scientifiques, ni psychologiques, ni même de la meilleure société et vous dédaignez de vous en servir. Moi, je connais un curieux échantillon de monstre, un Monsieur qui, pour expliquer la circulation du sang, a soudé un cœur mort à un chien vivant et ce (*censuré*) a appelé ça : la résurrection du cœur. Voilà le filon ! Que Mme Marbo, qui est un auteur tendre, nous édulcore ce personnage, ou que Rosny, qui est un auteur dur, nous torde cet étrange pantin sur la grille rouge de ses expériences, et nous aurons un bien bon moment à passer... en littérature, sinon en études médicales.

Le major Pipe et son père, par René Benjamin. Je ne crois pas qu'on puisse administrer une plus formidable raclée morale au journalisme, courant. (Il y a des journalistes assis!) Très spirituellement on compare la perpétuelle vantardise du reporter bien parisien, son ignorance *crasse* avec la conscience et la simple bonté du travailleur anglais qui, lui, ne perd pas son temps à se monter l'imagination. Nous passons en revue toute la flotte et tous les camps de la concentration anglaise. Nous allons à Londres pour y blanchir notre esprit à la chaux vive de la vérité et nous comprenons que ces

gens-là font surtout la guerre pour obtenir la paix universelle. Livre de critique aussi intéressant qu'un palpitant roman d'amour. C'est la belle histoire de l'amour d'un peuple pour l'intégrité de sa tenue. Quant au pauvre Barbet, il n'aura plus que soixante-quinze francs par mois et ça lui apprendra *la tenue*.

Le tatouage bleu, par Horace van Offel. En littérature, l'amour de la fille naïvement vicieuse a été tellement exploité que nous ne savons plus bien si ça existe ou si c'est une invention de poète. L'auteur en est-il dupe ou est-il assez roublard pour... nous le faire croire? Certes, c'est un intéressant roman que celui qu'on écrit à l'encre bleue sur l'épaule d'une agréable prostituée; seulement, les femmes, honnêtes ou prostituées, ne vous le pardonnent jamais, or, les femmes, ce sont les meilleures lectrices. Je pense que l'auteur tient tout de même à sa clientèle?

Le printemps sans soleil, par Charles Perrot. Ecrit dans une très juste mesure, sans dialogue et sans description, ce livre est plein de la noble volonté de se montrer naturellement triste, parce que, oui, depuis bien longtemps il n'y a plus de soleil pour la jeunesse qui cherche un peu de bonheur ou d'enthousiasme. L'auteur de de ce livre est mort là-bas... comme tous ceux qui veulent faire leur devoir intégralement; il a offert le rayon de son cœur au triste printemps de la guerre. C'est pourtant de tout ce sang-là que son aurore fut rouge... et que l'on crut à la grandeur de sa gloire. François de Tessan nous donne une silhouette fière et pourtant si résignée de Charles Perrot disant de lui-même : « Je sais que je n'ai pas un bien long temps à vivre. »

Un tel de l'armée française, par G. T. Franconi. Notations curieuses d'un esprit doucement caustique sur la vie de guerre aux armées et dans les salons. Je ne résiste pas à l'envie de citer ce passage :

Hélas, le beau rêve de la plus belle des femmes de lettres ne se réalisait qu'imparfaitement. La faute en était aux personnages frivoles dont l'indifférence narguait la tendresse des convaincus. Il est dommage que le monde littéraire soit peuplé de mufles, car il y éclôt de nobles idées. La honte de ce nouveau salon fut d'y admettre certaines gens du boulevard, dont un pseudo-poète qui se permit, déchet humain, immobilisé, d'exalter en vers patriotiques le courage des soldats. Ce versificateur à monocle, une tête de Baudelaire pour cantiniers, célèbre pour ses invectives à l'égard de Racine créait une sorte d'amertume en un lieu où ne devait régner que la plus affectueuse admiration; il était la lie du plus pur des vins.

Qui diable ça peut-il être? Je regrette bien de ne pas avoir vu : *le Baudelaire pour cantiniers*, ça c'est une trouvaille impayable. Ils sont plusieurs, sans doute, car j'hésite entre cinq ou six monocles très connus.

Flinquet, médecin de complément, par Jean Sorbier. La vie médicale aux armées ne fut pas de tout repos dès les premiers combats. Il n'y régnait pas le bel ordre administratif qu'on y rencontre aujourd'hui et on y soignait moins bien, parce qu'on y mourait davantage, au moins dans la personne même du soigneur. C'était le temps des héroïsmes inutiles. Flinquet est un jeune homme rangé, un peu maladif, qui a de la pitié pour les autres, parce qu'il en a besoin aussi pour lui. Amour le tient. Seulement le bel aviateur qui tourne toutes les têtes lui ravit sa jeune personne et celle-ci, repentante, n'ose même pas lui revenir corps et âme. Des détails curieux sur les *aptes et inaptes*, la façon un peu cavalière dont on les classe.

Le rêve et la vie, par Jean Morgan. D'une grande probité, cette histoire de la méprise sentimentale est très attachante, parce qu'on la sent bien possible en dehors des exagérations et des désespoirs encombrants. Si cela pouvait garer les jeunes filles bourgeoises de rêver *artiste*, ce serait une bonne action. Epouser un peintre, c'est, en effet, se mettre à la merci du marchand de tableaux et souvent les deux ne font qu'un.

La croisière de l'homme rouge, par Fred Causse-Mael. Si vous aimez les péripéties, les luttes à mains plates, la découverte d'espions boches en les plus pénibles postures, les vaisseaux à surprises et même les comtesses de grandes marques, vous serez servis. La première histoire où les mouches *tsé-tsé* jouent un rôle au moins égal à celui des mouchards est très impressionnante.

Les mystères de la Morgue, par F. Carco et Mac Orlan. Ou le noyé par persuasion. Ça ne se raconte pas, mais, au fond, tout au fond de cette eau, dont une goutte, sur la couverture, vous donne toute la composition de ce nouveau bouillon de culture cuisiné par deux madrés compères, ce n'est pas gai. Il y a des philosophies un peu amères, même pour une navigation en eau douce sur un bien joli bateau.

La Valse ardente, par Maurice Duplay. Les sculpteurs sont de braves gens, pas très psychologues. Ils ont l'habitude du poids lourd et les légèretés du cœur féminin les trouvent sans défense. Dupé, bafoué, volé, trahi, ce pauvre auteur de *la Joueuse de golf* passe à côté d'un bonheur calme pour se jeter dans la tourmente de la *Chair*, représentée par une très belle et très bête fille. Dans ce roman, un type de mère d'artiste assez curieux et plus vrai qu'on ne le peut croire : la maman qui achète elle-même le ménage du couple illégitime pour que le fils apprenne son métier conjugal sous le contrôle de son goût.

Le sergent Beulemans, par Jean-François Fonson. Etudes de mœurs de la Belgique d'avant-guerre, de la pauvre Belgique si riche et si joyeuse d'alors qui se croyait en sûreté entre deux pays

qui la gardaient si mal. On assiste aux plantureux dîners où l'on sortait les fameux vins *murés* des jours solennels. Puis, c'est le trouble, les soupçons, les espions dans tous les coins et les folies généreuses des premières heures de l'invasion, la résistance organisée dans le désordre des tueries et des incendies. Le sergent Beulemans aurait pu faire encore mieux, malgré son âge, ses rhumatismes et sa joviale naïveté. Pourvu qu'il puisse attendre jusqu'à la délivrance !

Le Lierre dans l'eau vive, par Georges Rol. Il y a, dans ce petit livre vert, sans prétention autre que l'espoir de paraître sincère, une histoire de chatte extrêmement bien faite : peut-être ce qu'on a fait de mieux dans le genre. Rien de trop et surtout rien d'inexact. C'est un petit chef-d'œuvre. Savoir étudier un animal, c'est faire un peu plus fort que de la psychologie humaine. Lisez : *Treize coups de pattes et une caresse.*

Souvenirs épars d'un ancien cavalier, par Tristan Bernard. Rien n'est plus malicieux que ce petit récit d'un stage guerrier avant la guerre. Bon enfant, l'ancien cavalier ne se plaint de rien, pas même de sa jument *Bretagne*. Et après avoir cru, comme ses parents, qu'il aimait les chevaux parce qu'ils les regardait avec effroi, il se contente de se garer des impatiences de sa jument sans trop exiger d'elle. Vers la fin, il arrive l'avanture mirifique du château que le copain achète pour y mettre une botte de paille ; mais ça, c'est l'escapade d'une imagination de cavalier. On est Français, malgré l'humour anglais dont on veut s'envelopper.

Une femme pleure. Sans nom d'auteur, anonyme comme certaines tombes de là-bas qui contiennent pourtant le meilleur de la France et toute la gloire, ce livre, d'une sobre élégance, dont une gravure noire orne la première page en signe de deuil éternel, est un bréviaire d'amour. Ce sont les heures lentes et lourdes de la pleureuse après ses extases et ses ravissements, son désespoir gravé.

RACHILDE.

HISTOIRE

J.-W. Bienstock : *Raspoutine*. La Fin d'un Régime. Paris, Albin Michel, 4 fr.50. — Memento.

On estimera, après la lecture de l'ouvrage de M. J.-W. Bienstock sur **Raspoutine**, que la figure du fameux aventurier s'y trouve bien mise en place dans l'histoire des dernières années du régime tsariste. L'auteur, en une partie préparatoire et rétrospective, où il esquisse le règne d'Alexandre III, groupe les influences primitives, — éducation, caractère, famille, accidents, mariage, situation politique, etc., — qui, accompagnant Nicolas II d'un bout à l'autre de son

règne, peuvent en partie expliquer sa conduite et sa destinée. L'on conçoit tout d'abord ainsi, entre autres choses, l'importance extraordinaire prise auprès de Nicolas II et dans la Cour de celui-ci par le moine Raspoutine. Ajoutez aussi, d'une façon plus générale, les influences sociales, celles qui tiennent à l'état des mœurs, des esprits, dans une société, dans la société russe en l'espèce. Justement, en ce qui concerne celles-ci, M. Bienstock a connu et utilisé un document considéré par lui comme une des sources valables de la biographie de Raspoutine, le journal d'une des premières admiratrices du « Père », la femme du général Lokhtine. De même, l'auteur s'est servi d'un autre document, le journal du prêtre Heliodore, d'abord ami puis ennemi de Raspoutine, — ce dernier document contenant les informations non négligeables pouvant venir par la voie du haut clergé russe (un vrai vrai clergé byzantin !) D'autres matériaux provinrent de l'enquête judiciaire consécutive à l'assassinat de Raspoutine ; et pour le surplus, d'une façon générale, M. Bienstock, dont on connaît les études sur la Révolution russe, apparaît comme un publiciste informé. Ce travail-ci ne se présente pas, d'ailleurs, dans les formes d'un travail à proprement parler documentaire, et, hâtons-nous de le dire, ce ne pouvait être, en effet, un travail d'archives ni même de bibliothèque. Les références générales données dans l'Introduction doivent suffire. Toutefois, au bas de certaines pages, on cherche involontairement des références de détail, et, par exemple, je confesse qu'une chose m'a semblé très forte, celle-ci : En marge du rapport relatant les massacres de 1905, Nicolas II a mis, nous dit-on, à deux reprises, cette annotation odieuse, paroles de fou ou de bandit : « Ça me chatouille ! » On se demande s'il n'y aurait pas ici quelque légende. Mais, je le répète, le rôle de Raspoutine est, en somme, clairement et très curieusement indiqué dans la fin du régime tsariste et dans l'ensemble des causes d'où sortit la Révolution de 1917.

Il faudrait un Dostoiewsky, commenté par un Emile Hennequin, pour décrire, faire *voir*, du point de vue de l'art psychologique, des êtres comme le Slave Raspoutine et ses admirateurs. Et sans doute M. Bienstock va trouver que je fais bien de l'honneur à ce Raspoutine. Mais j'ai toujours pensé qu'il n'y a jamais dans les choses humaines, même dans celles qui semblent les plus inacceptables, autant de fausseté qu'on pourrait croire. Le prêtre, moine, ou père Grigori Raspoutine fut le thaumaturge de la mysticité amoureuse. Dans un milieu sensualiste et mystique à la fois, ceci devait lui conférer une importance de premier ordre. Selon les pays et les sociétés, il y a des sensualités qui s'accompagnent d'esprit et de sécheresse, ou il y a des sensualités qui s'accompagnent de mysticisme et d'exaltation. On ne préfère pas les premières. Au début, Raspoutine fut sincère, je le crois. Tout n'est pas erroné, malhonnête, ou charlatanesque

ans cette idée de lui que, « pour faire son salut, il faut se repentir, t que pour se repentir il faut pécher ». Je crois qu'il a fait passer es femmes de la plénitude du désir charnel à la plénitude du désir e grâce. Comment ? Il se refusait, quant à lui, se prétendant « sans assions », au bord même de la chute. Je présume qu'en quelques ccasions il put effectivement avoir cette force. Et la bacchante, oudain arrachée de l'ornière physiologique, croyait en lui. Il y avait ne sorte d'inopinée transposition mystique du désir, du destin éminin. Cela a pu se produire, au moins dans les débuts. J'admets, our la suite, la tromperie, les débauches, la crapule. Mais il a pu tre sincère, d'abord, gagner des cœurs de femmes de la façon que 'ai dite. Supprimez cette illusion de la « grâce » surgissant du nilieu même de la sensualité, et je perds tout moyen de m'expliquer et empire sur des femmes qui ne furent pas toutes de vulgaires létraquées.

Et sans doute, tout ceci reste trouble, morbide, et peut, introduit lans des milieux d'Etat tels que la Cour de Russie, aggraver formilablement des fatalités politiques. Pour bien évaluer ces fatalités, il i'est point mauvais de supputer le coefficient qu'y ajouta l'action de Raspoutine. C'est justement ce qu'a fait M. Bienstock dans cet ou-rage.

Ce monde de l'autocratie slave a rempli son lamentable destin lans les conditions, sous les influences et par les individus dont ce livre nous montre quelque chose. Il a rempli son destin, et ne nions oint qu'il mérite les questions sévères qu'on lui adresse de divers côtés. Cependant, je l'avoue, ces questions sévères, quand elles vienment de certains côtés, je les goûte moins. Du côté de la bourgeoisie russe, par exemple. Nous venons de parler de destinées accomplies. La bourgeoisie russe, elle, n'en a rempli aucune, pas même mauvaise. Considérée dans ses éléments représentatifs, dans les partis qui l'exprimèrent au milieu des Assemblées, elle n'a laissé aucune trace politique valable. Les leaders libéraux des diverses nuances (je ne puis entrer dans des détails, et voyez d'ailleurs là-dessus le substantiel article de M. Bienstock : *Les partis politiques et leurs Chefs*) (1) se sont toujours laissé devancer par les événements. On ne peut leur reprocher, — du moins dans l'état actuel de nos connaissances sur ce point, — on ne peut leur reprocher de n'avoir pu fonder, par exemple, une monarchie constitutionnelle, la déliquescence d'une des parties appelées à figurer au contrat, c'est-à-dire du tsarisme, ayant marché plus vite que tout (malgré Stolypine), et découragé les meilleures bonnes volontés, bonnes volontés d'ailleurs peu avisées, hypnotisées qu'elles étaient, assez improprement, sur les formules

(1) *Mercure de France*, du 1er août 1917.

d'Occident, qui, du point de vue des véritables conditions russes, risquaient fort de n'être que des abstractions. On ne leur reprochera donc pas de n'avoir pu s'entendre avec le tsarisme. Ce qu'on leur reprochera, c'est l'inanité de leur action dans la Révolution. Une opinion est que les Zemstvos, organisme politico-administratif de la bourgeoisie russe, méritaient, par leur patriotisme et leurs capacités, d'être substitués à la bureaucratie tsariste, germanophile et corrompue. Eh bien, l'on en doute, quand on voit leur faiblesse, par la suite, en présence de la Révolution des Soviets. Où se trouve donc, à l'heure actuelle, le bel avenir que M. Bienstock, dans l'article que nous avons cité plus haut, promettait au parti des Cadets? La continuation de la guerre « jusqu'à la victoire finale », selon la formule connue, était-elle moins aléatoire, moins ruineuse, moins dure au peuple, parce que les belliqueux partis bourgeois (qui dès le début avaient poussé à la guerre) voulaient maintenant s'en charger exclusivement ? Ils pouvaient agir plus honnêtement, sous ce rapport, que la bureaucratie tsariste, on me le dit, je veux bien le croire. Mais pouvaient-ils agir plus efficacement, en définitive? Les événements se sont chargés de répondre? Au fond, on n'a pas tenu à ce que l'avocat Kérensky, le vrai grand homme des partis bourgeois russes, le Gambetta slave, continuât la guerre, parce qu'on sentait que la fameuse « victoire finale » serait à perpétuité la victoire pour demain, comme chez le coiffeur où l'on doit toujours raser gratis, — demain. Demain, toujours demain : et en attendant le sang coulait, les ruines s'entassaient, les deuils se multipliaient, les douleurs... « Les Zemstvos, disait le prince Lvov dans une lettre adressée à M. Rodzianko et que cite M. Bienstock, les Zemstvos croient fermement au succès final et au triomphe de notre héroïque armée. » Des mots, des mots! « Cependant, ils se rendent nettement compte que le péril principal ne se trouve pas en dehors du pays, mais au dedans. » S'ils s'en rendaient si bien compte, leur incapacité à le conjurer n'en est que plus pitoyable. Le destin de la bourgeoisie russe, ce destin si négatif dans les circonstances actuelles, m'étonne d'ailleurs assez peu. Des gens instruits me disent que cette bourgeoisie n'est pas une chose très considérable, ni très forte sous aucun rapport. Et si je dois, en outre, lui prêter les traits qui caractérisent généralement les bourgeoisies, si, comme la plupart des bourgeoisies, elle est égoïste, profiteuse, sans bonté, sans idéal, pleine de paresse intellectuelle, incapable d'avoir une idée forte des situations, — alors je ne m'étonne plus du tout. Les libéraux qui la représentèrent, et d'après lesquels on doit prendre aperçu de son esprit, furent ce que sont partout les libéraux ; des hommes imbus de pédantisme politique, juchés sur des respectabilités abstraites, médiocres avec ou sans éclat, attachés à un formulisme creux. J'ai bien le regret de le dire à M. J.-W. Bienstock

(dont il faut grandement apprécier les importants et utiles travaux sur la Russie contemporaine) : ce n'était pas suffisant pour se substituer à... Raspoutine.

MEMENTO. — *Revue historique* (septembre-octobre 1917), J. Flach, de l'Institut : Les nationalités régionales de l'ancienne France dans leurs rapports avec la Couronne. (Dans ces travaux, dont ces pages forment la préface et le résumé, M. Flach s'est attaché à montrer une double chose : « le véritable caractère et le rôle exact de la royauté, non pas franque, mais *gallo-franque*, qui a présidé à la formation de la nation française » ; ensuite « le patriotisme régional », qui a survécu concurremment avec « le sentiment unitaire de la Gaule », les deux ayant « coopéré avec la royauté à l'œuvre d'unification nationale ».) Diverses thèses historiques allemandes se trouvent, *ipso facto*, contredites, notamment « le prétendu droit historique de la Germanie sur les régions de la Gaule qu'elle avait usurpées : Alsace et Lorraine, Bourgogne et Provence ». G. Desdevises du Dezert : Vice-rois et capitaines généraux des Indes espagnoles à la fin du XVIIIe siècle (2e *article*). (Vice-royauté de Santa-Fé ; capitainerie générale de Caracas ; Vice-royauté du Pérou ; il y a là un vice-roi débonnaire, don Manuel de Guérior, qui pourrait servir de prototype au vice-roi de la Périchole ! Du reste le tableau de toutes ces colonies n'est généralement pas brillant ; c'est déjà la décadence. Le lien avec la métropole est de plus en plus lâche. On comprend mieux, d'après cette curieuse étude, ce qui s'est passé à Cuba.) Colonna de Cesari Rocca : Un ministre de Philippe II, auteur d'une *Histoire de la Corse* : Matheo Vasquez de Laca. (Etude critique de ce ms., voir aussi, p. 121 du même numéro.) Ledeuil d'Enquin : Mésaventures et arrestation de l'ambassadeur de Venise, le 20 août 1792. (Récit des vexations faites à cet ambassadeur, lors de son départ après le 10 août.) Bulletin historique : Histoire de l'Italie. Période moderne : fin du XVe siècle à fin du XVIIIe, par Julien Luchaire et Jean Alazard (*suite*). — *Id.* (Novembre-décembre 1917) : G. Desdevises du Dezert : Vice-rois et capitaines généraux des Indes espagnoles à la fin du XVIIIe siècle (*suite et fin*). (L'auteur termine ainsi cette étude très détaillée de ce qu'on pourrait appeler la décadence du puissant impérialisme espagnol : « Le gouvernement espagnol s'est développé sur un plan suranné et routinier ; la distance et la lenteur des communications ont paralysé ses bonnes intentions, mais il a donné à l'Amérique deux siècles de paix, pendant lesquels la civilisation européenne a pu prendre racine sur le Nouveau-Continent, et c'est toujours sur greffe espagnole que se développe l'arbre de la civilisation de l'Amérique latine.) Louis Halphen : Etudes critiques sur l'histoire de Charlemagne. III. Einhart, historien de Charlemagne. (La célébrité de cet historien de Charlemagne lui a fait attribuer divers écrits anonymes. Etude de cette question et réfutation par M. Halphen.) Bulletin historique : Histoire de France, de 1800 à 1914, et questions générales de politique contemporaine, par R. Guyot. — *Id.* (Janvier-février 1918). Maurice Wilmotte : La patrie du *Waltharius*. (Développant la thèse de Fauriel et de M. Jacques Flach, M. Wilmotte, tout en usant, à divers égards, d'une méthode qui lui est propre, confirme, par l'analyse linguistique du texte, l'hypothèse historique que le *Waltharius manu fortis* « a été écrit dans un pays

dont le français était tout au moins un des idiomes usuels ».) Georges Weill : Le financier Ouvrard. (Biographie minutieuse du célèbre banquier, 1770-1846. On lira avec curiosité ces lignes de Lamartine sur « ce poète de la spéculation » : « M. Ouvrard, dit-il, était en affaires un aventurier, mais en finances un homme de génie... Son esprit net, pénétrant, était servi par une élocution confiante et persuasive, par une audace d'entreprise qui n'hésitait jamais, par une activité qui le transportait aussi vite que sa pensée (?) d'une extrémité de l'Europe à l'autre, et par un bonheur de jeunesse permanente, de grâce, d'élégance grecque, qui imprimait sur ses traits la facilité et la séduction de son esprit. » Le poète Ouvrard, par le banquier Lamartine !) Eugène Grisalle : Charles de Gonzague, duc de Nevers, et l'héritage de Clèves-Juliers (1604-1619). (Quelle histoire, que cette question de Clèves-Juliers ! A quand un livre d'ensemble là-dessus ?) Bulletin historique : Histoire d'Italie. Période moderne : fin du xv^e siècle, fin du xviii^e siècle, par Jean Alazard et Julien Luchaire (*3^e et dernier article*). Dans les trois numéros : Comptes-rendus critiques, Notes bibliographiques, Chronique.

La Révolution Française (septembre-octobre 1917). — Le patriotisme et la Révolution Française : les émigrés, par M. Aulard. (« On ne peut pas bien comprendre, dans les nuances utiles, ce que fut le patriotisme nouveau, le patriotisme révolutionnaire, si on ne définit pas, en quelques mots, les éléments hostiles ou étrangers à ce patriotisme, si on ne rappelle pas quels étaient les sentiments et les conditions des émigrés, des insurgés, des sans-patrie. ») L'astronome de Zach et les Roland, par Cl. Perrond. (Le Hongrois François de Zach, un de ces cosmopolites de marque, « dont les séjours chez nous valent la peine d'être contés ». L'auteur s'est servi pour cela des relations de François de Zach avec les Roland, dont M. Cl. Perroud est, on le sait, l'historiographe attitré.) A propos du serment de liberté et d'égalité, par F. Uzureau. (Etude historique de la teneur de ce serment avant et après le 10 août.) Comment la rue Plâtrière, à Paris, devint la rue Jean-Jacques Rousseau, par H. Buffenoir. (Historique de ce changement d'appellation, intéressant et méritant d'être raconté.) — *Id.* (novembre-décembre 1917). Le clergé de Bretagne aux Etats généraux de 1789, par Léon Dubreuil. (Notant l'influence qu'eurent les débats de la Chambre du Clergé, avant la réunion des trois ordres, sur « le succès des principes révolutionnaires », et constatant que ces débats sont encore mal connus, par suite de l'absence du procès-verbal officiel des séances, M. Léon Dubreuil, dans cette étude, cherche à reconstituer, en ce qui concerne le clergé de Bretagne, les détails de ces séances.) Hippolyte Buffenoir : L'image de Jean-Jacques Rousseau dans les Sociétés de la Révolution à Paris (« de nombreuses sociétés tant en province qu'à Paris » eurent l'effigie du philosophe « dans le lieu de leurs séances »). Mon cours à la Sorbonne, par A. Aulard (au point de vue de la guerre actuelle). Quelques notes sur une Histoire des Jésuites en France, 1814-1845, par A. Houtin. (Examen des deux volumes du P. Beurnichon : *La Compagnie de Jésus en France. Histoire d'un Siècle*, 1814-1914). Dans les deux numéros : Documents ; Notes de lecture ; Chronique et bibliographie.

Revue historique de la Révolution Française et de l'Empire (Juillet-septembre 1917). Commandant Weil : Un aventurier peu connu du siècle

dernier : Conti à la cour du duc et de la duchesse de Chablais. (Ce Conti, « comte de fraîche date », était une sorte d'intrigant, entré au service du duc et de la duchesse de Chablais, parents du duc d'Aoste ; après la mort du duc de Chablais, il s'empara complètement de l'esprit de la duchesse, l'empêchant, pour commencer, de se réconcilier avec les autres membres de la maison de Savoie. La biographie de cet aventurier est une mine de détails intéressants sur la cour de Sardaigne après la paix d'Amiens.) Gabriel Vauthier : Le rétablissement de l'école de Rome (supprimée par décret de la Convention, le 24 novembre 1792 ; rétablie, sur un rapport de Ginguené, par la loi du 3 brumaire an IV. Suvée en est nommé directeur par arrêté du 23 février 1798). Otto Karmin : Autour des négociations financières anglo-prusso-russes de 1813 (*suite*). (Texte des documents.) Elie Reynier : La vie municipale de Privas sous l'Ancien Régime. (Etude fort documentée de l'organisation municipale de cette ville.) Roger Ducos : Registre de correspondance (1er germinal-10 fructidor an III), publié et annoté par M. Maurice Dussarp (*suite*). (Mission de Roger Ducos, à Landrecies.) Joseph Clémenceau : Notes sur les Etats-Généraux et l'Assemblée Constituante, publiées par M. F. Uzureau (*suite*). Mélanges et documents. Notes et glanes.

Annales révolutionnaires (Octobre-décembre 1917). Albert Mathiez : L'Institut et la liberté scientifique. (A propos d'un article nécrologique de M. Mathiez sur Ernest Babut, article qui devait paraître dans l'annuaire de la fondation Thiers, dépendante de l'Institut, et n'y parut point, à la suite de diverses circonstances relatées dans cet amusant article. Mais voilà M. Mathiez brouillé avec l'Institut !) Albert Mathiez : Ernest Babut. Louis Dubreuil : L'idée régionaliste sous la Révolution. (Partisan de la décentralisation, M. Louis Dubreuil croit voir que les plus ardents révolutionnaires « n'ont été que des centralisateurs de circonstance et que leur rêve consistait à créer un municipalisme puissant », quoique « souple », etc. Bien, mais et l'individualitsme, et l'anti-fédéralisme jacobin ? Nous continuons à être les « héritiers nécessaires » de ces deux legs de la Révolution.) Gustave Rouanet : Les débuts de la Constituante dans les comptes rendus des journaux. (Intéressant et documenté.) Henriette Perrin : Le club des femmes de Besançon. (... Elevées à la hauteur de la Révolution, nous préférons la Liberté et l'Egalité à toutes les fadeurs de l'amour... » Discours d'une clubiste. Diable ! Voilà que les femmes se mettaient à ne plus vouloir faire l'amour ! Allez vous coucher, citoyennes, allez !) M. Dommange : Le culte de la Raison dans l'Oise. Gustave Rouanet : Les journaux de Thibaut et de Coster. — *Id.* (janvier-février 1918). Albert Mathiez : Le Carnet de Robespierre (essai d'édition critique). (Ce carnet est un aide-mémoire, dont Robespierre se servait pour ses discours.) Léon Dubreuil : L'idée régionaliste dans la Révolution. II. (Voir ci-dessus.) Henriette Perrin : L'histoire du club des femmes de Besançon. (Voir ci-dessus.) Etienne Babey : Souvenirs inédits sur la Restauration : la Sainte-Alliance ; la Censure (considérée comme moyen de contre-révolution). Gustave Rouanet : Le journal de Coster. Dans les deux numéros : Mélanges, glanes, bibliographie.

E. Lenient : *La Solution des énigmes de Waterloo. Réponse au colonel Grouard.* (Tirage à part de l'article paru dans la « Revue des Etudes Napoléoniennes ».) M. Lenient n'a pas voulu se contenter de l'habituelle

légende de Waterloo. Examinant la conduite de la bataille, il note, entre bien d'autres fautes, une mauvaise économie de l'artillerie, un dédain complet de la manœuvre. C'est dire qu'il étudie, ici, Napoléon comme il ferait de n'importe quel autre général ayant ses hauts et ses bas. C'est, sans doute, ce qui a provoqué l'irritation d'écrivains militaires tels que le colonel Grouard adeptes du « bloc », en fait de napoléonisme, et pour qui Waterloo fut un malheur, non une erreur.

EDMOND BARTHÈLEMY.

SCIENCE SOCIALE

Georges Renard : *Répercussions économiques de la guerre actuelle sur la France (1er août 1914-15 mars 1917)*, Alcan, 10 fr. — Edmond Laskine : *Le Socialisme national*, Renaissance du livre, 2 fr. — Emile Vandervelde : *Le Socialisme contre l'Etat*, Berger-Levrault, 3 fr. 50. — Léouzon Le Duc : *Les leçons de la guerre.— L'Individu avec l'Etat*, Plon 3 fr. 50. — Vilfredo Parete : *Traité de sociologie générale*, tome I, édition française, par Pierre Bovet, Payot, 15 fr. — Memento.

C'est un bien vaste sujet que s'est fixé M. Georges Renard en étudiant les **Répercussions économiques de la guerre actuelle sur la France (1er août 1914—15 mars 1917)** et, en dépit de ses 500 grandes pages, il ne peut se flatter que de l'avoir esquissé. Mais l'esquisse est méthodique, judicieuse, et pour l'instant très satisfaisante. La simple analyse du livre en dira l'intérêt technique. Tour à tour l'auteur étudie le contre-coup de la guerre sur la circulation, sur la production et sur la consommation, et chacune de ces répercussions rappelle toutes les difficultés dont nous avons été, dont nous sommes encore les témoins. Pour la circulation, c'est la crise des transports, la hausse des frets, la dégringolade des changes, le problème du commerce d'après guerre. Pour la production, c'est, s'il s'agit de l'industrie, le besoin d'industries nouvelles, les revendications ouvrières, les mesures contre les profiteurs de la guerre; s'il s'agit de l'agriculture, les crises des engrais, des machines, des taxations, des terres abandonnées. Pour la consommation enfin, c'est toute la lyre des problèmes financiers et fiscaux, les restrictions, la vie chère et ses remèdes, hélas, bien insuffisants. Ainsi qu'on le voit, le livre touche à toutes les questions dont nous avons souffert. Comme il est bourré de faits, de chiffres et de textes, il constitue une mine précieuse de renseignements que devront consulter les historiens futurs, mais de plus il est une source de courage et d'espérance en montrant l'énergie et l'ingéniosité avec laquelle notre pays s'est adapté à une situation sans précédents. Il ne faut pas oublier que, jusqu'à la veille des hostilités, les plus savants spécialistes déclaraient impossible une guerre un peu longue ; l'infaillible Leroy-Beaulieu se croyait très large en fixant aux hostilités une durée d'un peu plus de six mois. Et il faut également se souvenir qu'au moment de ces hostilités, notre pays se trouvait dans une situation sur plu-

sieurs points bien fâcheuse, avec un manque complet de certaines industries indispensables à sa défense, une emprise économique de l'Allemagne en divers domaines très dangereuse pour nous, une marine marchande insuffisante, un portefeuille de valeurs mal composé, une agriculture arriérée et un personnel gouvernemental ignorant des plus banales données de la science économique. Or, en dépit de tant de conditions défavorables, en dépit des fautes énormes commises par nos ministres, réquisitions abusives, marchés hâtifs, taxations rageuses, mesures maladroites de tout genre, le pays s'est repris, s'est développé, a créé partout les industries qui lui manquaient, a centuplé sa production de guerre, a rétabli sa circulation terrestre et maritime, a maintenu son équilibre financier, bref s'est montré au moins l'égal de l'Allemagne pour le génie d'organisation et le don d'adaptation économique. Peut-être verra-t-on même que la France a été supérieure au fond à son ennemie, en dépit du travail énorme de préparation de guerre auquel celle-ci s'était livrée. Dans tous les cas, notre pays aura donné un exemple de décision et de souplesse d'esprit en matière économique qui fera l'admiration de tous les connaisseurs.

§

Une des répercussions non plus économiques mais psychologiques de la guerre sera sans doute la flétrissure de l'ancienne Internationale qui n'était qu'une Teutonationale et la floraison de ce que M. Edmond Laskine appelle **Le socialisme national**. Dans tous les pays, en effet, il se crée des partis socialistes nationaux qui, tout en poursuivant l'amélioration du bien-être général, l'ascension sociale du prolétariat et la suppression de tous les parasitismes, ce qui est très louable, tout en faisant même, ce qui est moins heureux, de la basse politique antibourgeoise, envieuse et haineuse, ne se croient pas obligés de jeter leurs pays respectifs dans la gueule des peuples de proie. Car tel était au fond le but secret de l'ancien collectivisme marxiste dont nos politiciens unifiés s'étaient fait les servants. C'est à dessein que j'emploie ici l'épithète marxiste : Karl Marx a été le grand maître de ce socialisme-là. Etrange et mystérieuse figure ! Karl Marx, en somme, a été le pangermaniste prolétarien, tout comme Guillaume II est le pangermaniste junkerien, et cela, pour nous, les victimes, revient absolument au même. Des deux, c'est peut-être Karl Marx qui est le plus antipathique, puisqu'il ne se prive d'aucune injure et d'aucun mépris pour tous les non-Allemands, même camarades, tandis que le Hohenzollern trouve parfois des paroles caressantes pour ces même non-Allemands, même adversaires ; son discours à l'inauguration du monument de Saint-Privat en 1890 était autrement élogieux pour nous que les appréciations tant publiques que privées du Socialdoktor sur notre prolétariat. Quant à l'emprise de Marx

sur les cérèbres socialistes, elle est à vrai dire incompréhensible. Cet homme-là n'a aucune valeur ni comme économiste, ni comme historien, ni comme sociologue, ni comme philosophe; il est littéralement au-dessous de tout. Son seul mérite a été une certaine habileté dialectique qui lui a fait tirer de principes *à priori* posés par les Ricardo, les Malthus, etc., et d'ailleurs faux, des conséquences plus fausses encore, mais qui rigidement et âprement déduites, avec cris de haine, appels à la violence et prédictions de ripailles réparatrices, ont enthousiasmé un tas de pauvres diables de lecteurs ou d'auditeurs. Karl Marx était sans doute aussi sincère qu'orgueilleux et c'est de bonne foi qu'il croyait au droit supérieur de son prolétariat doctrinal à lui sur tous les autres, comme au droit non moins supérieur de son peuple historique sur tous les autres; mais la combinaison de ces deux fanatismes d'agitateurs et de judéo-teutons devait produire les effets les plus redoutables. Tout ceci se comprend d'ailleurs de sa part, mais ce qui est inexplicable, c'est la façon dont les autres socialistes, grisés par son charabia, ont tendu le col à la cangue germanique; l'attitude ici de Jaurès nous semble après coup d'autant plus stupéfiante que, personnellement, c'était un homme intelligent, quoique éloquent, et judicieux, quoique étranger aux questions pratiques. Pourquoi donc lui et ses amis ont-ils ainsi emboîté le pas aux marxistes? Effet, sans doute, du prestige allemand : admiration pour la discipline des socialdémokrates, leurs succès électoraux, leurs cotisations bien versées; confiance naïve en leur sincérité; croyance qu'au jour décisif ils se lèveraient contre leur Reître couronné (ils se levèrent bien, mais ce fut pour voter à l'unanimité, même Liebknecht, les crédits de guerre) et, surtout, au fond, peur, peur de la guerre, des blessures, de la mort; au fond sous le pacifisme parfois, sous l'humanitarisme souvent, sous le défaitisme toujours, il y a de la peur, sentiment ignoble, si ignoble que le mot d'argot à consonnance fétide, la trouille, devrait être préféré au vocable noble lâcheté; ce sont tous des trouillards! C'est cette saleté qu'on trouve au fond des âmes zimmervaldiennes et bolchévikes, sous tous les oripeaux mystiques ou pleurards, et c'est de cette saleté-là que mourra chez nous le marxisme international pour qui la négation de la patrie française ne fut jamais que l'affirmation de la patrie allemande. Heureusement il semble que la lumière est désormais faite, et qu'après le coup raté du centenaire, on nous fichera enfin la paix avec le sieur Karl Marx! Si l'on veut un pontife, qu'on adopte Proudhon; voilà, du moins, avec tous ses déraillements, un penseur d'une force indéniable et d'une grandeur d'âme sympathique; il était international lui aussi, mais il l'était tout en étant national, et la chose devient du coup très admissible : les prêtres, les israélites, les écrivains, les savants, les artistes ne sont-ils pas les deux? Seulement ils le sont tous de façon magna-

nime et désintéressée; quant à ceux qui ne prônent l'international que pour assurer la domination de leur national à eux, qu'on les démasque et qu'on les cloue au poteau d'exécution, comme M. Edmond Laskine le fait si bien dans ce nouveau livre.

§

Même cela fait, il n'en restera pas moins d'ailleurs une question du socialisme ; ce mot est susceptible de tant de sens qu'on discutera sans fin sur lui. Communément on oppose socialisme à individualisme et on le rapproche d'étatisme. C'est ainsi qu'Herbert Spencer a intitulé *L'individu contre l'Etat* le réquisitoire vigoureux qu'il a écrit contre le socialisme de son temps. Mais celui du nôtre tomberait-il toujours sous ses critiques ? On en douterait, en lisant M. Emile Vandervelde qui, dans son livre **Le Socialisme contre l'Etat**, s'efforce de prouver que la création de monopoles et d'industries d'Etat tient fréquemment à des causes d'ordre technique ou fiscal qui n'ont rien à voir avec les revendications ouvrières et socialistes. De même, sur un autre point et dans un autre esprit, M. Léouzon Le Duc, en son substantiel écrit, **L'individu avec l'Etat**, développe cette thèse — les leçons de la guerre ! — que l'action individuelle, au lieu de s'opposer à l'action étatiste, devrait la favoriser et la renforcer de façon tout d'abord à augmenter la force de défense nationale contre tous dangers du dehors. Et, chose curieuse, tous ces points de vue sont légitimes et peuvent être exacts suivant les cas. Dans une Europe comme celle d'avant la guerre, le devoir de l'individu était, en effet, de se rallier à l'Etat pour augmenter la défense nationale, mais malheureusement l'Etat semblait parfois se désintéresser par trop de cette défense et, au contraire, poursuivre par trop la restriction des libres activités individuelles, ce qui redonnait raison à Herbert Spencer ; en outre, si après la guerre la Société des Nations s'organise, il suffira que l'individu soit d'accord avec elle, et il sera parfaitement autorisé à résister à toutes les tyrannies d'Etat dans l'intérieur de ladite Société des Nations. Quant à prévoir avec Vandervelde une opposition entre le socialisme et l'étatisme, ce sera exact, si à l'ancien socialisme basé sur l'autorité et l'action coactive du pouvoir central s'en substitue un autre basé sur la liberté et le libre développement des coopérations laborieuses. En somme, socialisme et antisocialisme ne sont que des mots, l'important c'est ce qui se trouve par-dessus, la productivité économique, la concorde synergique, la bonne volonté laborieuse, et aussi l'amour de la patrie, le respect de la patrie des autres, et la lutte à outrance contre qui n'a pas ce respect ; tous ceux qui approuvent ce programme peuvent se donner la main, qu'ils soient pour ou contre ceci ou cela ; quant aux autres, qu'ils s'intitulent socialistes ou nationalistes, et républicains ou kaisériens, peu importe, la Civilisation les vomit tous.

§

Il est bien regrettable que le peu de place dont je dispose ne me permette pas d'apprécier comme il le faudrait un ouvrage aussi considérable que **Le Traité de Sociologie générale** de Vilfredo Pareto, dont le premier volume vient de paraître. C'est un travail énorme et qui intéressera le lettré, l'historien, le philosophe au moins autant que le sociologue. Celui-ci sera peut-être même un peu rebuté par l'appareil sinon pédantesque, du moins scolastique de l'ouvrage. Diviser solennellement les faits sociaux en manifestations des instincts et non manifestations, et sous-diviser les premières en manifestations propres et conséquentes, et celles-ci en logiques et non logiques comme celles-là en verbales et non verbales en précisant que les verbales ne se trouvent pas chez les animaux, tout cela est vraiment d'intérêt faible. Au contraire les développements auxquels se livre l'auteur dans l'intérieur de ce cadre sont tout à fait curieux, comme d'un journaliste plein d'érudition, d'humour et de vivacité d'esprit. M. Pareto, qui a rompu déjà bien des lances hardies contre le mythe vertuiste et ses champions pudiquement cuirassés, reprend ici le cours de ses tournois de Cour d'amour, et l'on est tout surpris d'arriver à la dernière des 784 pages sans s'être ennuyé un instant et même en s'étant souvent amusé à voir tant de pauvres Pères-la-Pudeur si vigoureusement pourfendus, les quatre fers en l'air, par notre champion de la sociologie générale. Celle-ci, étant générale, doit en effet tout comprendre, même l'érotologie voluptueuse et esthétique, qui, l'auteur a raison, a bien son droit de cité dans la science des sociétés humaines.

Memento. — Omer Boulanger : *Le Nouveau Socialisme*, précédé de *Une confession sociale*, Floury, 3 fr. 50. L'auteur, conseiller communal belge, a été un des chefs du parti socialiste chez nos frères et voisins et il dédie son livre au fameux député ouvrier de Gand, Edouard Anseele. Sa confession sociale est un document du plus haut intérêt ; l'auteur s'y montre très large d'esprit, très sage et aussi très reconnaissant envers nous, Français, qui l'avons bien accueilli pendant son présent exil. Le reste du livre consiste en dialogues sur l'ancien et le nouveau socialisme qui ne concluent pas en faveur de l'ancien. — Louis Taberlet : *Le Roman collectiviste* (*contre les réformes et la patrie*), Jouve, 2 fr. 50. Ici le ton est plus âcre, mais vraiment il est justifié ; on ne peut pas nier que le roman collectiviste sue la haine à chaque page, et que la doctrine de Karl Marx ne peut subsister que par elle. Le sous-titre intérieur « La lutte des classes en faillite », que l'auteur aurait pu mettre sur la couverture à la place de celui, un peu ambigu, qu'il a préféré, résume bien ce qu'il veut dire et ce qu'il faut dire : on n'arrivera à quelque chose de bien que par l'union des classes ; des malfaiteurs publics seuls ont pu et peuvent encore prôner la discorde et la guerre, au dedans comme au dehors. — Illemo Camelli : *Du socialisme au sacerdoce* (traduction et préface de Maurice Vaussard), Perrin, 3 fr. 50. Encore un document de premier ordre :

l'auteur, peintre, longtemps agitateur socialiste redouté du gouvernement italien, raconte comment il en est arrivé à devenir prêtre et professeur d'histoire de l'art au grand séminaire de Crémone (à ce propos, avons-nous des cours d'histoire de l'art dans nos grands séminaires français ?) et ce chemin parcouru est étrange. A l'origine, il y a la *Vie de Jésus* de Renan. « De quoi Dieu ne se sert-il pas, dit l'auteur, pour attirer une âme ! » Et ceci donne raison à Renan lui-même déclarant que son livre, dont les évêques du temps se scandalisaient si fort, pourrait bien devenir un aliment spirituel pour les âmes pieuses. Ensuite il y a un après-midi passé à l'église de la *Madonna del Sasso*, à Locarno, où se trouve, on le sait, le fameux *Ensevelissement du Christ* de Ciseri, et l'art lui fait faire son second pas. Dans un ermitage voisin, il voit une image de la Vierge toute rongée, et, pris d'une émotion subite, il repeint amoureusement la figure de la Madone, ce qui fait crier au miracle par les bons montagnards s'apercevant le lendemain de la chose. Enfin il assiste au mariage religieux d'un de ses amis de Crémone et il est conquis par la paix sereine de la cathédrale. L'agitation de la politique socialiste lui apparaît vulgaire et fausse et il finit par se faire prêtre. — E. Doumergue : *Une petite nationalité en souffrance : Les Lettons. Les Provinces baltiques et le pangermanisme prussien en Russie*, Foi et Vie. Monographie très documentée et intéressante. Le pays des Lettons comprend la Courlande, la moitié de la Livonie et la région de Dwinsk avec 2 millions et demi d'habitants environ, donc autant que la Norvège ou la Finlande ; sa superficie dépasse celle de la Belgique ou de la Suisse ; l'élément letton représente 95 o/o de la population dans les campagnes ; l'élément allemand, concentré dans les villes, après avoir atteint 15 o/o vers 1830 est retombé à son ancien taux de 4 à 5 o/o depuis le réveil national. La race lettone est apparentée de très près à la lithuanienne ; les Prussiens primitifs, dont les Allemands ont volé le nom, étaient des Lettons; la souche originaire est aryenne, antérieure, croit-on, aux branches slave, germanique et celtique. — *Les Juifs de Roumanie*, Ligue des Droits de l'homme. Autre monographie. Les Juifs roumains sont au nombre de 250.000 âmes environ. Il y a contre eux un mouvement qui, on peut l'espérer, ira en s'atténuant. — Baruch Hagani : *Le Sionisme politique et son fondateur, Théodore Herzl (1860-1904)*, Payot, 4 fr. Le Sionisme, on le sait, poursuit la création d'un état juif indépendant, soit en Afrique, dans l'Ouganda, soit plutôt en Palestine; la difficulté, pour ce dernier pays, vient de ce qu'il est déjà occupé par des non israélites et qu'on ne peut pourtant pas expulser par la force les habitants d'une contrée comme faisaient les Nabuchodonosor jadis et feraient les Hohenzollern aujourd'hui ; et puis cette création serait-elle une bonne chose ? Beaucoup d'Israélites en doutent. — Abbé Griselle : *Syriens et Chaldéens*, Bloud, 0.60. Cette brochure rappelle justement que la Syrie est habitée par des peuples qui y sont établis de temps immémorial, que nous avons toujours aimés et protégés, qui ont foi en nous, et que nous ne pourrions pas sans crime abandonner à leurs bourreaux turcs. — Joachim de Bartoszewicz : *La Pologne; ce qu'elle a été, ce qu'elle est actuellement, ce qu'elle devrait être*. Agence polonaise de presse. Tout est ici à approuver. Le conflit entre la Pologne et la Prusse est le même qu'entre le Droit et la Force, la Civilisation et la Barbarie. — Henri Grappin : *Les organisations politiques*

polonaises, Monde slave. De précieux éclaircissements sur une situation intérieure très compliquée ; quoique patriotes, les Polonais ont trop tendance à se diviser, aujourd'hui comme jadis, en partisans de Moscou, de Vienne ou, hélas, même de Berlin. — Etienne Fournol : *De la succession d'Autriche, essai sur le régime des pays autrichiens, avant, pendant et après la guerre*, Berger-Levrault, 3 fr. 50. L'auteur, ancien député et actuellement secrétaire du Parlement interallié, est carrément pour la dissociation de l'empire des Habsbourg, et en ceci il s'oppose au comte de Fels qui, dans son livre *L'Entente et le problème autrichien* (B. Grasset), ravaude la vieille chemise effilochée de Mme de Pompadour. Au fond d'ailleurs peut-être ne sont-ils pas si éloignés que ça, car M. de Fels, j'ose le croire, ne veut pas le maintien de cet odieux régime de police, de mensonge et de dureté fourbe que M. W. Steed nous a dépeint dans sa *Monarchie des Habsbourg*, et M. Fournol de son côté ne s'opposerait pas à une libre confédération des peuples danubiens. La pierre d'achoppement, c'est le Habsbourg, justement. Si on le rend à la vie privée, tout est facile ; si on le conserve, tout devient malaisé, à commencer par la confédération. Peut-être la monarchie des Habsbourg mourra-t-elle de la furieuse estocade de Clemenceau : « Il y a des consciences pourries... » Dire qu'il y a de bonnes gens chez nous qui se sont scandalisées de ce juste soufflet ! Je parie que Charles de Lorraine aura souri dans sa jeune barbe. Cela ne l'empêchera pas, au dernier moment, de sauter peut-être à la gorge de son complice quand il le verra gésir, c'est dans les habitudes autrichiennes. Que si, au contraire, il mâche et remâche son injure et ne nous la pardonne jamais à nous autres Français, eh bien ce sera un argument de plus contre l'institution monarchique, voilà tout. Des présidents de république ne peuvent pas se permettre de telles rancunes. — Edmund Gosse : *France et Angleterre. L'avenir de leurs relations intellectuelles*, Hayman, Londres. Reproduction développée d'un article de la *Revue des Deux Mondes* sur le rôle que doivent jouer dans la civilisation les deux pays, *Dioscures* de l'intelligence, *fratres Helenæ lucida sidera* de l'humanité. — W. Steed : *La démocratie anglaise*, Foi et Vie. Des considérations très substantielles et dont nous devrions bien faire notre profit. Il est exact que de tous les régimes, le démocratique est le plus difficile, puisqu'il exige de tous les citoyens une complète maturité morale et politique, mais de plus, pour nous, il présente une difficulté particulière par suite des tares de notre personnel politique. « La base de toute liberté, dit l'auteur, c'est la confiance faite au gouvernement ». Il a raison, mais le moyen d'accorder sa confiance à des gouvernants qui plus tard passent en Haute-Cour ou en Conseil de guerre !

HENRI MAZEL.

ARCHÉOLOGIE. VOYAGES

Dominique Durandy : *Mon Pays, Villages et paysages de la Riviera*, Van Oest, 4 fr. — René Musset : *Le Bas-Maine*, Armand Colin, 15 fr. — Les villes du front : Amiens et Compiègne. — Memento.

La librairie Van Oest a publié un volume curieux de M. Dominique Durandy : **Mon Pays**, *Villages et paysages de la Riviera*,

qui est un livre enthousiaste mais dont l'auteur, au lieu de se prodiguer en déclamations et de vouloir nous faire admirer les promenades de Nice, décrit les sites et endroits les plus remarquables des Alpes-Maritimes, surtout vers le littoral de la frontière italienne, — région assez peu connue en somme, hormis des snobs, des désœuvrés qui viennent user leurs semelles sur la Côte-d'Azur et d'ailleurs ne s'intéressent à rien, — et dont l'attrait pittoresque et historique, sur lequel les traités et ouvrages spéciaux passent en somme avec une rapidité décevante, se trouvera pour beaucoup une agréable surprise. — M. Durandy a donné les paysages et les faits en énumérant nombre d'endroits qui méritent de retenir l'attention. C'est d'abord *la Turbie*, au flanc du mont Agel, un des derniers contreforts des Alpes, — dont les ruelles s'enchevêtrent, les maisons chevauchent des passages ; — célèbre à cause d'un monument romain surmonté autrefois par une statue de César Auguste et qui remplaça un premier édifice élevé par les Phéniciens à leur Apollon. Le moyen âge l'avait enveloppé d'une carapace de fortifications et de bâtisses défensives, comme la porte de Mars à Reims transformée en château féodal ; mais le monument était toujours hanté par le dieu et l'on affirma même qu'il avait surtout pour tâche de renseigner les indigènes sur les infidélités de leurs femmes. Le village s'était blotti derrière un rempart où s'ouvraient tout juste deux poternes avec pont-levis. Après des vicissitudes diverses, la Turbie avait passé dans le domaine royal, puis était devenue savoyarde, avec le comté de Nice. Au XVIII^e siècle, la Feuillade fit sauter le monument d'Auguste, et de son enveloppe fortifiée il ne resta que des ruines. Les pierres en furent même emportées pour servir à la construction des églises de Nice et de Gênes ; mais l'endroit, tassé contre les reste de son donjon, garda son aspect de bourg médiéval. On y trouve de profondes caves et des écuries voûtées d'ogives, — dessinant, en sous-sol, comme à Senlis, la forme circulaire des fortifications ; les portes urbaines ont encore leurs mâchicoulis ; certaines rues comme celle du *Ghetto* rappellent les répartitions par quartiers de la vie d'autrefois. — Plus loin, c'est *Roquebrune*, dont les annales relatent des choses assez mouvementées et qui se trouva réuni à la France avec Nice et Menton, — endroit également pittoresque avec ses anciens remparts et les ruines à demi restaurées du vieux donjon seigneurial ; *Saint-Laurent-du-Var*, à l'ouest de Nice et où était autrefois la frontière, — sur la route des pèlerins de Rome et des négociants d'Italie. Des religieux Augustins y avaient établi un hôpital sur une terre dite d'*Agrimont*, mais qu'on dut congédier à la suite de plusieurs scandales. Le bourg qui s'était élevé à côté de l'hôpital, se trouva mêlé à toute l'histoire politique et militaire de la région. — Avec l'ennui, le désœuvrement de la province,

on a raconté qu'il s'était établi à Saint-Laurent du Var une société de bambocheurs, dite *Confrérie de la Méduse*, dont se trouvaient même le prieur et le secondaire du lieu, mais que les dévots firent condamner ensuite par l'évêque. L'ancien pont de bois sur le Var a été remplacé par un beau pont en fer, très moderne, et le passé n'est représenté à Saint-Laurent que par des bribes de l'église et des fragments du rempart. — Mais *Saint-Paul de Vence* mérite davantage la curiosité des touristes. Le village conserve encore sa muraille du temps de François Ier, — avec une curieuse poterne gardée par une tour à mâchicoulis qui semble plus ancienne; puis ce sont des rues silencieuses et grimpantes, des maisons où subsistent des bribes de l'ancien décor. La cité est dominée par un donjon ou plutôt ses vestiges, dans lesquels on a installé la mairie. L'église possède des reliques diverses, une Vierge dont le socle renferme « du bois de l'écuelle dont se servait Notre-Dame » et nombre d'objets d'art précieux. Un peu plus au nord, c'est *Vence*, siège d'un évêché qu'occupa le poète Godeau, mais dont la cathédrale, médiocre bâtisse et « l'une des plus pauvres de la région », conserve cependant, avec ses tombeaux, des stalles admirables dans le chœur. L'endroit, du reste, fut défendu par ses saints protecteurs contre les huguenots de Lesdignères. On y peut voir encore des portes décoratives, des tours et murailles avec créneaux et meurtrières, des rues tortueuses et souvent voûtées, puis, de place, en place des encadrements de fenêtres, des pierres sculptées, — qui attestent la splendeur d'autrefois.

Il faudrait énumérer d'ailleurs tous les endroits dont parle M. Dominique Durandy : *Tourette-les-Vence*, qui ressemble à un bourg africain; *Luceram*, sur le chemin de Lantosque et de la Vésubie, autrefois bardé de murailles, toujours agrippé à son rocher et qui garde des détails précieux d'architecture comme son église, des peintures et œuvres d'art diverses; *le Broc*, à la frontière ancienne du Piémont; *Gillette*, poste fortifié autrefois, couloir entre deux rochers, où l'on se battit en 1793; *Signal*, où l'on trouve une Vierge noire, les vestiges d'un château, des restes de fortifications et débris d'architecture ; *Eze*, vieille ville féodale, juchant à la pointe d'une roche ses maisons, ses remparts qui résistèrent aux Sarrasins; *Gorbio*, à côté de Menton, où l'on retrouve les restes d'une maison des Grimaldi; *Cagnes*, encore aux Grimaldi, mais dont le chateau a été bien restauré; — et puis *Bar-sur-Loup*, *Saint-Jeannet* avec son *Baou*, *Paille*, le nid d'aigle de *Gourdon*, *Ciprine*, seigneurie jadis des bâtards de Savoie, *Géôlières*, *la Gaude*, *Cimiez* et son couvent de Franciscains, *Saint-Martin-Vésubie*, *Utelle*, etc.

J'ai voulu surtout indiquer que la plupart de ces endroits ont de l'intérêt, — intérêt de l'aspect comme des souvenirs. M. Durandy apporte sur nombre d'entre eux de curieux renseignements; il a ra-

massé les indications des pièces d'archives, les vieilles histoires de la chronique locale, et donné sur le paysage des montagnes dans la région, leurs sites abrupts où traînent souvent des écharpes de nuages, des indications qui permettent de situer leur décor. Son volume est à retenir en somme comme une curiosité et tous ceux qui s'intéressent aux faits et choses de la vie d'autrefois comme à son décor pittoresque s'y arrêteront avec plaisir.

§

La librairie Armand Colin publie encore un fort volume de M. René Musset sur **le Bas-Maine**, dans la collection où nous avons rencontré déjà des études analogues sur *la Picardie et les régions voisines*, de M. Albert Demangeon; *les Paysans de la Normandie orientale*, de M. Jules Sion; *le Berry*, de M. Antoine Vaucher; *le Morvan*, de M. J. Levainville; *les Pyrénées Méditerranéennes*, de M. Maximilien Sorre, ainsi que la curieuse étude de géographie historique sur la *région parisienne*, de M. L. Gallois : *Régions naturelles et noms de pays*. — C'est un travail abondant qui présente le bocage du Bas-Maine; la géographie physique de la contrée, le relief du sol, le réseau hydrographique; le climat et ses conséquences; la géographie humaine; la révolution agricole et l'état actuel; la vie morale, les industries, la population, etc. De tels ouvrages, bourrés de renseignements techniques, agrémentés de cartes, cartons, schémas, tableaux, statistiques, etc., ne sont pas des livres de lecture, mais d'étude. Toutefois j'indiquerai spécialement les chapitres qui parlent de l'occupation du sol depuis les origines, de la population pré-historique et celtique; des gallo-romains et de la mise en culture jusqu'aux invasions normandes; des premières villes et ensuite de l'histoire de la région jusqu'au XVIe siècle; des établissements monastiques et de la misère dans les lieux habités; de la vie rurale au Moyen âge et pendant la Renaissance, etc. — Il y a là des aperçus nombreux, appuyés sur des travaux et des témoignages divers, mais qui se trouvent être la partie la plus vivante de l'ouvrage, — celle qui mérite surtout d'être remarquée lorsqu'on s'occupe d'études historiques et de la constitution du pays aux époques qui précédèrent tout de même quelque peu la grande Révolution.

§

La vieille ville d'**Amiens** se trouve à son tour sous les bombes et l'on n'a pas manqué de déplorer le sort bien aventuré de sa cathédrale, un des chefs-d'œuvre de l'art français au moyen âge, et que certains même placent, comme art, au-dessus de celle de Reims. On peut dire toutefois que c'est une des plus admirables constructions de l'époque médiévale avec sa façade, d'une iconographie précieuse et dont s'inspira Ruskin pour la *Bible d'Amiens;* le petit portail de la *Vierge dorée*, que surmonte une *Roue de la For-*

tane comme au transept de Saint-Etienne à Beauvais; l'ampleur de la nef et la vitrerie superbe de l'église; des stalles précieuses; la décoration des transepts ; les scènes sculptées et polychromées surmontant les tombeaux encastrés au pourtour du chœur. Nous l'avons longuement étudiée autrefois et nous savons que c'est un des plus incontestables chefs-d'œuvre de l'art architectural au XIII^e siècle. = Mais Amiens possède encore nombre de coins curieux et même des constructions remarquable : des églises comme Saint-Leu, Saint-Germain-l'Ecossais, Saint-Remi, rue des Cordeliers, qu'on reconstruisait en partie à notre passage ; le « Beffroy » refait au XVIII^e siècle, sur un lourd massif de maçonnerie qui renferme des prisons; l'ancien Logis du Roy, dont on retrouvait des bribes dans un passage de la rue des Trois-Cailloux ; un vieux bâtiment encore, — qui est, je crois, *le Baillage* ou *Malmaison*, et devant les sculptures duquel on a élevé une baraque pour loger les pompes ; un assez bon nombre de vieux logis, de maisons dont certaines ont des sculptures remarquables. En gagnant la citadelle dont la destruction était proposée à l'époque de notre passage, on traverse toute une quantité de canaux, de ruelles dont les maisons baignent dans les bras multiples de la Somme, et de ce côté, passé l'église Saint-Leu, on aperçoit le vieil Hôtel-Dieu, dont l'aspect et la disposition rappellent celui de Bruges. Il reste à indiquer aussi le musée, un des plus remarquables de ceux de province, dont l'escalier fut décoré par Puvis de Chavannes, et où l'on a transporté quantité de choses provenant des démolitions de la ville : vitraux des anciennes églises, statues funéraires, pierres et sculptures diverses, etc.

Compiègne, bombardé également, n'a jamais eu l'importance d'Amiens, si l'on y rencontre quelques édifices précieux. On sait que l'endroit s'établit surtout autour de la vieille abbaye de Saint-Corneille, dont le cloître très délabré, rebouché, subsiste encore au cœur de la ville et n'a plus que l'aspect d'une cour misérable. Du monastère, que détruisit la Révolution, il ne subsiste guère, en outre, que quelques dessins. Mais du côté de l'Oise on peut voir les restes d'une grosse tour qui date, croit-on, de Charles-le-Chauve et porte le nom de tour Jeanne d'Arc. Ce donjon défendait probablement un pont sur l'Oise, tout proche, et qu'on a transposé depuis dans l'axe de la rue de Solférino. Du même côté que la tour Jeanne d'Arc se trouve l'Hôtel-Dieu, avec chapelle double, — deux édifices en retour d'équerre et sanctuaire commun, — et un peu plus haut, l'église Saint-Antoine refaite en grande partie au XVI^e siècle et qui est la plus remarquable du lieu. L'Hôtel de Ville, au débouché de la rue de Solférino et sur une place où s'élève une statue de la Pucelle, est un joli édifice à haute toiture, restauré par Viollet-le-Duc, qui adjoignit malheureusement au corps central deux pavillons d'une pauvreté

flagrante. C'est au haut de la tour à clochetons que sont placés les *Picantins*, personnages chargés de frapper les heures. Sur la façade, une remarquable statue de Louis XII, le père de son peuple, chevauche, altière, le poing sur la hanche. Au rez-de-chaussée s'ouvre le musée Vivenel, qui contient nombre d'objets précieux du Moyen Age et de la Renaissance. Un peu plus au sud s'élève l'église Saint-Jacques, précédée d'une haute tour, et qui est la paroisse mondaine du lieu. En remontant à l'est, on gagne enfin le château, qui couvre un large terrain à l'entrée du parc. Il date de Louis XV, mais nombre de salles y rappellent les fastes et occupations de la cour de Napoléon III. Des bribes des remparts subsistent encore au sud et à l'orient, et de ce dernier côté s'ouvre la Porte Chapelle, qui fut retouchée au XVIe siècle. Avec de rares vieilles maisons, la porte de l'Arsenal, l'église des Minimes (XVIe siècle), qui a été très restaurée et servit de gymnase, c'est à peu près tout ce qu'on peut indiquer à Compiègne et qui peut être compté dans le décor historique de la ville.

MEMENTO. — Aux derniers nos de l'*Intermédiaire*, dont il faut toujours suivre les recherches souvent curieuses, j'ai à signaler des communications nouvelles sur : *le feu grégeois, les conjurés de Boulogne, la maison de Franklin à Passy, la mort du Prince Impérial, les origines du Cardinal La Balue, la roue de Sainte-Catherine, le crâne de Richelieu, l'obélisque de la bataille d'Arques, les cheveux blancs de Marie-Antoinette, l'affaire du collier et la fin des époux La Motte, une église Saint-Pierre à Saint-Denis ou tout proche*, — et, pour continuer la série que nous avons indiquée, une discussion sur *la forme de la Croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ*.

CHARLES MERKI.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

A propos de l'offensive de mars. — Qu'on me permette de revenir sur les événements qui ont accompagné ou suivi l'offensive allemande du 21 mars. A mesure que nous nous éloignons d'eux, certains côtés de ces événements, jusqu'ici restés obscurs, s'éclairent. Ils perdent de leur mystère : celui-ci s'évapore pour ne plus laisser entrevoir que l'aspect réel des faits, qui, une fois de plus, se trouvent reliés les uns aux autres par les lois d'une logique implacable. Des révélations, suivies d'aveux embarrassés, viennent confirmer ce que le simple sens critique avait pu pressentir à travers les lignes des communiqués. Cet examen, basé aujourd'hui sur une connaissance plus approfondie des faits, ne sera pas sans quelque utilité, nous voulons l'espérer. Nous ne nous proposons pas de rechercher et d'établir des précisions sur les événements eux-mêmes. Le recul nécessaire manque encore pour en parler avec une entière

liberté. Le but que nous poursuivons est simplement de combattre l'idée, qui de nouveau a germé chez nous, que décidément la puissance militaire de nos ennemis, leur organisation minutieuse, leurs méthodes de guerre, leur cohésion, etc., useraient tous nos efforts. L'offensive allemande du 21 mars, avec les résultats que l'on connaît, a fortement impressionné certains esprits. Elle n'a pas détruit leur foi, c'est entendu ; mais elle a ébranlé leur confiance dans la valeur de nos moyens, comparés à ceux dont disposent nos ennemis.

Ils se demandent comment cette magnifique armée anglaise, dont chaque soldat est d'une bravoure éprouvée, dotée du matériel le plus nombreux, le plus formidable, le plus moderne, munie des services auxiliaires les plus complets et les plus perfectionnés, comment une pareille armée avec ses tanks, ses innombrables organes d'aviation, sa somptueuse artillerie et ses inépuisables munitions, a pu en quelques heures être refoulée au delà de ses retranchements, dont l'ensemble minutieusement étudié constituait une formidable organisation définitive, dont l'inviolabilité, au dire d'experts, était assurée. Comment? mais pour les raisons les plus simples. La connaissance exacte des circonstances dans lesquelles l'offensive allemande a trouvé l'armée anglaise — je ne dis pas : surpris — permet d'affirmer que si le contraire de ce que nous avons vu arriver s'était produit, il faudrait pour l'expliquer avoir recours à une intervention d'ordre mystique.

§

Il n'y a rien de mystérieux, rien qui ne puisse s'expliquer par des raisons positives dans les succès des premiers jours qui ont suivi l'offensive allemande de mars. Nous réussirons contre nos ennemis ce qu'ils ont réussi jusqu'ici contre nous le jour où nous emploierons contre eux des moyens semblables dans des conditions analogues. Encore n'ont-ils obtenu que des succès limités, partiels. Il n'en est pas moins vrai que ces succès ont suffi pour impressionner fortement certaines sensibilités.

Voyons donc, sans entrer dans le détail, à quels procédés particuliers l'Etat-major allemand a eu recours pour assurer le débouché de ses armées d'assaut sur le front de Picardie. Il a fait simplement choix de son terrain d'attaque, en vue des objectifs à atteindre, et ce choix une fois arrêté, ayant une connaissance suffisamment exacte des forces opposées, il s'est assuré sur ce terrain d'attaque une énorme supériorité d'effectifs. C'est ce qu'il a toujours fait, sur tous les théâtres de la guerre où il avait décidé d'attaquer : en Belgique, en France, en Russie, en Serbie, en Roumanie. Partout et toujours, il s'assure au préalable une supériorité numérique écrasante. Le procédé est vieux comme le monde. Les militaires l'ont toujours considéré comme une condition nécessaire du succès d'un assaut. Les

Allemands ont réuni un million de combattants devant les lignes de leur adversaire avant de tirer un seul coup de canon ; puis ils ont déclanché leur attaque, leurs soldats sachant que partout où ils frappaient ils avaient la supériorité du nombre. Croit-on que si nous avions eu un million de poitrines à opposer à cette ruée, celle-ci n'eût pas été immédiatement brisée? Certes, il n'y a pas à en douter. La preuve est que nous avons réussi à la contenir le jour où, nos réserves entrant en jeu, les conditions d'inégalité numérique se sont trouvées améliorées en notre faveur. Après le désastre de Caporetto, dont l'ampleur fut imputable à l'absence de réserves capables de recueillir les divisions de première ligne, il était permis d'espérer qu'un pareil manquement aux principes les plus élémentaires de la sûreté stratégique ne serait plus commis nulle part. Nous l'avons vu, cependant, se répéter le 21 mars, en présence d'une offensive que depuis des semaines la presse annonçait. On l'a vu se renouveler le 9 avril, quelques jours plus tard, avec les mêmes résultats. Puis, derechef, le 27 mai. Ce n'est évidemment pas l'heure d'insister sur un sujet aussi regrettable. Nous n'y faisons allusion que dans l'espoir de convaincre nos lecteurs que la puissance de l'armée allemande n'est que relative; elle ne tire son apparence de grandeur que de l'exploitation de nos propres fautes. Nous agirions mieux, je crois, en faisant l'aveu de nos erreurs. Erreur n'est pas crime ; c'est la persistance dans l'erreur et sa dissimulation qui sont condamnables. Chaque fois que nous avons attaqué les Allemands, dans les conditions normales de prévoyance et de sûreté, nous les avons combattus avec succès. Cette sorte de crainte mystique qui s'est emparée de certains esprits à l'égard de la Puissance Allemande, de sa kolossale organisation, de sa cohésion n'a plus de raison d'être aujourd'hui. Sans doute, en août 1914, son organisation d'avant-guerre se révélait beaucoup supérieure à celle des alliés. Mais à l'heure actuelle, notre force militaire n'a rien à lui envier, et notre organisation, malgré les critiques qu'elle peut encore s'attirer, est sortie de l'état amorphe où elle se trouvait dans les premiers mois de la guerre.

§

L'Allemagne compte, dit-on, 200 à 220 divisions à pied d'œuvre sur le front occidental. J'admets ce chiffre ; mon opinion est même qu'il doit être plus élevé encore. Or si l'on dénombre les ressources en hommes dont disposent les alliés, on doit arriver à un total assez voisin de ce chiffre.

D'autre part nous pouvons avec raison entretenir l'espoir d'acquérir une véritable supériorité d'effectifs avec l'afflux des troupes américaines. L'armement que les alliés ont à leur disposition est à l'heure actuelle au moins aussi formidable que celui de leur adver-

saire. Je ne pense pas que nos généraux soient inférieurs aux têtes carrées de l'entourage du Kronprinz. Peut-être ont-ils une moindre indépendance d'allure; mais à coup sûr, ils ont fait preuve de qualités intellectuelles et morales bien supérieures. Il n'est qu'un avantage, à mon avis, en faveur de l'armée allemande, présentement : placée à l'intérieur d'un front, dont la convexité est tournée contre nous, elle a encore pour elle le bénéfice de la manœuvre sur les lignes intérieures.

Mais ce bénéfice n'est plus très grand par rapport à la vitesse avec laquelle nous pouvons nous-mêmes transporter nos réserves d'un point à un autre. Défions-nous donc et défaisons-nous de ce fétichisme de la Force allemande. Cette crainte mystique est le premier aliment de notre faiblesse. Le jour où nous serons résolus à rassembler secrètement un million d'hommes, soit derrière les lignes de la Piave soit devant les défilés du Trentin, soit entre l'Argonne et la Moselle, soit ailleurs, nous pourrons espérer, j'en ai la conviction, remporter des succès autrement décisifs que ceux des armées Impériales dans les plaines de Picardie. Il faut se fortifier dans l'idée que nous ne viendrons à bout de nos ennemis que par la bataille. Qu'on use de tous les moyens économiques et de toutes les ressources de la diplomatie pour seconder notre effort militaire, je l'accepte très volontiers. Mais c'est une pure chimère que nous entretenons, si nous devons persister à croire que nous aboutirons à une issue heureuse en nous bornant à pratiquer des manœuvres d'usure, où nous nous trouvons, il ne faut pas l'oublier, à deux de jeu.

§

J'avais fait l'aveu, dans une chronique précédente, que l'offensive allemande de mars s'était produite à l'encontre de mes prévisions. En pesant alors les arguments qui se présentaient à mon esprit pour ou contre la probabilité de l'attaque, je n'avais vu que d'excellentes raisons pour nos adversaires de demeurer en position d'attente. Ils avaient pour eux, incontestablement, la carte de guerre ; ils détenaient des gages, hélas! fort importants. D'autre part, les barrières du front oriental venaient de tomber, et de vastes contrées s'ouvraient à leur activité industrielle, avec des possibilités de ravitaillement et d'échanges commerciaux de toute nature. J'ai éprouvé une certaine satisfaction, je l'avoue, à constater que le lieutenant-colonel Mayer avait écrit dans l'*Action Nationale*, peu de jours avant le 21 mars, qu'il ne croyait pas de son côté à l'éventualité d'une offensive allemande à grande envergure.

Malgré les divergences d'opinions qui nous séparent sur bien des points, je ne suis pas fâché de m'être rencontré sur cette question avec un esprit aussi averti. En vérité, la presse anglaise avait annoncé, avec un luxe d'informations extraordinaires, que l'offensive

allemande devait se produire et que l'armée britannique en supporterait le choc. Les journaux londoniens l'ont répété à cors et à cris; et M. Llyod George a cru devoir dire, après coup, à la Chambre des Communes que le général Wilson avait prédit de la façon la plus exacte et la plus précise le lieu et la forme de cette offensive. Cependant, malgré de telles prévisions, en dépit de tels avertissements, il est indéniable qu'il y a eu surprise tactique sur tout le front attaqué. Il y a peut-être là un cas, particulièrement intéressant, de psychologie militaire.

On comprend très bien l'énervement qui s'empare de troupes les plus aguerries sous l'effet de la prédiction d'une attaque dont la menace reste longtemps en suspens. Leur première excitation passée, ces troupes subissent une sorte de dépression. Chez l'individu, l'imminence continue d'un danger certain peut, à un moment donné, triompher du sang-froid le plus éprouvé. Au sein d'une collectivité, le même phénomène produit des effets amplifiés. Sans doute, une troupe dont le moral est solide réagit ensuite contre une telle action; mais avant de retrouver son excitation première, elle passe à coup sûr par une période de dépression, qui marque pour elle un moment critique. Nous sommes porté à croire que l'offensive allemande s'est produite à cet instant défavorable, sans penser cependant que l'Etat-major ennemi ait tablé sur l'état psychologique des troupes britanniques pour fixer l'heure de son attaque. De ce côté, on est simplement allé au plus vite.

En réalité, il y a eu des raisons, supérieures si l'on veut, pour déterminer les dirigeants allemands à une offensive de grand style, en rassemblant les moyens qui paraissaient suffisants pour brusquer la décision recherchée. Malgré les apparences, ces raisons ne nous paraissent pas relever uniquement de l'ordre militaire. Il est donc plus intéressant encore pour nous de les découvrir et de les considérer sous leur véritable jour. Elles fournissent des indications précieuses sur les hautes influences qui prédominent dans les conseils militaires de l'Allemagne et sur la subordination des questions stratégiques aux intérêts dynastiques. Ce sera une constatation qui viendra en plus à l'appui de nos motifs d'espérer.

Après la liquidation du front oriental, il semblait que les points sensibles, sur lesquels devait porter l'effort de nos ennemis, étaient le secteur macédonien et celui du Trentin. Qu'on jette un coup d'œil sur la carte, il sera facile de voir, dans l'hypothèse du succès, quelles conséquences pouvait entraîner une pareille décision. Sans doute, la solution définitive se trouvait encore retardée; mais on vient à bout de son adversaire, en le détruisant par des opérations successives, quand chacune de celles-ci présente l'avantage d'exiger un minimum d'efforts. Et lorsqu'il s'agit d'une coalition, il est permis de penser

que le moyen le plus rationnel de terminer la guerre est de réduire à tour de rôle chacun des coalisés, lorsque la distribution des forces sur le terrain le permet avec une économie relative.

Le réseau ferroviaire autrichien aurait permis la concentration sur le front italien, sans plus de difficultés qu'en a rencontrées leur acheminement dans les plaines de Picardie. Sans doute, les lignes de communication, en partant des centres producteurs du matériel et des munitions, eussent été plus longues; mais elles traversaient un pays allié et restaient à l'abri de toute surprise. Ce dernier avantage ne se retrouve pas sur la portion de notre territoire envahi, qui reste toujours exposé à un coup de force de notre part, avec menace directe sur les lignes de communication. Qu'on suppose une poussée énergique par les deux rives de la Meuse — et pourquoi ne pourrait-on pas le supposer? Il n'y a pas plus loin de Verdun à Namur que de Cambrai à Calais — les armées allemandes seraient rapidement en mauvaise posture. Mais ne nous laissons pas aller à rêver. L'Etat-Major allemand a délibérément écarté ces considérations pour céder à des suggestions qui lui ont paru plus impérieuses. Le fait que le Kronprinz impérial et le Kronprinz bavarois ont été placés à la tête des deux groupes d'armées désignés pour mener l'attaque principale nous éclaire complètement à ce sujet. Un Kronprinz n'est pas fait pour guerroyer en Macédoine ou sur tout autre front qualifié de secondaire. Sa grandeur l'oblige à ne conduire que des opérations de grand style, contre l'ennemi jugé le plus irréductible, en s'attaquant au nœud principal de résistance de l'adversaire. Un Prince, quand il n'est pas un homme tout à fait supérieur, a une optique particulière; et la troupe des courtisans qui lui font cortège ne sont généralement pas préparés à lui apporter des lumières spéciales. Les hommes de caractère sont presque toujours absents de leur belle suite dorée. On peut donc affirmer, sans risquer de se tromper, que c'est la volonté du Kronprinz qui a imposé les formidables offensives auxquelles nous assistons et qui, probablement, sont destinées à s'épuiser sans d'autres résultats que des gains de terrain et un butin en matériel sans doute appréciable. Elles s'épuiseront, car elles respirent surtout la violence irréfléchie et non l'intelligence et la coordination. Le peuple allemand peut se rendre compte que dans cette lutte effroyable tout est subordonné à l'intérêt de ses princes. Ainsi, la raison décisive de l'offensive du 21 mars sur le front anglais, comme de celle du 27 mai sur le front de l'Aisne, réside dans l'espoir qu'on a caressé, au sein du grand Etat-Major allemand, d'assurer un triomphe sans égal aux héritiers des couronnes d'Allemagne et de Bavière. Le Kronprinz n'avait à son actif que son insuccès devant Verdun, alors que von Kluck, Falkenhayn, Hindenburg, Mackensen ont remporté des suc-

cès plus positifs, obtenus à de moins grands frais que la sanglante ruée du Hussard de la mort devant la cité lorraine. Qu'un tel triomphe lui fût réservé, qu'on imagine l'immense popularité que la dynastie en eût retirée. Il pourrait bien arriver à l'Allemagne de faire l'expérience des inconvénients du pouvoir personnel. Nous l'avons faite, nous, Français, il y a 48 ans ; nous avons failli en mourir, mais après une longue cure nous nous sommes relevés.

JEAN NOREL.

LES JOURNAUX

Maurice Maeterlinck demande de vraies représailles aux prétendues représailles ennemies (Le Petit Niçois, 5, 6 et 10 mai). — *Le cas Georges Ohnet* (La Vérité, 13 mai). — *Le Commerce et l'Industrie à l'Académie* (Le Petit Provençal, 20 mai).

Le Petit Niçois publie une « allocution » de Maurice Maeterlinck, au sujet des représailles, où le grand écrivain belge demande avec énergie que nous traitions enfin « leurs » prisonniers comme ils n'ont pas cessé de traiter les nôtres depuis le début de la guerre. Et Maurice Maeterlinck, d'après les témoignages de Garros et de Marchal, nous fait ce tableau des tortures infligées là-bas à nos prisonniers.

Il y a d'abord, pour les officiers, non pas les arrêts, qui sont la seule peine que nous infligions aux officiers allemands, mais la cellule, — et quelle cellule, dans la plupart des cas ! — avec, comme régime, une soupe tous les trois jours, et les deux autres jours, de l'eau et 500 grammes de pain. Dans cette cellule, le prisonnier est assez souvent enchaîné. Marchal me cite le cas du capitaine de Rozière que des chaînes attachaient aux murs de son cachot, comme dans les pires prisons du Moyen Age, et qui, par surcroît, ce qu'on ne faisait pas au Moyen Age, était quotidiennement roué de coups, à tel point qu'il ne lui reste plus de dents.

Ensuite, pour les soldats, nous avons le poteau. A la moindre infraction, à la plus futile peccadille, l'homme est étroitement garrotté au poteau, de façon que ses pieds portent à peine sur le sol et que tout le poids du corps pèse sur les bras repliés en arrière. Au bout de peu de temps, la douleur devient intolérable. L'été, par un raffinement de cruauté, la tête est prise dans un carcan qui la relève afin de l'exposer aux morsures du soleil. Le supplice dure généralement trois ou quatre heures.

Il y a ensuite le « cercle ». Le patient est obligé de se tenir sur une jambe jusqu'à épuisement de ses forces, et s'il veut poser l'autre jambe sur le sol, cette jambe est impitoyablement lardée de coups de baïonnette.

Il y a encore, dans l'inépuisable jardin des supplices, la corvée des pierres, qui consiste à transporter indéfiniment, d'un bout à l'autre d'un préau, une demi-douzaine de moëllons, et à recommencer toujours jusqu'à ce que l'on tombe. C'est le supplice du rocher de Sisyphe, emprunté à l'enfer grec et ingénieusement modernisé par les hellénistes des rives de la Sprée.

Il y a encore, et toujours sous le moindre prétexte ou le plus souvent

sous le prétexte à tout faire et toujours mensonger de représailles, la suppression de toute correspondance. Il y a encore le travail forcé dans les marais et dans les mines de sel, qui équivaut, en fait, à une condamnation à mort. Il y a aussi, décrite par un témoin entre tous digne de foi, que Marchal a entendu, mais dont je ne puis vous dire le nom, car il se trouve encore aux mains des ennemis, il y a aussi la « salle de chauffe » qui précède l'envoi aux mines de sel. Afin de recruter de soi-disant volontaires pour ces mines, plus redoutables qu'un tombeau, on enferme un certain nombre de nos soldats dans une salle que l'on chauffe peu à peu jusqu'à ce que la température y devienne intolérable. Les hommes tombent un à un et cette chute est regardée comme un consentement. Ils sont ensuite transportés à l'hôpital et de là ensevelis dans les mines. Le témoin dont je parle en a vu un résister plus de soixante-douze heures.

Il y a encore les traitements indignes infligés couramment et sans raison à nos officiers. Garros, par exemple, est roué de coups au moment de son arrestation, ignominieusement garrotté et traité comme un assassin. Il y a encore... Mais je m'arrête, j'aurais trop à dire; et puis il y a beaucoup de choses que je ne peux ni ne veux dire ici, notamment sur les missions officielles qui trouvent que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes. Il ne me serait pas permis d'insister. Mais j'ai marqué les grands cercles de cet enfer, et cela suffit pour l'instant. Le reste, qui appartient à la justice de l'histoire, viendra à son jour, à son heure, et ne perdra rien pour avoir attendu.

J'épingle ici, pour compléter cette vision infernale, ces notes que m'envoie une Française, qui séjourne en ce moment à Genève :

« Reçu un interné qui a passé huit mois à Mittau, dans un camp de représailles.... Pendant ces huit mois, pas de nourriture, trente litres d'eau dans lesquels on jetait une poignée de grain avarié. Les hommes mangeaient taupes, souris, rats et grenouilles, *crus*, de l'herbe et des feuilles qu'ils arrachaient... Pendant ces huit mois, défense de se laver, de se raccommoder. Coucher *en travers* de troncs d'ormes à même le bois. Compagnons devenus fous. Travail de tourbières dans l'eau jusqu'à la ceinture, ceux qui s'évanouissaient jetés sur la route jusqu'à leur retour à la vie et travail de nouveau sans répit. Aux malades qui se faisaient inscrire, le médecin répondait : « Ici, il n'y a que des morts ou des travailleurs; pas de malades. » Dans les chemins creux de Russie qui ne sont que fondrières, celui qui contournait les trous remplis d'eau, parfois profonds de $1^{m}50$, qui obstruaient le chemin était impitoyablement fusillé pour avoir rompu l'alignement... Et mille autres choses qui font rêver. »

Je n'ajouterai aucun commentaire à ces notes dont la concision même est si émouvante.

Pour faire pendant à ces tableaux odieux, continue Maurice Maeterlinck, que voyons-nous?

Chez nous, le prisonnier allemand a exactement la même nourriture que le soldat qui le garde, à cette différence près que le soldat n'a que trois

cents grammes de pain, alors que son prisonnier en a six cents. L'officier allemand reçoit de la viande tous les jours, du pain tant qu'il en veut, du fromage et des confitures. Il lui est loisible d'acheter tout ce qu'il désire. Dans certains centres, où les officiers internés sont nombreux, le prix de la volaille a doublé et triplé. Poulets, dindes, oies, canards appartiennent de droit à ces privilégiés. Les pianos y deviennent introuvables, parce qu'ils les accaparent. Le champagne et les meilleurs vins de France coulent à flots, pendant que l'officier français, prisonnier en Allemagne, riche ou pauvre, meurt de faim et, par une ironie qui paraîtrait presque spirituelle si d'abord elle n'était infâme, ne peut se procurer autre chose que des brosses à dents et de la pâte dentifrice.

Eh bien, je crois qu'il est temps que cela finisse, qu'il est temps de pousser enfin un long cri de révolte et d'horreur, un long cri qui ne s'apaise plus, qui s'élève de toutes parts et retentisse jour et nuit aux oreilles de ceux qui tolèrent de telles choses, un cri qui, par sa persistance et son ampleur, réveille enfin l'indignation de tous.

Nous avons tout tenté pour améliorer le sort de nos prisonniers : prières, menaces, interventions des neutres. Nous n'avons rien obtenu et nous savons avec certitude que nous n'obtiendrons rien par ces voies trop humaines. Après quatre ans de guerre, nous avons appris à connaître nos ennemis; sinon c'est à désespérer de notre intelligence; nous sommes sûrs, aujourd'hui, que nos adversaires n'ont qu'un culte, celui de la force brutale, une crainte, celle des coups, et un point sensible : l'estomac ou le ventre, qui sont pour eux les seuls organes qui comptent. Nous perdons notre temps à les frapper ailleurs. Il importe donc de vider, une fois pour toutes et à fond, cette question, répugnante au premier abord, et toujours douloureuse, des représailles. Et, avant tout, je me hâte de le dire, dans ma pensée, comme dans la vôtre, j'en suis sûr, il ne saurait s'agir de représailles intégrales. Quoi qu'il arrive, et quels que soient les maux dont accablent nos frères, nous ne deviendrons jamais des tortionnaires. Nous n'instaurerons pas chez nous le poteau, la cellule d'inanition, la bastonnade, la salle de chauffe, l'ensevelissement mortel dans les mines. Que nos adversaires se rassurent et ricanent une fois de plus en constatant notre inaltérable, mais glorieuse naïveté. Il y a des choses qui dépassent nos forces.

Mais qu'ils apprennent en même temps que cette naïveté, qu'ils exploitent sans vergogne, a des bornes. Elle doit cesser au point précis où la vie de centaines de milliers de nos frères est en jeu; et puisqu'ils proclament à la face de l'univers incrédule qu'ils nourrissent suffisamment leurs prisonniers de guerre, prenons-les donc au mot; et à un gramme près, nourrissons exactement leurs soldats et leurs officiers comme ils nourrissent les nôtres. Ce qui est assez bon pour un Français ne doit pas être trop mauvais pour un Allemand. Commençons par leurs hobereaux, mettons-les strictement au régime quotidien des rutabagas, de la bouillie de maïs et des deux cent vingt ou trois cents grammes de pain deux fois K. Interdisons la volaille, les vins de choix, les parties fines, les pianos dont ils abusent et le confortable insolent où ils se prélassent; mais laissons-leur, puisque aussi bien ils estiment que ces objets représentent tout le bien-être et tout le luxe dont un officier français doit se contenter, laissons-leur leurs brosses à dents et leurs pâtes dentifrices.

J'entends déjà l'immense cri de réprobation et de fureur qui monte de toute la Germanie, parce que nous osons enfin traiter leurs prisonniers comme ils n'ont pas cessé de traiter les nôtres depuis le début de la guerre. Les premiers jours seront très durs. Ils renchériront sur leurs représailles ; nous renchérirons d'autant sur les nôtres. Laissons passer l'orage ; c'est un mauvais moment que nos enfants, là-bas, supporteront avec courage, comme ils ont supporté tant de maux. Ils savent mieux que nous que l'épreuve sera brève, si nous restons inébranlables ; car rien n'est plus connu, plus élémentaire, plus mécanique, pour ainsi dire, que la psychologie de la bête de proie sous l'œil et la cravache d'un maître qui ne bronche plus.

Et qu'on ne vienne pas, une fois de plus, empêcher ou énerver ces indispensables et trop justes représailles, au nom d'une générosité et de sentiments chevaleresques qui, entre hommes dignes du nom d'hommes, font notre gloire, mais qui, ici, en face d'un ennemi qui n'a plus rien d'humain, ne font que notre malheur. C'est un droit et un devoir d'être généreux et chevaleresque et de tout sacrifier à ces sentiments quand il ne s'agit que de soi ; mais ce droit disparaît et ce devoir devient, en vérité, trop facile et change complètement de visage et de nom quand il n'est plus question que de s'en prévaloir au détriment d'autrui. Ils ne sont plus, alors, que de l'indifférence, de l'aveuglement volontaire, de la stupidité. N'oublions pas que chacun de ces sentiments soi-disant chevaleresques que nous cultivons tranquillement, bien à l'abri, loin des champs de bataille, loin des camps de famine, les pieds sur les chenets, au coin de notre feu, coûte la vie à des milliers de frères qui nous ont fait le plus grand sacrifice que l'homme puisse faire, celui de leur santé, de leurs jours de jeunesse et de leur liberté. Avant d'être chevaleresques envers nos ennemis, soyons justes et humains envers nos frères malheureux.

Le pain que nous prodiguons à ceux qui ne nous ont fait que du mal, c'est du pain que nous arrachons à ceux qui ne nous ont fait que du bien. Et surtout ne perdons pas de vue l'avenir que nous préparent ces sentiments que nous croyons trop facilement admirables, parce qu'il est ici trop facile de les pratiquer. Ne perdons pas de vue cet avenir, lorsqu'à la fin de la guerre nous reviendront nos prisonniers, réduits de près d'un tiers quant au nombre, et dont les trois quarts ne seront plus que d'héroïques débris d'humanité qui achèveront de mourir parmi nous et d'y développer tous les germes des grands maux incurables que la misère, la faim et les mauvais traitements sèment dans le corps de l'homme ; tandis que nous renverrons en Allemagne de magnifiques étalons frais, reposés, repus, ayant puisé à même notre sol les forces qui formeront la génération future, la génération de leur revanche à eux qui, cette fois, si nous n'y prenons garde, effacera la France des cartes de ce monde.

Il est grand temps de nous ressaisir et d'aviser. Chaque jour qui s'écoule ajoute des centaines de victimes à celles qui s'accumulent dans les camps de la faim. Les sentiments généreux et chevaleresques n'ont le droit de fleurir que là où règne la justice. Leur place est au sommet, et non pas à la base de la vie. A la base de la vie, comme le disait déjà le vieil Eschyles, se trouve la justice. Obtenons-la d'abord, nous serons généreux et chevaleresques avec joie et par surcroît, quand ces vertus ne répandront plus la famine, le malheur et la mort parmi nos frères sacrifiés.

Pour conclure, je dirai avec Camille Mauclair qu'en prononçant ces paroles graves et vengeresses, Maurice Maeterlinck a eu raison de faire un acte juste. Mais cet acte resterait vain si des sanctions ne s'ensuivaient pas : « et ces sanctions, c'est à nous, dit-il, à nous, membres de la presse française, soutenus par l'unanime colère française, qu'il appartient de les exiger et de les obtenir. »

§

A propos du cas Georges Ohnet, M. Laurent Tailhade écrit dans la **Vérité** :

Les bas-ouvriers du roman feuilleton, les Montépin, les Richebourg, les Ponson du Terrail et leurs héritiers, auteurs de Zigomar ou de Rouletabille, se contentent d'amasser le blé que fait croître pour eux, en plein fumier, l'entendement de leur clientèle. Mais ils ne se targuent point de littérature, ils ne fréquentent à la Société des Gens de Lettres qu'à titre marchand. Ce ne sont pas des écrivains. Ce sont des fournisseurs pour les pauvres d'esprit. Quelque chose comme les *Phares de la Bastille,* pour la nouvelle, le conte et le roman. Je tais les pornographes dont les noms saliraient cette page. Ceux-là n'auront d'autre salaire que le bagne, dans un pays civilisé. La prétention incongrue et non moins agaçante de Georges Ohnet fut de passer pour un romancier de talent, de mesurer sa valeur au succès du *Maître de Forges,* ou bien de *Serge Panine.*

Cette critique est très juste ; et je pense que le succès de Georges Ohnet vint de cela même qu'il n'était pas un écrivain ; le public aime les clichés et déteste le style autant qu'il se méfie des idées personnelles et neuves. Combien de romanciers qui sont au seuil de la grande gloire, celle de G. Ohnet, celle qui enrichit son entrepreneur, et qui en seront à jamais écartés parce qu'ils auront eu la faiblesse de voler de trop riches métaphores à quelque véritable écrivain. Mais il y a des romans pastiches du style artiste qui sont encore plus vides de tout intérêt que ceux de ce pauvre Georges Ohnet, assassiné par Jules Lemaître. D'ailleurs après cet assassinat littéraire, l'auteur du *Maître de Forges* continua d'être lu, ce qui prouve que la critique n'a aucune influence sur le public, qui restera toujours fidèle aux clichés et aux lieux communs. Le style est un préjugé dont les jeunes écrivains feront bien de se débarrasser.

§

L'Académie vient d'élire un homme politique, M. Barthou, un diplomate, M. Cambon, un évêque, M. Baudrillart, un dramaturge, M. de Curel, un romancier, M. Boylesve, ce qui est d'un éclectisme tout à fait dans la tradition de la maison, et il ne s'agit pas ici de mérite littéraire. Aussi je ne m'indigne pas du tout de ce procès-verbal de la séance tenue le 13 mai par la Ligue Nationale Française de Défense Industrielle et Commerciale que publie, avec ironie et colère, le **Petit Provençal.**

Considérant que l'Académie française est une institution qui a pour objet de représenter aux yeux des peuples civilisés la pensée de la France dans ce qu'elle a de plus éminent et de plus utile à la gloire et à la puissance nationales proteste contre le caractère essentiellement littéraire des choix de l'Académie et s'étonne de cet état d'esprit dit de « confraternité » qui pousse parfois des hommes de lettres inutiles et inconnus au pays à solliciter ses suffrages.

La Ligue Nationale Française émet le vœu que l'Académie reconnaisse qu'il est en France, dans l'Industrie, le Commerce, l'Agriculture, des Français cultivés, distingués, honorables, fortunés, parmi lesquels elle trouverait un élément nouveau, excellent pour elle-même, de conscience des réalités de l'heure présente; elle donnerait en outre au Pays un éloquent exemple de la gratitude qui est due à l'intelligence française pour son effort de mise en valeur et de rendement de la France.

Ces hommes de lettres inutiles ou inconnus au pays — c'est un peu dur. Serait-ce M. Boylesve qui serait visé?

R. DE BURY.

LETTRES ANGLAISES

Mrs Pope-Hennessy (Una Birch) : *Madame Roland*, Nisbet 16 s. — W. F. Smith : *Rabelais in his writings*, Cambridge University Press, 6 s. — Elizabeth Lee et Mrs Ch.-F.-G. Masterman : *Wives of the Prime Ministers* (1834-1906), Nisbet, 12 s. 6.

Ayant mis bravement de côté les préjugés que les Anglais en général nourrissent sur la Révolution, Mrs Pope-Hennessy vient de tracer, d'après les dernières éditions des mémoires et des lettres de l'époque, les notes et critiques de M. Charles Perroud et les travaux historiques parus en France, un portrait consciencieux et vivant de **Madame Roland**. La biographe n'a ni la philosophie d'un Carlyle, ni la psychologie d'un Hilaire Belloc, mais si son esprit ignore les hautes envolées et les analyses subtiles, son jugement est sain. Sans rechercher l'originalité, elle se singularise en étant impartiale, autant qu'il l'est possible à un être humain. Son livre rendra un réel service en faisant mieux connaître en Grande-Bretagne une période de l'histoire de France qu'on a étudiée trop souvent dans des romans sentimentaux ou vue au travers de la haine de Pitt.

§

Le commentaire que Mr W.-F. Smith intitule **Rabelais in his writings** sera non moins utile à l'étudiant anglais qui ne peut toujours avoir sous la main *la Revue des études rabelaisiennes* ou les ouvrages d'Abel Lefranc, Paul Stapfer, A. Heulhard, J. Plattard, etc. Il précise certains point que Mr Tilley dans ses excellentes études : *The Literature of the French Renaissance* et *François Rabelais* n'avait qu'indiqués. Mr W.-F. Smith, qui se préoccupe surtout du détail et dont le rôle habituel semble d'apporter des preuves

pour confirmer les découvertes que d'autres ont faites, s'est livré à un examen patient des textes de Gargantua et de Pantagruel et de leurs sources variées. C'est lui qui a dressé, entre autres, la liste des passages et des idées que Rabelais à empruntés à Erasme. Il a ajouté aussi bon nombre de renseignements aux articles savants de Mr Whibley sur Rabelais en Angleterre. On se demande alors pourquoi avec toute son érudition, son sens de l'exactitude, il n'a pas composé un ouvrage plus complet? Est-ce manque de papier, de temps ? En tout cas, c'est d'autant plus regrettable qu'il apporte peu de nouveau et qu'on pouvait s'attendre, par conséquent, à une compilation parfaite qui seule aurait eu une valeur durable. Au lieu de cela, il discute, par exemple, pendant plus de deux pages l'origine du mot Gargantua, mais il néglige de mentionner l'opinion émise par M. A. Lefranc dans son édition des *Œuvres de Rabelais*, T. I, Gargantua, 1912, Intr. p. XLVIII, et qui vaut la peine d'être au moins discutée comme on peut en juger par la citation suivante :

Quelle est l'étymologie du nom de Gargantua ? Là, où les plus subtils parmi nos philologues n'ont pas osé conclure, surtout en raison de l'existence de la forme « Gargantuas », nous ne nous permettrons pas d'apporter une solution. Si l'on n'admet pas qu'il y a un lien entre le nom de Gargan, lieu voué à Saint-Michel, et celui de Gargantua (c'est justement cette supposition que défend Mr Smith), on doit songer au vocable qui se retrouve dans tant de langues pour désigner la gorge ou le gosier : en grec γαργαρεών, et dans les langues romanes : garganta, gorge en espagnol et en languedocien ; gargantuan, homme, bête vorace ; garganton, glouton en espagnol, etc. On a souvent voulu voir dans le nom de Gargantua, fils de Grantgosier (forme des *Grandes Cronicques*), une formation voisine de celle du nom de Gargamelle sa mère ; mais on a oublié que ce dernier nom n'apparaît nulle part avant Rabelais qui a pu le forger pour les besoins de la cause et que le nom de la mère du géant est Galemelle ou Gallemelle dans les *Grandes Cronicques* et dans les *Cronicques admirables*.

Parmi les sources du Tiers Livre, le critique anglais omet la *Sylva nuptialis* de Nevizan. Peut-être aussi aurait-il pu citer, à propos du Ve livre, les articles du Dr de Santi sur Rabelais et J. C. Scaliger (R. E. R. T. III, 1905, p. 12, et T. IV, 1906, p. 29), où il est démontré que l'auteur de Pantagruel et celui des *Exercitationes ad. Hier. Cardanum* étaient ennemis déclarés. Enfin le lecteur pourra compléter lui même le chapitre sur le théâtre et les allusions historiques en consultant le *Recueil des Soties* d'Emile Picot.

Tous ces points n'ont sans doute qu'une importance relative, mais encore fallait-il les signaler. Le chapitre le plus intéressant du volume est celui consacré au Ve livre, où Mr Smith suggère que les parties de cet ouvrage auraient été composées avant le Quart ou même le Tiers Livre, puis abandonnées et retrouvées à la mort de Rabelais. On ne peut expliquer ici en détail les raisons qu'il fournit

à l'appui de sa thèse, mais voici les principales : le dernier chapitre de Pantagruel promettait un voyage. Cette idée ne fut pas poursuivie dans le Gargantua qui dépeint d'une façon allégorique le procès entre le père de Rabelais et Gaucher de Sainte-Marthe, mais elle fut reprise à la fin du Tiers Livre. Comme dans Gargantua, on trouve, à la fin du Ve livre, beaucoup d'emprunts à l'*Hypnerotomachia*, tandis que le Quart livre ne contient que deux ou trois allusions, ce qui paraît indiquer que les derniers chapitres du Ve livre ont été composés peu après le *Gargantua*, tandis que les premiers, ainsi que tout le Quart Livre, qui ne renferment que des réminiscences de cette œuvre de Colonna, sont postérieures.

Au retour de sa seconde visite à Rome (1535-6) Rabelais aurait écrit l'épisode de la reine Entéléchie (cc. 18-25), dont la rédaction suivrait ainsi la seconde partie du cc. 32 et fin et précéderait la 1re des cc. 1-15).

Mr Smith énumère les ouvrages qui ont déjà servi pour les deux premiers livres et dont on retrouve des extraits dans le Ve. On voit aussi dans ce dernier des emprunts au *Disciple de Pantagruel* et à Marot, dont les poèmes furent publiés en 1538. Panurge y porte un pourpoint et des chausses, et non la toge marron et les lunettes sur son bonnet qu'il adopte au Tiers Livre, ch. 7, et dans le Quart.

Les villes françaises et italiennes situées au sud de Montpellier sont celles où Rabelais se trouvait entre le 26 septembre 1537 et 1540.

Le 16e chapitre, qui représente la Chambre des Comptes sous la figure d'un grand et de petits pressoirs, semble, au critique anglais, le résultat d'une visite de Rabelais à Paris, en 1541-42, en compagnie de Guillaume du Bellay.

La conclusion que l'on tire de l'exposé de Mr W.-F. Smith, c'est que le Ve livre daterait de 1535-1543. Est-ce vrai? Nous laisserons les spécialistes en décider, mais la thèse mérite qu'on l'examine.

En dépit des légers défauts indiqués plus haut, le petit volume de Mr Smith peut servir d'introduction à l'étude de Rabelais. Grâce à lui et à Mr Tilley, les jeunes Anglais sont à même aujourd'hui de lire fructueusement les exploits de Pantagruel.

§

Wives of Prime Ministers est un sujet difficile. La femme d'un homme politique a un rôle purement mondain et son influence, qui s'exerce surtout dans l'intimité du foyer, échappe à l'histoire. On ne la connaît en réalité que par les cancans de salons, les bonnes histoires qui font les délices des cercles ou les éloges partiaux ou intéressés de la famille. Sa personnalité s'efface devant celle de son mari.

Miss Elizabeth Lee et Mrs Masterman ont compris que trop de

détails ennuieraient le lecteur et, en écrivant les biographies des femmes de Premiers ministres anglais, elles n'ont consacré à chacune qu'un court essai.

Personne ne fit plus de plaisir aux âmes charitables que Lady Catherine Lamb. Ses excentricités, sa passion théâtrale et sans doute platonique pour Byron, ses querelles amoureuses avec Bulwer et ses névroses firent causer tout Londres. Quant à son mari, Lord Melbourne, quoique sa situation ne fût guère enviable, il eut la sagesse de ne jamais prendre sa femme au sérieux. Il dut pourtant se séparer d'elle quand, par ses extravagances, elle compromit sa carrière.

Peel, Russell, Palmerston furent heureux en ménage, mais aucun ne rencontra un dévouement égal à celui de Mme Disraëli. Celle-ci avait apporté une grosse fortune à son mari qu'elle aimait d'une manière un peu indiscrète, mais qui touchait parfois à l'héroïsme. Un soir qu'elle le conduisait à la Chambre des Communes où il allait prononcer un discours important, elle eut les doigts pris dans la portière. En dépit de la douleur violente qu'elle ressentait, elle ne souffla mot pour ne pas le distraire et ce n'est que lorsqu'il fut loin qu'elle demanda au valet de pied de lui dégager la main.

Son admiration pour lui la rendait ridicule. Un jour que l'on vantait devant elle la belle tournure de quelqu'un, elle s'écria : « Oh! mais vous devriez voir mon Dizzy dans son bain. » Cette simplicité lui faisait commettre de nombreux impairs. Une autre fois, on avait donné à Lord et à Lady Hardinge une chambre à côté de celle de Mme Disraëli. Celle-ci s'écria au déjeuner qu'elle se trouvait la plus heureuse des femmes et qu'elle s'était éveillée le matin en disant : « Que j'ai de la chance! Je viens de coucher entre le plus grand guerrier et le plus grand orateur du jour. »

Une dame assez bigote avait acheté une maison qui contenait des tableaux de prix. Mais comme les nus la choquaient, elle les avait fait enlever. L'un d'eux pourtant avait été oublié et se trouvait dans la chambre qu'occupait le futur Lord Beaconsfield. Sa femme dit à son hôtesse le lendemain matin : « Je trouve votre logis plein de peintures indécentes. Il y en a une horrible dans notre chambre. Disraëli dit qu'elle représente Vénus et Adonis. J'ai dû rester éveillée la moitié de la nuit pour l'empêcher de la regarder. »

Mme Gladstone s'adonnait aux bonnes œuvres. On lui doit la création d'asiles de nuit, d'hôpitaux de convalescence et d'hospices pour les vieillards. Ce fut une femme et une mère modèle. La politique ne l'intéressait qu'autant que son mari s'y trouvait mêlé. Elle lui survécut, et tout d'abord fut terrassée par la douleur que lui causait sa perte; mais, lorsqu'elle vit le respect universel qui entourait sa mémoire, elle retrouva toute son énergie. On disait qu'elle

était entrée comme une veuve à l'abbaye de Westminster, où Gladstone allait être enterré, et qu'elle en était ressortie comme une fiancée.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES PORTUGAISES

Leonardo Coimbra : *O Pensamento criacionista ;* Renascença portuguêsa, Porto. — Teixeira de Pascoaes : *Sempre,* (3e édition) ; Renascença, Porto. — T. de Pascoaes : *Terra prohibida* (2e édition) ; Renascença, Porto. — Xavier de Carvalho : *Cantos epicos da guerra ;* L'Edition d'art, Goudio, Paris. — Memento.

Si l'on pouvait trouver dans l'évolution contemporaine de la poésie portugaise la traduction spontanée de certaines tendances d'âme instinctivement manifestées chez nous depuis que l'épreuve nous étreint, il y aurait peut-être là une explication à l'ardente sympathie dont le peuple de Lusitanie entoure la France, en dehors des discours officiels.

Avant la guerre, Fialho d'Almeida dénonçait chez ses compatriotes une certaine lourdeur native, rebelle aux légères choses d'art créées par le génie français ; il incriminait les Portugais d'être portés à l'exagération, à l'hyperbole, à la véhémence, à la profusion des couleurs, ce qui est surtout le défaut des trop riches ou des trop naïfs.

L'auteur de la **Pensée créationniste**, M. Leonardo Coïmbra, qui prétend donner à sa doctrine philosophique la couleur du paysage natal, nous paraît avoir vu plus profond, quand il fait honneur au bon peuple portugais d'avoir su réaliser, dans le champ de l'imagination poétique, un merveilleux équilibre entre la sensibilité et la représentation.

Il n'est pas douteux, toutefois, que, chez lui, les facultés sensitives ne l'emportent le plus souvent sur les facultés purement logiques. De là l'éveil, au sein du désert monothéiste, de mille oasis de verdure et de fraîcheur, asile des dieux exilés. Il semble que le tempérament portugais n'ait jamais pu accepter le christianisme à la manière de Tertullien, qui rejette les dieux à l'enfer et prétend les considérer comme les ennemis du Dieu unique. Tout le merveilleux des *Lusiades* en est une preuve. C'est que pour Camoens comme pour le peuple, la Nature n'est pas nécessairement le péché, et voilà pourquoi il doit être considéré comme l'un des ancêtres de l'esprit moderne.

Pour lui, d'instinct, le sentiment du Beau doit organiser la moralité sociale, qui acquiert ainsi pour base l'Honneur.

De là, le mysticisme de la Race. Et nos soldats sont-ils si différents, quand ils appuient leur courage fataliste sur l'immanence d'une Justice supérieure, incapable de ne pas faire fructifier un jour leur immense sacrifice ? Ils ne se lavent point d'un péché ; ils préparent le *novus ordo rerum* ; ils organisent un Dieu consubstantiel à la

France et au monde, et rectifient la double erreur germanique et latine, celle-ci plaçant les vérités supérieures en dehors du Réel, celle-là tendant à diviniser le Fait.

Tout en proclamant la souveraineté de la Pensée, le Créationnisme de M. Leonardo Coïmbra, fidèle commentaire du sentiment racique, combat le concept cartésien de la *chose en soi ;* car aucun fait ne se termine jamais en lui-même. Son *anti-chosisme*, son pluralisme social, le caractère de l'équilibre social constamment réinventé par les êtres sociaux, le pouvoir créateur de la Pensée, la réalité métaphysique des souvenirs, le principe de la conservation et de l'évolution de la mémoire ; tout cela marque une synthèse panthéistique, qui nous émmène vers le Védanta des vieux hindous.

Or, toute philosophie pose le problème de Dieu, c'est-à-dire de l'Etre. Pour M. Leonardo Coïmbra, la matière et la forme sont de simples abstractions de langage, pour nous permettre de traduire ce fait central de notre liberté et de notre limitation.

La forme est l'acquis ; la matière est la richesse à acquérir ; mais cette richesse est le prolongement de l'acquis, comme à la plus lointaine acquisition coopérèrent l'effort et la résistance.

Seule la Pensée est réelle, et les choses sont des concrétions de pensée.

A ce titre, la mathématique étant la science de la pensée constitutive, Dieu ne peut être que le géomètre suprême.

Ainsi, connaître est créer, et la morale jaillit du mouvement lui-même. Science et morale ne sauraient donc être séparées, et l'une est le complément de l'autre. Comme on voit, le Créationnisme laisse l'homme plongé au sein d'un Univers où la pensée est Conscience morale créatrice.

Le véritable problème de Dieu, dit M. Leonardo Coïmbra, c'est le problème de la valeur absolue ou relative de la morale, de la signification cosmique et substantielle ou humaine et limitée des valeurs morales.

Appelons Nature tout ce qui est proprement phénoménologique, et laissant de côté ce qui excède le phénomène pur, ce qui le juge, l'oriente, l'utilise et le détermine, nous dirons que ceci appartient au domaine moral. Le problème de Dieu est celui-ci :

La morale humaine est-elle une apparence, dont la réalité est pure création naturelle, ou est-elle une réalité médullaire et substantielle ?

Si elle n'est qu'apparence pure, Dieu se confond avec la nature.

Si elle est réalité cosmique, Dieu est la garantie de nos valeurs morales, l'haleine de notre vie véritable.

Parlant de la conscience sociale, l'éminent penseur constate que tous les peuples tendent invariablement vers la plus parfaite harmonie vers l'universalité.

Et la famille, la *gens*, la cité ont une valeur absolue et divine, une perlmanente conscience sociale, qui n'est pas seulement la somme de ce qu'i-

y a de commun en chaque individu, mais une unité supérieure et transcendante, dans la composition de laquelle entre également la réaction sur la nature physique. Mais l'histoire elle-même nous montre l'actualité particulariste et humaniste dépassée chaque fois par l'effort universaliste.

Ainsi un grand souffle de liberté, qui dota la personne d'une valeu inestimable, a soulevé et soulève toutes les sociétés par delà leur humanisme.

L'homme se comprend, non comme parcelle d'un Tout ou élément d'une harmonie, mais comme conscience représentative du tout. Il acquiert une conscience cosmique, qui lui révèle l'excellence de sa dignité spirituelle.

Et la civilisation acquiert une claire signification spirituelle, comme œuvre de cet esprit libre, de ce don gratuit du meilleur de chacun.

L'homme a besoin d'une *continuité morale*, qui vienne animer son effort et seule la pensée dynamique peut donner au monde la vie, le mouvement, l'action véritable.

On remarquera le caractère en quelque sorte supra-chrétien de cette philosophie essentiellement moderne. Elle nous propose une synthèse du Christianisme et du Paganisme, qui réconcilie la Raison et la Foi et, à cette époque trouble où chaque nation aspire à s'enfermer dans une religion particulière, elle cherche à reconstituer une *doctrine universaliste dans le sens de nos grands destins*.

Ne sont-ce point là les aspirations qui mesurent instinctivement aujourd'hui les âmes de France et, à travers le fatalisme qui sauvegarde leur courage dans l'épreuve, ne peut-on discerner la profonde foi mystique qui unifiera demain les éléments contradictoires du monde actuel ?

C'est parce que l'homme a besoin d'une *continuité morale* que la fusion des contraires doit s'opérer d'abord dans le sens des groupes naturels, c'est-à-dire de la nationalité. Cette continuité morale est l'œuvre des poètes, lesquels sont en même temps les interprètes nés de la nationalité.

Ainsi la philosophie de M. Leonardo Coïmbra est-elle le meilleur des commentaires à la poésie contemporaine de Portugal et spécialement au lyrisme visionnaire de M. Teixeira de Pascoaes.

De même que, pour le penseur lusitanien, l'image d'un arbre dans notre cerveau est faite à la fois de notre être spirituel et de son être végétal, il semble impossible au chantre de **Toujours** d'isoler la Nature de l'Homme. Aussi bien retrouve-t-il dans l'ambiance tout ce qu'il fut, tout ce qu'il est. L'univers est baigné de sa propre âme, qui devient ainsi pareille à *l'élément igné* du vieil Héraclite, pour la fécondation de toutes choses vivantes. Ce panpsychisme spectral aboutit à peupler le paysage de fantômes habillés d'un entrelacs de lumière et d'ombre, de fantômes que le Poète s'efforce désespérément d'incorporer à la conscience.

Et c'est tout le drame de la Mémoire divine qui se joue dans son imagination.

J'ai beau rappeler mes souvenirs littéraires; j'ai beau évoquer les demi-teintes sheileyennes, les musiques mineures d'un Rodenbach; nulle part je ne découvre l'accent religieux de ce poète aux prises avec son propre songe douloureux, à force d'élans vers l'intimité des choses. Nul autre avant lui n'a réussi aussi pleinement à traduire les voix de la terre ancestrale. Et de sa nostalgie, qu'il appelle *Saudade*, jaillit la Vénus virginale du nouvel Amour, la Dame de jeune Espérance.

Un perpétuel mystère d'incarnation s'opère autour de lui, et toute matière, dans sa transparence, lui laisse apercevoir l'Esprit en travail.

Préoccupé de donner à son œuvre la portée d'une doctrine de rédemption nationale, M. Teixeira de Pascoaes s'est mis à refondre minutieusement chacun de ses premiers recueils de poèmes.

Après *Toujours*, dont c'est la troisième édition voici :

Terre défendue, suite naturelle du premier, non moins baignée d'émotion familiale, non moins riche de rythmes souples et fluides.

Pour mon contentement, ici j'ai marqué d'un signet d'argent comme les brumes du Maraô ou l'écume des plages de Portugal *Adieu*, où palpite une douloureuse présence de regret ; *Mon histoire*, où le Poète se livre tout entier ; *Mon âme*, qui est tout un évangile; *Humble chanson*, merveille de grâce panthéistique ; *Heure finale*, où, malgré la touche léopardienne, s'exalte la sainte tristesse cosmique de Dieu ; là j'ai cueilli *Mon village*, inimitable symphonie de tendresse et de songe où chaque brin d'herbe, chaque goutte d'eau, chaque feuille module sa prière sous la splendeur du ciel baignant de bleu les horizons; *Elle*, élégie à placer près des plus touchantes de João de Deus ; *Ame* dont l'accent est celui d'un hymne pour une religion nouvelle ; *Quinta da Paz*, où s'agitent les visions du Passé cher ; *Adamastor* plein de la nostalgie des départs.

Mais surtout je retiens ce poème *Au crépuscule*, qui exprime de façon si poignante l'angoisse du poète, qui reproduit si bien la couleur de son âme :

> O mes tristes lèvres, priez, priez! C'est l'heure de l'Enigme. Voici le moment de l'extrême-onction de la lumière. Priez pour tout ce que la mort emporte.

Quoi de plus actuel qu'un tel chant! Inlassablement la mort ne fauche-t-elle pas, et la religion de demain ne sera-t-elle pas faite en grande partie de Souvenir angoissé ?

Dans sa douleur paternelle, M. Xavier de Carvalho puise un ardent renouveau d'inspiration. Les **Chants épiques de la**

Guerre sont dédiés à la glorieuse mémoire de son fils Raphaël, soldat de la Légion étrangère, mort à la bataille de Champagne le 26 septembre 1915. La flamme de la vengeance l'anime, le frisson de la foi patriotiqne le parcourt avec la fierté de sa race, et l'amour de la belle France hospitalière palpite également dans ce bouquet de douze poèmes, où passent des échos déjà plusieurs fois entendus, certes, mais où toute l'horreur sacrée d'un devoir de salut sait trouver des vers pleins d'accent, comme dans le *Sang de Portugal* et *Champ de bataille.*

Peut-être jusqu'ici n'a-t-on pas rendu suffisante justice à l'effort portugais, à l'esprit de sacrifice qui le caractérise d'une part, au concours précieux qu'il sut d'autre part apporter à l'Entente du côté de la liberté des mers.

Dans *Pour la France héroïque le Portugal ami et Allié*, M. Xavier de Carvalho le met en relief de façon saisissante. Cette magistrale conférence prononcée à Porto en janvier 1917 fournit le résumé de toutes les raisons portugaises d'intervenir. La France doit beaucoup à M. de Carvalho. Il convient de rapprocher cet exposé des fortes paroles adressées récemment par M Bernardino Machado *A la Nation* et des détails qui nous sont fournis par M. João Chagas sur *La situation au Portugal.* M. Chagas y dénonce l'action occulte de l'Allemagne ; mais le peuple portugais ignore d'instinct la déloyauté, et le nouveau gouvernement doit tenir compte de l'héritage de chevalerie dont la Lusitanie est fière à bon droit.

Memento. — Le nouveau roman d'Aquilino Ribeiro, *A Via Sinuosa*, bénéficie d'un franc succès. Par sa contexture à la fois psychologique et symbolique, par la façon émouvante dont l'auteur sait marier les figures au paysage régional, il semble appelé à marquer une date, et nous nous proposons de l'analyser un jour plus en détail.

Sous le titre de *Cancioneiro de Coïmbra*, le très délicat poète Affonso Lopes Vieira vient de réunir tout ce qui, depuis Garcia de Rezende et Camoens, s'est proposé de célébrer le charme de la vieille cité universitaire. Admirable et pieux écrin lyrique, ce livre est une œuvre d'amour De leur côté MM. Agostinho de Campos et Alberto d'Oliveiro nous donnent, dans leurs *Mil trovas*, le plus gracieux des florilèges poétiques de folk-lore. Le meilleur de la sensibilité portugaise s'y trouve inclus.

Brillant journaliste, observateur ému et soucieux du détail exact, M. Joaquim Leitao publie *Cabeça a premio*, série de contes alertes et bien dignes d'être retenus.

M. Armando de Lima, auteur de *Sargaços*, est un poète de quinze ans; mais il possède déjà de très réelles qualités : l'aisance, le rythme.

Le 14 février 1918 fut offert à João de Barros, l'infatigable Directeur d'*Atlantida*, un banquet de reconnaissance pour l'œuvre accomplie en faveur du rapprochement luso-brésilien. Ce banquet fut un triomphe pour le vibrant poète d'*Anteu*.

Le 16 mars fut célébré le cinquantenaire de la publication de *Primavera*

de Mulher, œuvre de Maria Amalia Vaz de Carvalho, qui est la plus illustre des femmes de lettres du Portugal contemporain, veuve du maître parnassien Gonçalvez Crespo.

Signalons parmi les revues les plus actives *Atlantida* : avec la très instructive conférence de João de Barros sur le *Rapprochement artistique luso-brésilien* et les pages consacrées à l'*Œuvre poétique de Maria A. Vaz de Carvalho* par Affonso Lopes Vieira. *Aguia*, avec un curieux fragment de roman signé Vila Moura; *Alma nova* avec la collaboration d'Aquiline Ribeiro; *Lusa* toujours utile à consulter en matière ethnographique et folk-loristique ; le *Bulletin de la Société Amicale franco-portugaise* dirigé par Leal da Camara et copieusement illustré.

PHILÉAS LEBESGUE.

CHRONIQUE DE LA SUISSE ROMANDE

Regard en arrière. — Robert de Traz : *La Puritaine et l'amour*. — Albert Rheinwald : *La Lumière sur les terrasses*. — Henry Spiess : *Rimes d'audience*. — Valentin Grandjean : *Une affaire de mœurs*. — Memento.

La dernière chronique que j'aie envoyée au *Mercure* date de juillet 1914. J'avais commencé à l'écrire, en Suisse, au cours d'un voyage de vacances, dans la torpeur d'une petite ville ancienne, paisiblement endormie, comme tous les ans, au soleil de l'été. Les dernières lignes, cependant, furent tracées un jour où déjà l'on craignait de percevoir, sur toutes les frontières, la rumeur sourde des armées en marche. L'envoi fut mis à la poste le 30 juillet. Arriva-t-il jamais? Je l'ignore. C'est à peine si je me rappelle le sens de ces pages ; seuls quelques fragments me reviennent à l'esprit et il me semble qu'ils pourraient presque se souder aux mots que je vais dire.

Et pourtant, quel obsédant cauchemar n'avons-nous pas vécu depuis ce temps, ce temps qui paraît aujourd'hui se confondre, dans une brume lointaine, avec les aubes indécises de la préhistoire ? Peut-on parler d'art et de littérature, alors que le canon continue à rugir ? Pendant près de quatre ans, je n'ai pas pu.

Mais voici que l'humanité s'est organisée pour la guerre. La lutte, elle le sait, sera longue, plus formidable que les plus formidables batailles du passé, jusqu'au jour qui verra la sanglante matrice enfanter un monde nouveau. En attendant, le genre humain ne veut pas imposer silence, dans l'éclair et le fracas des armes, aux voix qui depuis sa naissance l'ont consolé et l'ont bercé. Malgré toutes les vociférations, à travers l'horrible mêlée, elle tend l'oreille. En réapprenant à tuer, elle n'a pas désappris de lire, de parler, d'écrire, d'écouter.

En Suisse comme ailleurs, le premier moment de stupeur passé, on s'est remis à l'œuvre. Certains même dès la première heure. Mais l'œuvre, fatalement, a changé. Je n'ai pas besoin de rappeler ici que

les meilleurs des écrivains romands se sont ralliés sans hésitation à la cause du droit, ni de dire quel éclatant témoignage fut rendu à la vérité, dès 1914, par un citoyen suisse qui est le plus grand poète de langue allemande aujourd'hui vivant, Carl Spitteler.

Cette chronique ne peut songer à passer en revue tout l'effort, durant quarante mois, des écrivains et des artistes suisses. Elle ne reviendra plus en arrière. Comme celles qui l'ont précédée, comme celles qui la suivront, elle se nourrira de l'actualité.

Et, précisément, parmi les livres, brochures, revues que le hasard a réunis sur ma table, plusieurs semblent dater d'avant la guerre ou bien procèdent d'un souci, plus sensible encore dans les pays neutres que dans les nations belligérantes, de *parler d'autre chose*.

Voici, par exemple, de M. Robert de Traz, **La Puritaine et l'Amour**. Banale histoire d'adultère, dont l'auteur a tiré trois cents pages d'un texte compact. Mais, hâtons-nous de le proclamer, ce n'est point là, malgré quelques longueurs, une œuvre indifférente. De tous les écrivains romands de l'heure présente, ce romancier est peut-être le seul dont le talent rappelle sans souffrir de la comparaison celui de Victor Cherbuliez. Il s'apparente également, à travers Barrès et André Gide, au Fromentin de *Dominique* et rejoint par lui la grande lignée du classicisme. Sobriété de la forme, minutie de l'analyse, netteté dans le dessin des personnages, développement clair et mesuré de l'action, ce sont là des qualités fort enviables. M. de Traz a voulu nous montrer ce que peut être l'amour, l'amour coupable, pour une femme rigoureusement honnête, élevée dans le milieu sévère et probe de la vieille société genevoise. Il y a réussi. Oserai-je lui dire, cependant, que, dans son livre, l'aventure, prévue d'avance, des deux héros m'intéresse moins que le tableau des mœurs et le mouvement des silhouettes, si exactement caractérisées, qui se détachent, de distance en distance, sur la trame du récit. Il y a dans cette histoire des figures sur lesquelles tout Genève aura mis des noms, tant elles sont vivantes. Par contre, la psychologie amoureuse de l'auteur semble par instants s'inspirer davantage de certaines conventions de « vraisemblance » et de certains procédés littéraires que d'une observation directe et personnelle. J'excepte de cette remarque les quatre derniers chapitres qui sont, à tous points de vue, de premier ordre et qui laissent au lecteur, au moment de fermer le volume, une émotion poignante.

M. Albert Rheinwald consacre à la Genève contemporaine un gros bouquin dont le titre est joli : **La Lumière sur les Terrasses**. On croit ouvrir un recueil de vers. Mais non, il s'agit d'une suite d'essais que l'auteur définit lui-même « le récit d'une évolution morale liée à la vie et au paysage genevois ». Tout s'y enchevêtre et s'y mêle, analyses et souvenirs, descriptions et diversions, vers et

proses, contes symboliques et débats idéologiques, si bien qu'il serait malaisé de marquer d'un trait l'essentiel de l'œuvre. Si l'on voulait s'y risquer, il faudrait dire avant tout que ce livre est d'une qualité *rare*, au sens propre du mot. Il faudrait dire aussi qu'il est très genevois, très protestant, qu'il révèle un esprit très fin, très orné, horriblement compliqué parfois, mais aussi une sensibilité parfaitement sincère et droite. Ce perpétuel repliement sur soi-même, auquel n'échappent guère, semble-t-il, ceux dont l'ombre noire de Calvin a traversé la vie, est, il faut bien l'avouer, souvent prétentieux, quelquefois ennuyeux et par instants même un peu vain. Surtout à l'heure où nous sommes. Mais quel sentiment délicat des nuances et des formes, quelle noblesse d'intentions et, sous une apparence de contemplation stérile, quel frémissement de vie profonde, quelle recherche passionnée de la Justice, quel hommage à la Vérité! Le talent de M. Rheinwald est encore à la fois trop riche, trop chargé d'ornements précieux et trop exclusivement voué à l'introspection morale. Il s'élargira en se simplifiant et l'auteur affirmera mieux sa personnalité le jour où il oubliera d'en parler.

M. Henry Spiess, le poète charmant à qui nous devons *le Silence des Heures*, *Chansons captives*, *Attendre*, *l'Amour offensé* et tant d'autres choses jolies, avait débuté dans les lettres, il y a bien quinze ans, par une mince plaquette, jeune, alerte et bon enfant. Il était alors avocat stagiaire : parmi les dossiers d'une étude, au Palais, dans les cafés où fréquente la basoche de Genève, il griffonnait des vers. Cela ne devait pas tirer à conséquence. Mais voici venir, après quinze ans, une nouvelle édition des **Rimes d'audience**. La plaquette est devenue volume. Imaginez un homme qui, ayant passé la trentaine, se mettrait à relire, la plume aux doigts, les cahiers jaunis où dorment les rêves et les espoirs de sa vingtième année. Il y retrouve des pages oubliées qui l'attendrissent et qui l'émeuvent : en hochant la tête, il murmure : « Ça n'était pas si mal, après tout. » L'expérience, cependant, lui suggère des corrections, des additions qui, pense-t-il, donneront plus de ton aux images d'autrefois. D'autres pages lui paraissent aujourd'hui si ridicules ou si mauvaises qu'il éprouve le besoin de leur marquer son ironie ou sa réprobation. Peu à peu, sa verve se réveille à remuer tant de vieux souvenirs. Et un livre nouveau s'inscrit en marge de l'ancien. C'est à peu près ce qui vient d'arriver à M. Henry Spiess. Cela nous vaut un recueil de propos badins, capricieux, parfois mélancoliques, dans lequel se résume toute la carrière du poète et se dévoilent — en lueurs successives — toutes les facettes d'un esprit scintillant. Trop brefs pour nous éblouir, ces éclairs durent juste le temps qu'il faut pour allumer dans nos yeux une clarté de joie ou pour y faire trembler le fugitif reflet d'une brume sentimentale. Et c'est un plaisir de

retrouver, dans un même livre, le Spiess de 1903 et celui de 1918, la silhouette du « stagiaire à la triste figure » et celle — encore plus noire — du poète mûri par tant d'années de rêve, d'attente, d'espoirs et de désillusions. Sans compter les images qui viennent s'interposer entre ces deux fusains et, pareilles aux vignettes d'un album à transformations, conduisent de l'un à l'autre par d'imprévus détours.

La prose terne de M. Valentin Grandjean paraît aussi éloignée que possible des vers miroitants de M. Henry Spiess. Mais son dernier roman n'est pas moins spécifiquement genevois que tous les livres dont je viens de parler (décidément, nous ne sortirons pas de Genève, aujourd'hui). La ville de la « Puritaine » est aussi celle des « libertins ». Le protestantisme engendre la protestation. Je veux dire qu'il y eut toujours et qu'il y aura longtemps encore à Genève des gens pour s'insurger contre ce qu'ils appellent, à tort ou à raison, « l'hypocrisie » des mœurs, le « vertuisme » des « mômiers ». M. Grandjean est de ces esprits rebelles. Dans **Une affaire de mœurs**, il plaide, avec plus de conviction que de mérite littéraire, la cause d'une jeune femme livrée par l'égoïsme d'un mâle aux maléfices d'une faiseuse d'anges. Comme l'auteur est doué d'un robuste optimisme, l'histoire finit bien. C'est à peu près tout ce qu'on en peut dire. Elle serait sans intérêt si elle ne témoignait d'un état d'esprit dont l'importance, dans la physionomie morale de Genève, égale peut-être celle de Calvin.

Memento. — Les revues qui renseignent le mieux sur le mouvement général des esprits sont toujours : en Suisse romande, *la Semaine littéraire* et la vieille *Bibliothèque universelle*; en Suisse allemande, *Wissen und Leben.* Il faut faire une place à part aux *Cahiers vaudois*, dont C.-F. Ramuz est le Péguy; les cahiers blancs, dont chacun contient une œuvre complète, alternent avec les cahiers verts qui réunissent des « opinions et rubriques » très variées ; blancs ou verts, ils ne sont jamais incolores (principaux collaborateurs : C.-F. Ramuz, Henry Spiess, René Morax, H. Roorda, Louis Dumur, etc.). Il faut souhaiter aux *Cahiers vaudois* de triompher définitivement des difficultés financières qui les ont obligés, une ou deux fois déjà, à suspendre leur publication. — Une revue nouvelle, *l'Eventail*, vient de publier à Genève ses premiers numéros : la présentation typographique et l'illustration en sont extrêmement soignées ; les textes, par contre, me paraissent manquer un peu d'accent.

— On annonce la mort de M. Samuel Cornut, écrivain vaudois, dont l'œuvre appartient à une génération littéraire déjà presque oubliée. Bien que fixé en France depuis nombre d'années, M. Cornut avait gardé dans son pays une notoriété discrète, mais solide. Je ne crois pas cependant qu'il ait exercé une influence sensible sur la jeune littérature.

— Ferdinand Hodler est mort. Je me propose de montrer dans une prochaine chronique que la Suisse perd en lui le plus illustre de ses peintres.

RENÉ DE WECK.

OUVRAGES SUR LA GUERRE ACTUELLE.

Jules Chopin : *L'Autriche-Hongrie « brillant second »*; Editions Bossard, 5 fr. — Gottfried Beck : *La responsabilité de la Hongrie*; Payot, 3 fr. 50. — Harald Nielsen : *Kejser Wilhelm og Czar Nikolaj*, Aschehoug, Copenhague. — H.P. Hansen et J. C. Mœller : *La question du Slesvig*, traduction Jacques de Coussange, Chapelot. — Lucien Maury : *Les problèmes scandinaves. Le nationalisme suédois et la guerre 1914-1918*, Perrin. — N. Wallez : *La Belgique de demain et la politique*, Van Oest, 2 fr. — Paul Crohaert : *Un précurseur : Le général Brialmont*, Van Oest, 0,70. — P.-G. La Chesnais : *Parvus et le parti socialiste danois*, Comité socialiste pour la paix du droit, 9, rue du Val-de-Grâce, 1 fr. 50. — Général Malleterre : *Les Campagnes de 1915*, Berger-Levrault, 4 fr. — Jean Gonnet : *Les Carnets d'un officier*, Plon, 3 fr. 50. — Binet-Valmer : *Itinéraire d'un engagé volontaire*, Flammarion, 3 fr. 50. — Francisque Vial : *Territoriaux de France*, Berger-Levrault, 0.90 c.

Après de longues tergiversations, les Alliés semblent s'être mis d'accord sur le sort futur de l'Autriche-Hongrie. Cela n'a pas été sans peine, mais le principal obstacle venait des peuples assujettis de la Monarchie qui se sont enfin décidés à faire taire leurs rivalités pour élaborer un programme commun. Le pacte de Corfou a scellé l'entente entre les Serbes et les Croates. Il a fallu ensuite le désastre de Caporetto pour que les Italiens reconnussent les droits des Slaves du Sud à participer au partage des côtes de l'Adriatique. L'Autriche-Hongrie n'a duré jusqu'ici qu'en exploitant les rivalités des peuples qu'elle a incorporés dans son territoire. Elle s'est appuyée tour à tour sur chacune des nationalités asservies. Si les puissances de l'Entente libèrent ces nationalités, elles affaibliront peut-être la position de la Monarchie bicéphale, mais de nouvelles complications surgiront certainement de l'enchevêtrement des races qui peuplent les pays de la Couronne. Il faudra assurer les « droits des minorités », ce qui ne sera pas facile. Pendant un siècle le problème balkanique a assombri l'horizon de l'Europe. Depuis l'effondrement de la Russie une nouvelle Macédoine est née à l'est de l'Europe. Prenons garde de ne pas en créer, de nos propres mains, une troisième !

Mais, quoi qu'il fasse, un grand Etat qui n'est pas parvenu à réaliser son unité morale, avant que les peuples disparates qui le composent aient pris conscience d'eux-mêmes, est fatalement appelé à se désagréger. Pour donner une âme à un peuple, il faut autre chose qu'une bureaucratie tatillonne et brutale. Les éléments de la nation française, tout en conservant leur admirable diversité, s'étaient harmonieusement groupés, bien avant la Révolution. On ne conserve ses conquêtes que quand on apporte une civilisation aux populations conquises. Or, l'Allemand n'a cessé de se comporter en ennemi, dans les régions rattachées à la monarchie des Habsbourg. L'Autriche était à ses origines une marche militaire et elle l'est restée au cours des siècles. Sous prétexte de soustraire au joug turc des populations sans défense, elle les a asservies et exploitées, sans parvenir à gagner

leur cœur. Les concessions successives qu'elle a été obligée de leur faire lui ont été arrachées dans les moments où ses faiblesses politiques ne lui permettaient pas de parler en maître. Si elle a dû retirer ses griffes de la Hongrie et lui réserver sa part dans ses entreprises de spoliations, c'était parce que les Magyars, soutenus par la Prusse, ont été assez forts pour demander leur part du butin. Depuis 1867 les Slaves, les Italiens et les Roumains de la Monarchie, désormais bicéphale, ont eu deux maîtres rivaux, dont ils ne savent pas encore lequel des deux est le plus fourbe. Mais, avec l'instruction et l'aisance, est né le besoin de liberté. Une à une les nations asservies par les gens de Vienne et de Budapest se sont réveillées de leur léthargie. L'Autriche-Hongrie pouvait se sauver de la décomposition en les associant à ses destinées. Maintenant il est trop tard.

Comment la bureaucratie autrichienne, en proie aux difficultés intérieures, déjà menacée de faillite, mais guidée et soutenue par l'oligarchie magyare qui prévoyait l'effondrement du « système » qu'elle avait créé, a été amenée à préparer la guerre et à en fabriquer le prétexte, c'est le sujet d'un ouvrage copieux et pénétrant, dû à la plume de M. Jules Chopin. L'auteur, de son vrai nom J.-E. Pichon, a été, avant la guerre, lecteur à l'université tchèque de Prague. Il appuie donc surtout son argumentation sur des expériences tirées d'un long séjour en Bohême. M. Chopin a intitulé son volume **L'Autriche-Hongrie « brillant second »**, mais il cherche, dès les premières lignes, la raison d'être de cette appellation :

Le « brillant second », dit-on fréquemment, avec une certaine ironie, en parlant de l'Autriche-Hongrie et de son rôle dans la guerre actuelle. Pourquoi « second »? Pourquoi laisser croire ainsi que l'empire de l'aigle double n'est, dans ce terrible drame, qu'un comparse? C'est que, connaissant mal l'Autriche, et ses gouvernements, on la croyait à la remorque du militarisme prussien. C'est qu'on la croyait entraînée, presque malgré elle, à travailler pour le roi de Prusse...

L'expression « brillant second » était du reste employée bien avant la guerre. Tout le monde sait qu'elle a été mise en circulation par Guillaume II. En 1906, après la conférence d'Algésiras, l'empereur allemand remercia le comte Goluchowski par un télégramme demeuré célèbre :

Vous avez accompli une belle action en fidèle alliée. Vous avez été un brillant second sur le terrain, et vous pouvez, en pareil cas, compter sur un pareil service de ma part.

L'Autriche-Hongrie n'a pas voulu se contenter du rôle modeste que lui assignait son puissant allié. Deux ans plus tard elle procédait à l'annexion brutale de la Bosnie-Herzégovine. Si à ce moment-

là la Russie n'avait pas cédé à l'ultimatum de l'Allemagne — jouant à son tour le rôle de « brillant second » et tenant la promesse faite par le télégramme impérial, — la guerre eût certainement éclaté. Forte de ce premier succès, la Monarchie dualiste multiplia dès lors ses provocations. Ce fut la série des procès politiques, monstrueuses comédies juridiques, qui ne servirent qu'à étaler aux yeux de l'Europe le régime de corruption sur quoi les Habsbourg édifiaient leur puissance. Les procès de haute trahison truqués par la police sont une spécialité autrichienne. M. Chopin a bien vu que l'affaire Vasitch, les faux papiers Friedjung, le procès d'Agram se rattachent étroitement à la préparation de la guerre. Les deux guerre balkaniques fournirent plus tard de nouveaux prétextes de conflits et il fallut toute la modération des Puissances de l'Entente, secondée par la pro fonde sagesse du gouvernement serbe, pour éviter les plus graves complications Les révélations de M. Giolitti ont démontré plus tard que, dès 1913, les dirigeants de l'Autriche-Hongrie se proposaient d'écraser la Serbie.

Nous avions connu, il y a un quart de siècle, une monarchie danubienne bien différante. Il y avait alors, dans la politique autrichienne, peut-être grâce à l'élément polonais et malgré les difficultés des nationalités, quelque chose de véritablement bon enfant. Vienne conservait des traditions dont tous les visiteurs français ont gardé le meilleur souvenir. L'âme des Mozart et des Grillparzer semblait encore flotter sur la ville et l'on se sentait si éloigné des préoccupations du nouvel empire que M. Hermann Bahr était autorisé à dire que c'est seulement par hasard qu'on y parlait allemand. Mais les pangermanistes imaginèrent, dans la suite, la menace slave, pour secouer de leur torpeur les Allemands d'Autriche. Les « fils d'Arpad », ces Magyars oppresseurs et réactionnaires, fêtés dans l'Europe occidentale comme « nation libérale », firent le reste pour prêter à la Monarchie sa physionomie agressive. Le prince Lichnowsky s'est efforcé de montrer dans son *Mémoire* que c'est l'appui fourni par l'Allemagne à la mégalomanie austro-hongroise qui a fini par mener à la guerre.

L'Allemagne était à la recherche d'un moyen qui lui permît de réaliser ses ambitions à l'hégémonie. Le prétexte à la guerre qu'elle n'avait pu trouver ni à Algésiras, ni à Casablanca, ni à Agadir, la coupable légèreté de l'Autriche le lui a fourni. Le déplorable héritage du comte d'Æhrenthal, recueilli par le comte Berchthold, devait fatalement aboutir au conflit par les armes. Mais les folles prétentions de l'Autriche à elles seules n'eussent pas suffi à ensanglanter le monde. Pendant trois ans de guerre, les armées de la Monarchie dualiste n'ont pas gagné une seule bataille. Sans l'appui de l'Allemagne, toutes les manigances austro-hongroises se fussent effondrées dans

le vide. On aura donc beau accabler les gouvernements de Vienne et de Budapest, aux yeux de la postérité l'Allemagne restera toujours le principal coupable.

Hebbel disait un jour qu'il est facile de manier un pistolet, et qu'il est indifférent qu'il soit chargé ou qu'il ne le soit pas. Mais personne ne peut manier une arme dont il *ne sait pas* si elle est chargée ou non. C'est ce dont on s'aperçoit tous les jours en Autriche, ajoute Hermann Bahr qui cite ces paroles (dans *Austriaca*). En Autriche on ne sait jamais à quoi s'en tenir, et si l'on se trouve en présence d'un des multiples incidents de la vie politique, ou s'il s'agit d'une affaire sérieuse capable d'amener les plus graves complications. Le crime de Serajévo eût pu tourner en attentat d'opéra-comique, mais il pouvait aussi provoquer une catastrophe. Or, le pistolet de Princip était chargé; l'archiduc François-Ferdinand et la duchesse de Hohenberg furent tués, ce qui n'était peut-être pas prévu dans le jeu de scène préparé à Budapest. On discutera longtemps encore sur le caractère de l'archiduc, sur les ambitions de l'héritier présomptif du trône et sur le drame mystérieux qui termina brusquement ses jours. L'entrevue de Konopicht du 12 juin 1914, au sujet de laquelle tant de légendes ont couru, reste elle aussi voilée de mystère.

M. Jules Chopin croit à un attentat truqué que François-Ferdinand aurait préparé de ses propres mains. Selon lui, le projet prêté à l'archiduc de transformer la Monarchie dualiste en une Monarchie trialiste mérite peu de créance. « Il était trop allemand pour créer de nouveaux Etats slaves. » Mais M. Gottfried Beck, est d'un avis différent et il appuie son argumentation sur le témoignage d'un Croate, nommé Rodolphe Bartulitch. M. Beck, qui est professeur à l'école municipales de jeunes filles à Berne, a suivi de près les affaires de Hongrie. Dans un petit livre qui s'intitule **la Responsabilité de la Hongrie**, il nous fait, pour la première fois, un exposé clair et net des relations entre le gouvernement magyar et le royaume autonome de Croatie, « abaissée au rang de satrapie hongroise ». Grâce à lui nous connaissons les rivalités des Croates catholiques et des Serbes orthodoxes qui rêvaient les uns et les autres de réaliser leurs ambitions nationales en créant soit une grande Croatie soit une grande Serbie. Vienne et Budapest ont exploité tour à tour ces inimitiés entre deux groupes d'une même race qui jouissaient successivement des faveurs du gouvernement, mais qui ne cessèrent d'être victimes des intrigues qui se nouaient tour à tour en Autriche et en Hongrie, sans que les deux Etats de la Monarchie se fussent jamais entendus en vue d'une politique commune.

De ce gâchis qui, après l'annexion de la Bosnie-Herzégovine, devint extrême, est née l'atmosphère particulière où se déroula le drame de Serajevo. François-Ferdinand, aux dires de M. Beck, était détesté

des Magyars qui lui reprochaient à tort ou à raison de favoriser les Slaves. Les pangermanistes, eux aussi, se méfiaient des ambitions de l'archiduc, de telle sorte que l'un des plus qualifiés d'entre eux, M. Paul Rohrbach, a pu écrire après l'assassinat: « La mort de l'archiduc François-Ferdinand doit être considérée comme un bienfait. »

Le crime, toujours d'après M. Beck, fut donc préparé et exécuté froidement par des agents du comte Tisza. Un mois avant l'attentat, la police croate avait été prévenue de ce qui se tramait, sans qu'elle fût mise en mesure de protéger la vie de l'archiduc. Le témoignage de Bartulitch, dont M. Beck publie le Mémoire en appendice à son volume, apparaît écrasant, quels que soient les arguments contraires que l'on pourra invoquer. Ce Bartulitch, après s'être compromis dans sa jeunesse comme agitateur croate contre la coalition serbo-croate, avait mené une existence aventureuse à Paris et à Londres. Au début de la guerre, l'Entente utilisa ses services, puis il passa à Vienne, où les autorités militaires lui confièrent une mission confidentielle à Agram, mission dirigée contre le gouvernement hongrois. C'est à cette occasion qu'il entra en relations avec le commissaire central croate, M. Benno de Kobutcharitch, lequel lui fit, à propos des antécédents du crime de Serajevo, des révélations de la plus haute importance. Il en ressort que l'on connut à Agram, dès le début du mois de juin, les noms de tous les conspirateurs et que le gouvernement hongrois de Budapest fut prévenu régulièrement.

Notre gouvernement, déclare le commissaire, me répondit que l'affaire était de haute importance, parce qu'elle pouvait compromettre un État étranger (la Serbie), et que lui, le gouvernement croate, devait en informer le gouvernement hongrois à Budapest. Je ne devais rien faire avant d'avoir reçu une réponse de Budapest.

C'est pour la même raison que notre police *n'a pu procéder contre le conjuré Prinzip qui vint à Agram à ce moment, ni contre les autres personnes désignées dans la dénonciation.*

Prinzip, qui assassina l'archiduc après la cérémonie de l'Hôtel de Ville, ne serait donc nullement un isolé et il n'y aurait eu qu'un seul complot et non pas deux entreprises différentes, ainsi qu'on l'a souvent admis. La Serbie, loin de participer à l'attentat, fit entendre les avertissements qui eussent pu l'empêcher aisément. Pourquoi ne l'a-t-on pas écoutée ? C'était peut-être parce qu'il fallait que l'archiduc disparût, pour que la guerre fût rendue possible.

HENRI ALBERT.

§

M. Harald Nielsen a publié la série complète des télégrammes échangés de 1904 à 1907 entre **l'empereur Guillaume et le tsar Nicolas**, et révélés par Bourtsev. On comprend que l'attention de l'écrivain danois ait été tout particulièrement attirée vers ces

documents, où il est question d'une alliance entre la Russie et l'Allemagne contre l'Angleterre, et qui tendait, par conséquent, à faire de la Baltique un lac allemand. Le Danemark se trouvait intéressé, — bien qu'il n'eût pas, naturellement, été consulté. Les projets de Guillaume II sont aujourd'hui provisoirement réalisés, par suite de la défaillance russe ; la Baltique est un lac allemand, et l'influence allemande s'étend sur la Finlande et menace tout l'extrême nord de l'Europe. Ainsi la diplomatie personnelle et secrète de Guillaume II reprend un intérêt d'actualité.

Mais M. Harald Nielsen, dans son introduction à cette correspondance, ne s'est pas préoccupé d'une manière exclusive, ni même principale, des répercussions de la « grande politique » sur les affaires danoises. Il s'attarde d'abord à considérer la nature des relations qui existaient entre le Kaiser et le tsar, Willy et Nicky, qui parlent de leurs affaires comme deux bons voisins et amis. Seulement, il arrive que l'un est intelligent, entreprenant, vif et très souple, tandis que l'autre est médiocre, d'esprit étroit, faible et influençable. Analyse nécessaire, en effet, pour apprécier la politique internationale, puisqu'ils la concevaient comme leur affaire personnelle, et puisqu'ils en sont venus à signer ensemble, à Bjœrkœ, un traité que n'avaient pas préparé les diplomates. Ensuite, M. Harald Nielsen situe les télégrammes dans l'histoire des relations internationales. Le premier date de juin 1904, c'est-à-dire qu'il succède immédiatement à la conclusion de l'entente franco-anglaise (8 avril 1904), et le dernier est d'août 1907, c'est-à-dire du moment où se préparait l'accord anglo-russe (31 octobre 1907). La correspondance forme bien un tout, elle représente l'effort du Kaiser pour empêcher l'entrée définitive de l'Angleterre dans l'Entente.

C'est ce que, selon la manière allemande d'écrire l'histoire, on appelle la lutte diplomatique contre l'encerclement. On est un peu surpris de trouver cette expression sous la plume de M. Harald Nielsen; non pas qu'elle soit absolument fausse, mais elle suggère l'idée que la conclusion de l'Entente provenait d'une pensée agressive, alors que l'Angleterre, au contraire, s'est efforcée d'abord d'aplanir toutes les difficultés avec l'Allemagne elle-même. C'est donc l'Allemagne qui a contraint l'Angleterre à cette politique de précaution trop justifiée, et c'est alors que l'empereur, comme le dit M. Harald Nielsen très justement, s'est proposé comme but « la soumission de la France par des moyens amicaux ou hostiles », — amicaux d'abord, en profitant de son ascendant sur le tsar, dont il savait si bien faire son agent docile, au moins lorsqu'il le tenait fasciné, en tête-à-tête, à Bjœrkœ.

Le Kaiser a voulu régler la marche des événements contrairement à leur cours naturel. Mais le caprice des monarques n'était déjà

plus aussi souverain qu'en d'autres temps. Le coup de partie, réussi un instant, fut annulé.

Le plan qui devait faire de la Baltique une mer allemande n'intéressait pas seulement le Danemark, parmi les Etats scandinaves. Au moment même où Willy adressait à Nicky ses suggestions télégraphiques, la Norvège se séparait de la Suède, et l'accession du Danois Haakon, marié à une Anglaise, au trône de Norvège, apparaissait comme un échec de la politique allemande. Il est vrai que Guillaume II sut tirer parti de cet échec même en profitant de l'animosité suscitée en Suède contre les Norvégiens par la rupture de l'union, et c'est de là que l'on peut dater le rapide progrès des idées pangermanistes dans les milieux suédois les plus influents. La Norvège avait été offerte à la Suède, il y a un siècle, comme une compensation pour la Finlande, rattachée à la Russie. L'attention, sinon l'ambition des Suédois, devait donc se reporter vers la Finlande, et il devenait facile de grossir à leurs yeux le péril russe, ce qui impliquait la double question des communications maritimes et terrestres dans l'extrême nord. La Russie était accusée des plus dangereux desseins de conquête dans ces régions. N'était-il pas notoire qu'elle cherchait à s'ouvrir la voie, coûte que coûte, vers toute mer libre? Cela était si indiscutable, que l'on se trouvait dispensé de discuter la vraie signification des faits allégués comme preuves de la menace russe. Et l'Allemagne se présentait comme la protectrice naturelle de la Suède contre ce danger, et en même temps comme le modèle de l'Etat civilisé moderne. On ne se doutait pas alors que l'accusation portée contre la politique russe était fausse, et servait à masquer les ambitions trop réelles de l'Allemagne. Les fourbes dénoncent volontiers les autres comme ayant l'intention de commettre le crime qu'eux-mêmes préparent. Cependant la Suède a fini par échapper à cette sorte d'envoûtement pangermaniste dont certains cercles politiques et universitaires ont été, et sont encore victimes. Si le succès, au moins provisoire, de l'Allemagne a révélé l'ampleur de ses projets baltiques et arctiques, ce n'est pas l'aide suédoise qui lui a permis de faire de la Finlande une colonie allemande : c'est l'usurpation bolchevique, d'abord, le consentement, plus ou moins empressé, des « Blancs » de Finlande, ensuite. Cette histoire de l'asservissement à l'Allemagne, et pendant la guerre, de l'esprit d'un grand nombre de Suédois, a été contée par M. Lucien Maury dans un livre touffu, riche de documentation et d'idées, et qu'il importe de lire avec soin si l'on veut comprendre les graves questions qui sont en jeu dans le nord de l'Europe. Elles sont groupées autour d'une étude qui qui porte spécialement sur **Le nationalisme suédois et la guerre.**

Ce titre peut paraître déconcertant, puisqu'il s'agit d'une aliéna-

tion du sentiment national suédois au profit du pangermanisme. Comment les auteurs, dont M. Lucien Maury analyse les articles et les brochures, peuvent-ils passer pour les représentants du nationalisme suédois? Ils le devraient d'autant moins que, ainsi qu'ils le reconnaissent parfois eux-mêmes, les Suédois manifestent pour les Allemands fort peu de sympathie instinctive ; ils les trouvent lourds et grossiers, et ne veulent pas les reconnaître pour de véritables Germains. L'histoire nationale suédoise, d'ailleurs, est en grande partie l'histoire d'une lutte contre l'influence allemande. Et pourtant la Droite suédoise, maîtresse jusqu'ici dans ce pays où le parlementarisme était faible et la bureaucratie puissante, a fini par déformer l'histoire et toutes les notions de politique moderne de telle sorte qu'elle rattache à l'Allemagne les souvenirs glorieux du passé suédois et, le péril russe aidant, préconise l'alliance étroite avec elle. Les écrivains pangermanistes suédois en arrivent à puiser docilement, sans critique, dans leurs confrères allemands les arguments les plus audacieux, les conceptions les plus extrêmes. Ils en acceptent, au moins implicitement, les conséquences. Il ne doit plus y avoir que de grands Etats : la Suède, si on les écoutait, deviendrait spontanément un Etat vassal de l'Allemagne. Telle serait la conséquence dernière du programme de ceux qui se présentent comme des « nationalistes ». Il n'est pas difficile de montrer la contradiction qui existe entre une telle conclusion, destructrice de la nationalité, et le point de départ, qui était une exaltation nationale. Il est beaucoup plus difficile de saisir, au cours des argumentations, le point où la contradiction apparaît, et d'expliquer comment et pourquoi l'écrivain y a glissé. Tel est le sujet de l'analyse, nécessairement subtile, fort bien conduite par M. Maury, — quoique j'aurais aimé des citations plus nombreuses. La Suède n'est pas le seul pays où l'on peut voir le « nationalisme » aboutir en fait à une politique antinationale. Il convient de discuter de telles théories avec sérénité, sans se laisser aller, surtout, à voir dans un raisonnement trop évidemment faux la preuve de la mauvaise foi. Mais il convient aussi de ne pas prendre tous les écrivains également au sérieux, et de ne pas ménager, s'il fait autorité, celui dont la légèreté est trop flagrante. M. Lucien Maury a su garder la bonne mesure vis-à-vis de chacun.

Je ne sais pourquoi il se défend, dans une note, de vouloir indiscrètement porter, comme étranger, un jugement sur la Droite suédoise. Il le fait, cependant, et il a raison. Comment un effort manifestement sincère pour comprendre la politique suédoise, fait par un homme qui a prouvé sa sympathie à la Suède, pourrait-il offusquer légitimement même ceux qu'il critique? Il n'y a pas là d'indiscrétion, et le droit de juger, en pareil cas, devrait plutôt être revendiqué.

C'est, d'ailleurs, du point de vue suédois que la politique suédoise est constamment analysée dans ce livre. C'est l'intérêt national suédois qui y est défendu. L'auteur y montre que le sentiment national intuitif se trouve dans le camp opposé à celui des « nationalistes », et qu'il est d'accord avec les grandes traditions nationales, aussi bien qu'avec les intérêts politiques et matériels du moment. Sans doute, il ne dissimule pas que cet intérêt suédois est, en outre, d'accord avec l'intérêt et avec les conceptions des alliés dans la guerre et en vue de la paix. Mais comment en serait-il autrement, puisque les alliés opposent le système des nations indépendantes librement associées au système des grands Etats hégémoniques ?

Aujourd'hui, avec le ministère Eden, la Suède est revenue à la pratique du régime parlementaire, qui paraît enfin solidement établi. M. Branting, chef respecté du parti socialiste, appuie le gouvernement. La neutralité, qui était pratiquée au profit de l'Allemagne, même contre l'intérêt suédois le plus immédiat, est devenue une réalité. La droite suédoise est sans doute encore puissante, mais incapable, semble-t-il, d'un retour offensif vigoureux. C'est donc sur les idées du parti socialiste qu'il importerait d'être surtout renseigné désormais. Il y a là des courants divers. L'attitude de M. Branting a varié depuis le commencement de la guerre, sans doute par des raisons de tactique, qu'il vaudrait la peine d'apprécier. Il y a une minorité socialiste rattachée à Zimmerwald, et qui est en relation avec les bolcheviks. Sur tout cela, M. Lucien Maury n'a donné que des indications. Cela ne rentrait pas, il est vrai, dans son étude sur le « nationalisme » suédois, et peut-être l'a-t-il réservé pour un autre volume.

Jacques de Coussange, pour nous bien faire comprendre **la Question du Slesvig**, a réuni en un volume les traductions d'une étude historique de M. H.-P. Hansen, qui nous conduit jusqu'à l'annexion de 1864, et d'une étude de M. J.-C. Mœller sur le régime du Slesvig sous l'annexion allemande. Ces deux exposés sobres et clairs permettront aux lecteurs français de se mettre au courant de façon précise, et avec un détail suffisant, de cette question slesvigoise, dont le développement historique, au premier abord, paraît si compliqué. Le Slesvig faisait-il partie intégrante du royaume de Danemark ? Comment est-il devenu un duché de plus en plus distinct ? Comment ce duché, tout danois pendant tant de siècles, est-il devenu tout allemand au sud, incertain dans sa partie centrale ? Comment ce pays qui relevait de la couronne de Danemark a-t-il fini par être adjoint au Holstein, vieille terre allemande, nettement distincte ? C'est l'histoire d'un long procès de germanisation où l'on voit à la fois l'ancienneté et la vigueur de résistance du sentiment national, et aussi sa faiblesse à l'époque où la masse du peuple

n'avait pas le pouvoir de diriger sa propre destinée. Le dernier progrès du germanisme s'est produit au commencement du XIXe siècle. Depuis l'annexion à la Prusse, au contraire, le danisme n'a plus reculé. C'est que le sentiment national est devenu plus conscient, nous sommes au temps de la démocratie, la résistance s'organise, et la Prusse a beau disposer du budget, et de l'administration, et des écoles, elle a beau essayer de faire passer à des Allemands la propriété du sol, elle ne parvient plus à déplacer la limite de la partie du Slesvig qui était encore danoise lorsqu'elle l'a annexé tout entier.

En ce qui concerne la réalisation du droit des peuples par le moyen d'un plébiscite, le second opuscule contient des indications très suggestives par la décomposition détaillée de la population de certaines communes, où parfois l'élément allemand est assez fort, mais formé d'immigrés temporaires, fonctionnaires de tous ordres, sans racines dans le pays, et qui n'ont d'autre raison d'y être que le fait de la domination allemande.

Jacques de Coussange a fait précéder les deux brochures d'une intéressante introduction. J'y trouve ce renseignement, qui montre combien les Allemands se rendent compte de l'opposition des Slesvigois à leur domination : dans les jours qui suivirent la déclaration de guerre, 400 personnes furent arrêtées. Sur 25.000 mobilisés, les Slesvigois ont eu 4.246 tués dont le nom est connu. On estime leurs autres pertes à 10.520 blessés et 3.500 prisonniers. Il y a eu beaucoup de déserteurs, mais le nombre n'en est naturellement pas donné ; cependant, rien que pour juillet 1915, il y a eu 77 cas de désertion connus.

Comme il est arrivé souvent dans les pays annexés, le Slesvig septentrional a d'abord affirmé nettement son refus de consentir à la domination étrangère, puis il a cherché à s'accommoder à sa situation nouvelle, il y a eu une période d'affaissement, et enfin, la lutte pour la préservation de la nationalité s'organisant, la force de l'irrédentisme danois s'est affirmée avec une vigueur croissante. L'attitude de la presse slesvigoise, les condamnations, les désertions, les lettres écrites par les soldats slesvigois, tout paraît montrer que, au cours de la guerre, malgré quelques velléités de bienveillance de la part du gouvernement prussien, l'opposition des Dano-slesvigois contre la Prusse est devenue encore plus forte qu'elle n'était en 1914.

P.-G. LA CHESNAIS.

§

Le livre de M. Wallez, **La Belgique de demain et la politique**, soulève de délicats problèmes. Que la Belgique soit rétablie dans son indépendance entière, c'est ce qui est hors de doute, mais ce mot indépendance aura changé de sens, pour nous d'ailleurs

comme pour les autres. Si la société des Nations est vraiment organisée, il n'y aura plus d'indépendance absolue, pas plus qu'il n'y en a pour les individus au sein d'une nation, même la plus libérale ; chaque Etat abdiquera une partie de sa souveraineté, ou mieux abandonnera la conception jalouse et querelleuse qu'il se faisait de sa souveraineté, et se fera honneur d'obéir aux directions du Parlement international ou des organes qui en tiendront lieu. Les difficultés ici ne viendront pas d'ailleurs des petits Etats ; la Belgique notamment sait bien que son indépendance nationale sera mieux garantie par le nouveau régime que par l'ancien, signatures de puissants voisins, ou craintes réciproques desdits voisins ; le système de l'équilibre basé sur des forces rivales et à peu près égales est défectueux et doit faire place à tout un jeu de précautions, de contrôles et de restrictions ; les difficultés, dis-je, viendront des grands États qui rechigneront à ces entraves pourtant nécessaires.

On peut néanmoins avoir confiance dans l'avenir, et il est certain que, les Etats brigands d'aujourd'hui une fois abattus, il sera relativement facile de se précautionner contre ceux possibles de l'avenir. L'œuvre n'en serait pas moins à entreprendre dès maintenant, et si, comme il est dit, on commence dans les bureaux du quai d'Orsay à dessiner les premiers linéaments de la Société des Nations, cette initiative marque une date importante dans l'histoire de l'humanité. Alors toutes les petites chicanes territoriales seront vite réglées. La Belgique, par exemple, réclame la partie de la Flandre au sud de l'Escaut qui au XVI[e] siècle a été rattachée à la Zélande ; rien de plus juste, si le vœu de la population est favorable ; il convient qu'Anvers ait libre débouché sur la mer ; la Hollande ne s'opposera certainement pas à ce vœu des habitants ; de même pour le saillant de Maestricht, et pour les cantons prussiens de Malmédy et Monjoie. Quant à vouloir étendre le domaine de la Belgique, ou d'ailleurs de la France, sur d'autres territoires allemands *contre* la volonté des habitants, c'est tout une autre question. Ce qui suffirait, ce serait, si, bien entendu, notre victoire était assez complète, et elle le sera, d'obliger l'Allemagne à ne pas occuper militairement ses provinces frontières, Rhénanie, Nassau, Hesse, Bade, et même à les laisser occuper ainsi par la Société des Nations ; les habitants de ces régions rhénanes resteraient Allemands et rien qu'Allemands, mais sans service militaire, et on peut espérer que cette modification de leur statut local serait tout à fait de leur goût. Que l'on compare le sort que nous leur réservons, dans l'hypothèse de leur défaite, à celui qu'eux-mêmes infligent aujourd'hui aux Polonais, Russes et Roumains !

A propos de Belgique, M. Paul Crokaert est à louer d'avoir écrit quelques pages substantielles sur **le Général Brialmont**, l'auteur des fortifications de Liége et Namur, et d'avoir rappelé que ce

grand ingénieur militaire ne croyait pas que la construction de places fortes dispensât de bonnes et nombreuses troupes ; s'il avait vécu encore au moment de la guerre (il était mort en 1903, âgé de 82 ans), il aurait été le premier à reconnaître que ses anciennes coupoles en béton et acier, longtemps invulnérables, ne pouvaient plus tenir devant la grosse artillerie lourde, mais il aurait peut-être trouvé de nouvelles et efficaces défenses ; d'ailleurs il n'avait jamais sacrifié la défense mobile à la défense permanente. « Voyez, disait-il, mon camp retranché modèle où je ne mets que 227 canons sous coupoles et où je constitue un parc mobile de 650 bouches à feu pour la défense des intervalles ! » La Belgique se serait bien trouvée de l'écouter jusqu'au bout et d'adjoindre à ses places fortes permanentes des fortifications « transportables », coupoles mobiles ou masques d'acier, qui n'eussent pas été sans valeur.

L'auteur de cette plaquette cite quelque part le jugement d'Erasme sur les Allemands, il est à retenir : « Si j'avais connu le génie et la perfidie des Allemands, j'aurais mieux aimé aller chez les Turcs que venir ici ! » Et il gémissait : *Moriar hic inter Canes !*

Le travail de M. P.-G. La Chesnais, qui a paru en partie ici même, **Parvus et le Parti socialiste danois**, est une précieuse contribution à l'histoire d'un des deux socialismes contemporains. Car il y a deux socialismes, l'un devant lequel il faut s'incliner, même quand on n'en partage pas les doctrines, car tous les systèmes sont légitimes, et l'autre qu'il faut combattre à outrance, car il ne vit que de haine, de violence et de traîtrise, ce qui suffirait à faire subodorer son origine allemande. Ce dernier socialisme, qui se prétend international et qui prône l'union de tous les prolétariats contre tous les patronats, est au fond archinational, mais dans l'unique intérêt de l'Allemagne et contre l'existence ou l'indépendance de toutes les autres nations. C'est une pure machine de guerre pangermaniste, et ses dirigeants effectifs sont les agents de la Wilhelmstrasse ; ainsi était Bolo en France, ainsi est Parvus au Danemark. Ce Parvus, de son vrai nom Helphand, est un juif russe qui a réussi à acheter le parti socialiste marxiste danois, et on lira dans le livre dont je rends compte le récit instructif de cet achat. Les bolcheviks russes ont également été achetés par l'or allemand. Dans tout ce socialisme-là, que les autres socialistes, comme M. Le Chesnais ont raison de mépriser et de haïr, on ne voit que corruption, vénalité, sottise et traîtrise, et il y a lieu d'espérer qu'après la guerre la leçon ne sera pas perdue ; il est même bien regrettable que dès maintenant la législation en vigueur ne permette pas de faire la lumière sur certaines singularités ; le fait que, chez nous, à peu près tous les journaux qui se sont fondés depuis le début de la guerre sont d'une attitude équivoque au point de vue patriotique, légitimerait des enquêtes plus sévères que celles que veut

notre procédure pénale du temps de paix ; il y a peut-être d'autres Bolos et d'autres Duval que ceux qu'on prend la main sur le chèque.

HENRI MAZEL.

§

Pour faire suite à une brochure précédemment publiée sur *Champaubert, la Campagne de 1914*, le Général Malleterre a donné un nouveau volume qui condense les événements de la période suivante : **Les Campagnes de 1915**. C'est le tableau, en somme, synthétique et rapide de la seconde année de guerre, — où l'on voit entrer en ligne les immenses ressources des Allemands. « Les caractéristiques de ce moment, dit l'auteur, sont, comme en 1914 le défaut d'unité dans la direction chez les Alliés et une certaine hésitation dans la mise en pratique des nouvelles méthodes de guerre qui s'imposaient alors, par suite de l'apparition de deux éléments nouveaux : la tranchée et le canon lourd. » Il fallait s'adapter en effet au nouveau genre de combats auquel nous forçait l'adversaire. Mais nombre de tentatives furent faites pour rompre la ligne de retranchements qu'il avait établie afin d'arrêter notre offensive après la Marne, tandis que nous-même doptions ce système lors des batailles de Flandre et de l'Yser. Bientôt, en effet, ce furent les combats de Soissons, que vint contrarier une crue de l'Aisne (15 janv.); ceux de Craonne et Hurtebise (27 janv.). En février-mars fut engagée la première bataille de Champagne, afin de retenir les troupes que l'ennemi projetait de diriger sur le front russe ; c'est la série des combats qui portent les noms de Perthes-les-Hurlus, Beauséjour ; les combats et la prise de Vauquois en Argonne (17 février-6 mars) où l'adversaire s'était installé, fortifié, et qui fut enlevé de haute lutte ; ceux des Eparges dont le nom revint si souvent dans les communiqués, et qui s'étendirent du 17 février au 12 avril. Mais le saillant de Saint-Mihiel ne put être réduit, sans doute par suite de la proximité du camp retranché de Metz dont les Allemands tiraient d'abondantes ressources. En Alsace, ce furent aussi les combats du Vieil-Armand (25 février-26 mars), qui se trouva enlevé à l'ennemi et conservé malgré ses tentatives, après la retraite qui ne nous laissa que Thann, afin d'avoir des vues sur la plaine d'Alsace. Peu après, fut livrée la deuxième bataille d'Ypres (avril-mai), les Allemands avec des gaz asphixiants et soutenus par une artillerie formidable ayant entrepris d'enlever le secteur de l'Yser. Les combats de Neuve-Chapelle, des Epinettes, de Saint-Eloi, la prise de la cote 60 avaient exaspéré l'ennemi qui attaquait furieusement. Il put enlever alors Grafenstafel, occuper Zonnebeke et Frezenberg. L'offensive d'Artois l'arrêta ensuite, faillit même emporter ses lignes (mai-juin) ; les renforts malheureusement survinrent trop tard pour qu'on put tirer un

parti convenable des circonstances. La Targette, la Neuville-Saint-Vaast, Carency, le Labyrinthe, la sucrerie de Souchez, Ablain-St-Nazaire furent enlevés malgré les défenses accumulées par l'ennemi. Mais ce n'était qu'un point sur la ligne de feu et les travaux allemands se retrouvèrent en arrière. — En juillet-août, on prit également le Lingekopf, au nord de Munster, mais ce résultat heureux, chèrement payé du reste, ne pouvait avoir que peu d'effet sur la situation générale. En septembre, il y eut enfin un essai plus complet d'offensive. On voulait percer les lignes allemandes en Champagne et obliger l'adversaire à un recul afin de délivrer Vouziers, cependant que des opérations qui se développaient en Artois avaient plutôt le caractère d'une diversion. La bataille de Champagne dura du 25 septembre au 8 octobre, avec des résultats heureux sans doute, mais ne répondit pas aux espérances qu'on avait pu concevoir. — L'hiver arriva et l'on dut interrompre les opérations. Toutefois, dit le général Malleterre, si les résultats de cette année n'étaient pas ce qu'on croyait en devoir attendre, ils n'en avaient pas moins été une longue suite de progrès d'ordre technique. On savait qu'il fallait pour l'avenir une surabondance de munitions. L'été de 1916 devait voir l'offensive de la Somme après la longue bataille de Verdun.

Après le front français, le volume étudie cependant la lutte sur le front russe, car tout se tient dans la grande guerre actuelle, — nous le voyons par les modifications qui sont à présent survenues. C'est alors la troisième bataille des lacs Mazures (6-16 février), la bataille du nord polonais (16 février-20 mars); dans les Carpathes, la bataille des Passes (février-mars); les opérations allemandes en Courlande (mai-juin); en Galicie (1-16 mars); la conquête de Przemysl; l'occupation de Lemberg par l'ennemi; la retraite russe et l'occupation de Varsovie. Nous arrivons à l'étude de la politique et du front ottoman avec l'œuvre du comité Jeune-Turc; l'expédition des Dardanelles; le front du Caucase et l'expédition de Mésopotamie; la défense de l'Egypte; le front balkanique avec les négociations malheureuses qui firent passer la Bulgarie dans le camp adverse; la conquête de la Serbie par les Germano-Bulgares; l'intervention de l'Italie enfin et les opérations dans les Alpes. Un dernier chapitre traite de la guerre maritime et coloniale, — dont l'importance, sans doute, apparaîtra mieux dans la suite, — et le volume est terminé par un tableau chronologique des principaux faits de guerre au cours de l'année.

Le travail publié par le général Malleterre est à retenir, car il donne pour la première fois, je pense, un exposé raisonné et même discuté des faits, leur enchaînement et leurs conséquences. C'est un travail qui doit prendre place parmi les bonnes publications d'ensemble sur les opérations et les résultats de la guerre.

Je ne parlerais pas du livre laissé par le lieutenant Jean Gonnet : **les Carnets d'un officier** (1909-1914), s'il ne contenait, avec des choses diverses, un curieux *Carnet de Campagne* relatif au début de la guerre et qui offre nombre d'observations judicieuses ainsi que des impressions du front. Le lieutenant Jean Gonnet se trouvait à Jauziers avec ses chasseurs au moment de la mobilisation et en partit le 8 août. Dès le début, il manifeste un enthousiasme, raisonné d'ailleurs, et une grande confiance. Bientôt parvenait la nouvelle de l'entrée des Français à Mulhouse. Les troupes remontent par Vaynes, Grenoble et Besançon pour arriver à Belfort. Le 12 au soir elles étaient sur l'Altenberg dans les Vosges. Mais le lieutenant Gonnet, tout en restant préoccupé par les choses militaires, pense à noter de jolis paysages, d'Epinal à Gérardmer. Il se trouva ensuite au col de Munster, puis à Strossweir, mais n'eut pas à consigner plus longuement ses impressions, car il fut tué prématurément le 19, à Gunsbach, d'une balle en pleine poitrine, comme il observait l'ennemi. Il n'avait été sur le front que cinq jours. Lui aussi d'ailleurs parle de « la dernière des invasions » à propos de la guerre présente, et comme tant d'autres il croyait à sa nécessité, — mais n'en prévoyait nullement la longueur. Lors de l'entrée en Alsace, il note également la circonspection à laquelle se trouvent tenus les habitants du pays, et qui n'est pas pour nous surprendre. Le volume publié par la librairie Plon contient d'ailleurs, nous l'avons dit, des choses très diverses. Pour finir on y trouvera les impressions d'un voyage dans le Midi : Avignon, Beaucaire, Arles, les Saintes-Maries, Marseille — où l'on rencontre également des choses intéressantes.

Citoyen suisse, le romancier Binet-Valmer, dans ses **Mémoires d'un Engagé volontaire**, nous raconte qu'il voulut se mettre sur les rangs dès la déclaration de guerre et eut assez de mal à y arriver. Descendant en effet d'une famille française réfugiée à la Révocation de l'Edit de Nantes, il se trouvait compté comme étranger, — Genevois spécifie même son volume, — mais finit par se faire accepter du général de Trentinian qui le prit dans son escorte, et pour partir réussit à se « déguiser » en militaire. C'est du moins le sens de l'anecdote qu'il rapporte à ce propos. Il se trouva dirigé sur Verdun et, après des incidents créés par sa situation irrégulière, prit part à l'essai d'offensive en Belgique. La frontière fut passée d'enthousiasme, mais les Allemands, dont on avait mal évalué les forces, attaquèrent bientôt. Ce furent les combats d'Ethe et de Virton, — épisodes tragiques de la bataille de Charleroi. Il fallut battre en retraite et Binet-Valmer, qui avait été attaché à l'Etat-Major, eut un cheval tué sous lui. D'autres détails sont donnés sur l'engagement. Les troupes ensuite commencèrent à se retirer sur la Meuse et, le 23 août, on arrivait sur les collines de Villers-le-Rond. C'était alors l'angoisse de la déroute,

qu'on voyait se dessiner. « Après trente heures de veille et de jeûne, indique-t-il, nous étions à peine installés devant une omelette qu'on entendit crier : A cheval ! A cheval, les gars ! » — La retraite continua et fut mouvementée, comme il a été rapporté ailleurs. Débarqué enfin au Raincy, Binet-Valmer avait poussé jusqu'à Montmartre ; mais il avoue plus loin, lorsque commença la bataille, qu'il était fourbu, qu'il dormait sur son cheval. Personne à ce moment ne croyait la victoire possible. Malade, il demeura d'abord en arrière pendant les combats de Nanteuil-le-Haudoin, Betz, Etavigny. Les engagements se poursuivirent ailleurs et enfin fut publié le bulletin de victoire. La 7e division, dont il était, avait tenu et l'ennemi se trouvait en retraite. Ce fut alors la poursuite, le passage de l'Aisne, le combat de Moulin-sous-Touvent. La confiance revenait ; on répétait que la guerre serait finie pour Noël. Il y eut le combat de Tracy-le-Mont, l'attaque de Carlepont, l'affaire du bois Saint-Marc. L'écrivain et le marchi-chef Paccoud s'étaient cependant pris d'amitié et vécurent ensemble ces longues semaines, ces mois de guerre. On remontait sur le nord pour parer au débordement de l'ennemi. Ce furent des attaques du côté de Lassigny, vers Royglise et Champion, et Binet-Valmer qui continuait son métier d'estafette finit par être nommé brigadier. Le général de Trentinian ayant été envoyé à Reims, commandant d'armes, — quasi en disgrâce, — ses familiers le suivirent. Ce n'était pas d'ailleurs un poste de tout repos, car la ville était toujours bombardée; mais il n'y avait pas de quoi troubler extrêmement des gaillards qui avaient fait Charleroi et la Marne : « Quand le soir nous disions l'un ou l'autre, légèrement nerveux : Eh! Paccoud, ça chauffe ! — il répondait en imitant l'accent des Méridionaux : « Oui, ça craque et ça bombe, je crois qu'il est l'heure de foutre le camp ! » Et, se retournant sur son oreiller, il s'endormait le nez à la ruelle. » — A Reims, du reste, l'auteur ne menait guère que la vie de bureau. Ces dames aussi étaient de la partie, car il en faut bien pour les nécessités humaines. Un moment il raconte encore une visite à la Cathédrale, massacrée par l'ennemi, et à propos de laquelle lui aussi peut certifier qu'il n'y eut jamais de poste sur les tours, — ceci pour quelques Messieurs très informés à qui j'ai entendu soutenir le contraire. Mais le général de Trentinian se trouva nommé à un commandement dans les Flandres et Binet-Valmer, passé maréchal-des-logis et porte-fanion de son chef, raconte la vie du secteur et les incidents de cette longue période. Puis il revient à Chaumont, toujours à la suite du général auquel il s'était attaché et dont il parle avec affection, mais qui fut mis à la retraite, si bien qu'après une période de désarroi, le narrateur passa dans les auto-mitrailleuses et se trouva en Lorraine dans la section de marine qui avait charge de l'arme. Plus tard, il se trouva sur la

Somme et enfin dans le personnel des tanks, à propos de quoi il raconte encore diverses histoires. C'est enfin la bataille de la Malmaison où il fut blessé et par laquelle la narration s'achève.

Ce volume est en somme curieux ; il est abondant ; il raconte simplement et franchement les choses, — et même la censure y a coupaillé des indications probablement subversives. Je n'ignore pas les critiques qu'on en pourrait faire d'autre part, mais il reste que l'auteur a assisté à une grande partie du drame actuel et qu'il en donne une relation constituant en somme un livre qui mérite d'être lu.

Du lieutenant Francisque Vial, il faut indiquer encore un curieux petit volume sur les **Territoriaux de France**, dont il donne la physionomie et à ce propos de multiples anecdotes. Les territoriaux constituent en effet une sorte de troupes qui méritent d'être étudiées à part. Certains travaillent sur les routes, construisent des baraques, exploitent les forêts ; d'autres sont là pour la parade, rendre les honneurs, faire les prises d'armes. Mais il y a aussi ceux qui donnent un coup de collier à l'occasion et qui sont « un peu là », qui se sont battus, ont subi des pertes nombreuses et trouvent parfois, lorsqu'ils reviennent de permission, que le civil « s'en fiche un peu trop », ou « qu'il va un peu trop fort ». Le territorial, « civil habillé en militaire », comme disent les grognons, a généralement le courage tranquille et modeste. Il ne se conduit pas comme les jeunes troupes, mais se montre toujours quand on sait le prendre (1). Sans doute il ne suit guère la consigne lorsqu'elle n'est qu'une tracasserie, mais sait observer celle qu'il estime utile et sérieuse. Il a le sens de l'organisation et c'est surtout lui qui a installé la vie dans les tranchées. On a pu même parler de son entrain, de sa gaieté habituelle, de ses réflexions d'un héroïsme tranquille. C'est ainsi l'anecdote de la bombe tombant près d'une tranchée et dont un éclat crève brutalement le journal que l'un d'eux est en train de lire, avant de se ficher dans le sol, entre ses jambes. L'homme sans bouger regarde le trou, le journal et finit par conclure : « C'est peut-être pas qu'il m'aurait tué, mais il m'aurait tout de même enlevé un sacré morceau de bidoche ! » — Plus loin, pendant un bombardement, un adjudant se rase, la glace accrochée à une branche. Des projectiles arrivent et il fait rentrer son monde, après quoi il continue à se savonner, lorsque survient une nouvelle rafale : « Ces cochons-là, ils n'attendront pas que j'aie fini ma barbe ! »

C'est un des miracles de cette guerre. Les territoriaux ont pu, avec la vie sauvage, farouche, quasi-animale qu'ils sont obligés de

(1) L'auteur cite cette anecdote : dans le secteur de l'Aisne, des hommes rentrant fourbus du travail de la journée et auxquels on demande encore de transporter des torpilles pour les canons de 58, qu'ils charrient toute la nuit, sans une plainte, afin de permettre un peu de repos à ceux qui doivent attaquer au petit jour.

mener, résister à l'usure physique et morale jusqu'à l'extrême limite des forces humaines, — et faire briller encore la flamme vivace de leur bonne humeur.

CHARLES MERKI.

A L'ÉTRANGER

Finlande.

Au lendemain du débarquement des Allemands en Finlande, les socialistes finlandais ont adressé aux diverses sections de l'Internationale, et notamment aux sections allemande et autrichienne, un appel qui a été publié par l'*Arbeiter Zeitung* du 13 mars, non sans coupures de la censure autrichienne.

La révolution finlandaise n'a rien à faire avec la guerre que les Puissances centrales ont menée contre la Russie. Elle est une pure lutte de classes entre les possédants et les non-possédants en Finlande. Il n'est pas vrai que le gouvernement révolutionnaire d'Helsingfors veuille sacrifier l'indépendance du pays à la Russie maximaliste : au contraire, le comité de cinq membres institué pour délibérer sur les rapports à venir avec la République russe devait faire reposer son projet sur les principes suivants : garantie internationale de l'indépendance de la Finlande ; transfert à l'Etat finlandais des domaines et établissements appartenant à l'Etat russe et se trouvant dans le pays ; démantèlement des fortifications russes et éloignement des militaires russes. C'est au contraire le gouvernement bourgeois qui fait du pays un État protégé et rentre dans la capitale sur les « fourgons de l'étranger », comme les Bourbons d'il y a cent ans.

Mais à quoi sert-il aujourd'hui de défendre les révolutionnaires de Finlande avec des mots? (*Douze lignes censurées en Autriche*). Devant cet énorme déploiement de forces, ce n'est plus la cause de ce prolétariat qu'il s'agit de sauver, ce sont ses membres vivants.

Ne l'oubliez pas ! Les chefs politiques et militaires de la contre-révolution finlandaise, les Renvall et les Mannerheim ont exprimé avec un tempérament subsidiaire qui est le signe capital de leur duplicité, la menace terrible de fusiller comme traîtres à la patrie tous les gardes-rouges faits prisonniers en combattant et de traduire en justice tous les chefs politiques de la révolution, tandis qu'après la répression on userait d'une modération politique durable à l'égard de la masse des graciés. Les mots honteux de « classe de parias » par lesquels ceux-ci doivent être stigmatisés, font voir quels sont les plans du gouvernement réactionnaire.

De lâches assassinats comme celui du commissaire Sujetlinski, délégué par le gouvernement russe pour accompagner le ministre roumain — M. Diamandi a prouvé la réalité révoltante des faits, — montrent de quoi le gouvernement est capable. La brutalité avec laquelle il a repoussé les offres de médiation du gouvernement suédois fait voir qu'aucune considération ne l'arrêtera dans ce chemin sanglant. Aucune objurgation des hommes qui pensent dans le monde civilisé ne troublera ce terrible sacrifice. Tout est préparé pour le célébrer jusque sous les regards indifférents des masses

ouvrières de l'étranger. La légende terroriste, par laquelle on a défiguré en une orgie d'anarchie sanglante les fautes et les péchés du gouvernement maximaliste, dut aussi être employée contre les révolutionnaires de Finlande. Il ne sert de rien que pas un seul de leurs principes politiques ne puisse être imputé au bolchevisme — les commissaires du peuple à Helsingfors ont notamment soumis au jugement du peuple les mesures agraires décrétées par eux. Il suffit qu'on ait créé le spectre effrayant du « bolchevik » grâce à toute la presse internationale réactionnaire et capitaliste et à l'aide bénévole de publications où la critique furieuse des tendances socialistes attribuées à la Russie est soumise au public étranger socialiste ou bourgeois comme « matière documentaire ». Faut-il s'étonner si beaucoup de socialistes, étourdis par ces « nouvelles de Russie », considèrent la terreur contre-révolutionnaire qui menace la Finlande soit avec indifférence, soit avec la supériorité pédante de gens pour qui de telles aberrations politiques et doctrinaires ne peuvent subsister avec leurs conséquences?

Mais il s'agit d'éveiller la conscience de la solidarité prolétarienne aux cris de : Sauvez les camarades finlandais de la vengeance de leurs vainqueurs.

Le socialisme finlandais a pris, depuis de nombreuses années, une place d'honneur dans l'Internationale. Tout en combattant avec ténacité l'oppression tsariste, il a organisé les masses non-possédantes pour la lutte économique et travaillé à leur élévation intellectuelle. La Finlande était le pays où pour la première fois une majorité socialiste s'était assise au Parlement; pas un pays où il n'y ait autant de maisons du peuple. Qu'adviendra-t-il des droits conquis au Parlement, qu'adviendra-t-il de ces maisons du peuple, si le prolétariat est réduit au sort d'une « classe de parias »?

La réaction finlandaise accomplira-t-elle son effroyable dessein? En expiation de soi-disants forfaits, décapitera-t-elle de sang-froid la classe ouvrière du pays? Il n'y a là-dessus aucun doute : les chefs instruits et sages du socialisme finlandais, Tokoi, Sirola, Manner, que le prolétariat international a appris à connaître comme de dignes compagnons de lutte, et qui, portés par un sentiment du devoir estimable, ont pris sur eux la responsabilité dans une situation révolutionnaire qu'ils n'ont pas cherchée, ces hommes et avec eux d'innombrables militants sont en danger d'être sacrifiés à une barbare vengeance de classe déguisée en justice.

On nous a redit ces jours-ci encore que l'Internationale socialiste n'était pas morte. S'il en est ainsi, et tout mot d'espérance est pour nous le bienvenu, elle a l'occasion et le devoir de témoigner son existence par une manifestation unanime pour le salut des socialistes finlandais. Une telle manifestation a des chances de succès et contribuera peut-être mieux au rapprochement intellectuel des partis séparés par la guerre qu'un marchandage autour d'une résolution pour le partage du monde. Par elle, tous les pays, tous les groupes, toutes les tendances divergentes peuvent et doivent se réunir, et chacun, dans la mesure de sa situation, de sa méthode et de son influence, doit employer tous les moyens utiles vers ce but urgent.

Que partout votre voix s'élève! Que partout votre force s'affirme! Sauvez les socialistes finlandais!

Seules les sections scandinaves de l'Internationale ont répondu à l'appel des Finlandais : brutalement éconduites par l'envoyé finlandais à Stockholm, Gripenberg, elles ont dû se rabattre sur le ministre allemand qui a promis de s'employer en vue de faire jouer un rôle « modérateur » aux autorités militaires allemandes en Finlande.

Il a été beaucoup parlé dans la presse des projets de constitution monarchique en Finlande : voici, d'après des informations venues de Stockholm à la fin d'avril, quels seraient les projets, au point de vue extérieur et intérieur, des cercles gouvernementaux d'Helsingfors :

La victoire des blancs ne signifie en aucune façon la fin de l'état de guerre entre la bourgeoisie finlandaise et la république russe. La guerre n'a pas eu seulement pour cause l'aide militaire apportée au gouvernement du Soviet d'Helsingfors : elle est également née du désir d'agrandir le territoire finnois aux dépens de la Russie par l'acquisition de ports libres sur l'Océan glacial et l'annexion des territoires en partie peuplés de Finlandais, comme la Carélie russe. Ces prétentions ont été reconnues par le gouvernement russe dans son accord avec celui d'Helsingfors ; aujourd'hui elles servent aux officieux blancs à démontrer que les rouges trahissaient la Finlande au profit de la Russie ; il est d'ailleurs compréhensible que la conscience d'une nation si longtemps vassale ne trouve pas immédiatement ses limites, et si les tendances annexionnistes, visant les côtes de Norvège, ne sont guère soutenues par le gouvernement victorieux, il n'en est pas de même pour celles qui concernent les territoires russes. D'autres motifs poussent encore à la continuation de la guerre avec la Russie, avant tout la crainte qu'a la bourgeoisie finnoise de la révolution sociale, crainte qui, malgré la victoire présente, ne diminuera pas aussi longtemps qu'il y aura par delà les frontières une Russie bolchéviste. Il faut ajouter les répercussions immédiates des événements de Russie, comme celles qu'on observe chez le général Mannerheim, naguère officier du tsar, et qui, comme serviteur de la République bourgeoise de Finlande, châtie aujourd'hui ceux qui ont renversé ses protecteurs.

Il ne convient pas d'attribuer au gouvernement finlandais toutes les divagations de ses partisans, mais on doit considérer qu'il s'agit ici de projets exposés par des gens actuellement en mission officielle à l'étranger. L'un d'eux, un artiste célèbre, est un mandataire de Mannerheim. Ses prévisions sont qu'en juin les Finlandais seront à Pétersbourg. « Nous sommes convenus avec l'Allemagne de créer une grande Finlande, qui doit comprendre la Carélie, l'Ingrie avec Pétersbourg et le chemin de fer jusqu'à la côte mourmane. De cette façon, nous aurons des frontières communes avec l'Allemagne, qui conserve l'Esthonie et la Livonie, et qui doit obtenir un port libre sur la mer arctique. Les îles Aland ne seront jamais séparées de la nouvelle Finlande, qui sera plus grande que la Suède et la Norvège réunies, et deviendra la puissance prépondérante dans la Baltique après l'Allemagne. » Un autre Finlandais en mission officielle, que *Politiken* donne pour un « homme de science », va encore plus loin et parle d'un second partage de la Russie, par lequel le Japon obtiendrait la Sibérie comme salaire d'une alliance politique et économique avec l'Allemagne.

Cette opération doit être entreprise après la victoire allemande à l'Occident ; elle anéantira le bolchévisme dont l'existence est un danger pour l'Europe. La construction d'un réseau ferroviaire finlandais avec un bac de Reval à Helsingfors doit relier directement le Cap Nord à Bagdad par Budapest et Constantinople.

Si de pareils plans apparaissent comme fantastiques, les projets de politique nationale des bourgeois finlandais doivent être pris au sérieux, et en première ligne l'instauration de la Monarchie. Cette tendance est très forte dans les cercles blancs, et d'après le représentant finlandais à Stockholm Gripenberg elle se serait répandue particulièrement parmi les paysans de langue suédoise. Ce monarchisme n'est naturellement pas affaire de sentiment. La classe possédante voit dans l'institution d'une monarchie forte une assurance contre le retour peut-être prochain d'une majorité parlementaire socialiste. Le suffrage universel serait maintenu, mais le système de la Chambre unique serait remplacé par un système de deux Chambres ou par une institution analogue au Bundesrat allemand. Un système militaire doit être établi sous la direction de l'Allemagne. La liberté de la presse et d'association doit être limitée, les imprimeries ouvrières sequéstrées, les maisons du peuple transformées en établissements officiels. Une loi d'exception est projetée contre les aspirations socialistes-révolutionnaires. En échange on veut protéger en théorie les travailleurs par « les bienfaits d'une législation sociale étendue ». En fait, le gouvernement a différé de six mois par décret l'application de la loi sur la journée de huit heures dans l'industrie du bois.

L'acte final de la guerre civile sera conduit avec fureur. Le *Dagens Nyheter* donne le témoignage suivant d'un Norvégien habitant Tammersfors : « Lorsque les condamnations furent prononcées après la capitulation, environ deux cents Russes, chefs des gardes rouges et membres du bataillon féminin de la Mort, durent creuser eux-mêmes leurs tombes, au bord desquelles on les rangea et les abattit à coups de mitrailleuses. » Interrogé sur ce rapport par un rédacteur de *Stockholms Tidningen*, le conseiller d'Etat Gripenberg a répondu avec toutes sortes de circonlocutions qu'il ne contestait pas la possibilité ni la « légalité » de cette exécution.

Il n'est pas sans intérêt de rappeler que le gouvernement blanc d'Helsingfors, aujourd'hui complètement victorieux, a été reconnu par l'Allemagne, l'Autriche, l'Espagne, la France et les pays scandinaves.

Dr A KAKIA.

§

Ukraine.

LA PROPRIÉTÉ FONCIÈRE ALLEMANDE DANS LA RÉGION D'ODESSA. — Une dépêche de Zurich du 17 mai nous apporte une nouvelle bien significative pour le moment : on vient de créer à Kiev un ministère spécial pour la défense des intérêts des colons allemands en Ukraine.

Comme on voit, les Allemands ne perdent pas leur temps sous les auspices bienveillants de Skoropadski. Ils ont raison de se hâter d'al-

ler au secours de leurs compatriotes, favorisés par l'ancien régime. Pendant la guerre les émigrés de Prusse ont perdu leurs privilèges. Pour faire connaître ces privilèges allemands en ce qui concerne les propriétés foncières en Ukraine nous empruntons quelques détails à la brochure d'un ancien ministre de la Rada, président actuel de la commission de paix russo-ukranienne, M. Cheloukhine (1) : *La colonisation allemande dans le Sud de la Russie* » (1915, p. 85).

L'auteur a étudié à ce point de vue le gouvernement de Kherson, dont la partie principale est constituée par la ville d'Odessa et son district. Mais le tableau général représenté dans la brochure est presque le même pour toute l'Ukraine. Cette documentation historique présente actuellement un double intérêt. Elle montre la facilité avec laquelle les Allemands ont colonisé le pays et d'autre part les difficultés qui attendent les Puissances de l'Entente dans leur concurrence future avec les Allemands.

La colonisation allemande en Russie débute avec le manifeste de 1762, qui fut complété par un autre en 1763. Dans ces actes il ne s'agit pas spécialement des Allemands, mais de tous les étrangers. En réalité, grâce aux conditions de la vie russe d'alors et aux influences allemandes dans les hautes sphères de Pétrograd, il se trouva que ces étrangers furent presque exclusivement des Allemands, et surtout des Prussiens.

Ils ont reçu de nombreux droits et privilèges que les autochtones n'osaient pas même rêver.

Cette colonisation coûta cher à la Russie et diminua beaucoup le fonds agraire, parce qu'on distribuait 60 déciatines par personne et, plus tard, 50 à 60 déc. par famille. Ici ne sont pas comprises les terres données en commun aux colonies, pour les jardins, les pâturages, les organisations d'usines, etc. Les colons étaient libérés de tous impôts pendant 30 ans. A leur arrivée en Russie, on leur procurait un logement gratuit pour 6 mois, le transport par les paysans de leurs biens, et on leur concédait des prêts sans intérêts pour s'installer.

La première colonie allemande en Ukraine fut fondée en 1787 près d'Elisabetgrad. Les premiers essais de colonisation allemande ne furent pas brillants : il arrivait d'Allemagne un ramassis de toutes sortes de gens qui ne tardaient pas en grande partie à se disperser, abandonnant les terres de colonisation. Aussi le gouvernement russe supprima l'émigration. Mais en 1803 vinrent de Prusse des députés demandant l'autorisation de coloniser la Nouvelle Russie et surtout Odessa. La même année apparut la première colonie

(1) Mme O. Baja a donné le compte rendu de cette brochure dans la *Vie Ukrainienne* de Moscou, 1915, 10.

llemande d'Odessa ; en 1804, il y en avait déjà cinq et dans le district de Kherson trois.

Après 1804 se créèrent très vite 41 colonies, auxquelles furent assignées 129,353 déc. de terres d'Etat. Dans le gouvernement de Kherson, les Allemands recevaient de même 185,963 déc., sans compter les dépendances. Dans le même temps le gouvernement prenait aux Juifs 9,908 déc. et les transmettait aussi aux Allemands.

La colonisation eut tant de succès que dès 1801 on voit commencer à paraître des ordres gouvernementaux tendant à limiter la colonisation allemande sur les terres d'Etat. Cependant ces mesures ne fusent réalisées qu'en 1843. Il est facile de deviner que les colons allemands sont encore actuellement les plus riches du pays et ne trouvent pas de concurrence pour l'achat des terres.

D'après la statistique officielle du zemstvo de Kherson, les colons allemands avaient dans ce gouvernement, avant 1895, en leur possession (les propriétaires-fonciers allemands (exclus) 185,963 déc. de terres reçues à leur arrivée ; ils ont acquis depuis plus de 500,000 déc. et ont affermé près de 300,000 déc. Le nombre de colons atteignait à cette époque 104,000 personnes.

Pour mieux comprendre la valeur réelle de cette colonisation, il faut ajouter que le gouvernement de Kherson occupe une superficie de 6,432,197 déc., dont 4.101,332 sont favorables à l'agriculture.

Ainsi dès avant 1895, *un quart* des terres arables se trouvaient déjà aux mains des Allemands.

En 1843, dans le gouvernement de Kherson, il y avait 42 colonies allemandes ; en 1865 leur nombre dépassait 150.

Après la guerre russo-turque, les Allemands achetèrent des terres avec une ardeur extraordinaire : en 1879, 30.368 ; en 1888, 40.740 ; en 1889, 32.665. Pendant dix ans, de 1896 à 1905, les nobles du gouvernement de Kherson ont vendu 352.756 déc., dont 125.003 déc. sont passées aux Allemands. Les colons allemands ont acquis encore 7.090 déc. de terres d'Etat, 14.000 déc. aux Juifs, 3.029 déc. aux paysans.

Telles sont les données pour les périodes antérieures à 1905. Depuis cette date, les Allemands ont augmenté leurs achats. De telle sorte que, représentant seulement 6°/₀ de toute la population de Kherson, ils *possèdent actuellement 1/3 de ses terres.*

La pensée principale qui a guidé le gouvernement russe dans cette voie de colonisation allemande fut le désir d'améliorer la culture et de développer l'industrie.

Mais ces colons allemands se trouvaient dans de telles conditions matérielles, ils disposaient de main d'œuvre à si bon marché qu'ils n'avaient nul besoin d'introduire les méthodes modernes de l'agriculture. Aussi la population environnante n'avait rien à apprendre

d'eux. Au lieu d'être un facteur de progrès en Russie, ils sont devenus exclusivement l'appui de la politique réactionnaire. Voilà pourquoi les agents de Berlin et le gouvernement réactionnaire de Skoropadski ont tant de sollicitude pour eux. Voilà pourquoi, avant toute chose, leur premier soin est d'organiser un ministère spécial pour la protection des colons allemands.

THÉODORE SAVTCHENKO.

§

A travers la Presse.

LA PRESSE ALLIÉE. — Dans la *Revue belge*, M. F. de Ryckman de Betz nous dit la tâche de la diplomatie belge après la guerre :

... Nul ne peut prévoir aujourd'hui ce que sera le monde qui sortira du bouleversement auquel nous assistons. Mais quelle que soit sa contexture, il est un certain nombre de principes qui seront éternellement vrais, parce que la vie des nations ne saurait se poursuivre si elles ne les respectaient pas.

Au point de vue international, on peut poser en fait qu'aucun peuple ne peut vivre en vase clos et n'avoir aucun rapport avec les autres peuples. L'interdépendance des Etats est un des axiomes qu'il serait puéril de nier. Ceci est encore plus vrai quand la position géographique d'un pays l'implique fatalement dans tous les grands conflits qui bouleversent périodiquement le monde. La Belgique placée entre la France et l'Allemagne est la nation la plus exposée de l'Europe ; une expérience plusieurs fois séculaire le lui a fait durement sentir...

Lorsque la lutte aura pris fin et que sur les ruines fumantes se rebâtiront des cités nouvelles, nous nous trouverons en face d'une situation atroce dont la solution constituera un problème d'une tragique grandeur.

Des publicistes de grand talent et des hommes d'affaires avertis ont fait ressortir que les causes fondamentales du cataclysme mondial étaient d'ordre économique bien plus que politique. L'industrialisation exagérée de l'Allemagne avait provoqué une crise qui menaçait de mettre en cause l'existence même de son industrie et de son commerce. La nécessité de s'ouvrir des débouchés nouveaux devenait impérieuse. Devant les résistances qui se manifestaient chez ses rivaux, devant l'imminence du péril que courait son industrie, l'Allemagne n'hésita pas à provoquer un conflit dont elle se croyait certaine de sortir rapidement victorieuse. Son rêve d'hégémonie était à la fois d'ordre économique et politique.

C'est là vraisemblablement la cause principale, mais pas unique, de la guerre. Celle ci est plus probablement la résultante d'un ensemble de causes qui, toutes, ont concordé pour déclancher l'horrible catastrophe sous laquelle nous sommes ployés aujourd'hui.

Quelle sera la paix qui y mettra fin?

C'est ce que nul ne pourrait dire et tous les pronostics sont jeux d'enfants. Les événements se chargent de démentir le lendemain ce que hier croyait avec ferveur.

Une chose est certaine, c'est que la paix serait un vain mot si elle n'ins-

taurait pas un équilibre nouveau entre les peuples. L'ancien équilibre européen se trouve rompu par le développement de son axe. Une organisation nouvelle des puissances et un remaniement complet du système européen seront la conséquence inéluctable de la guerre.

Toutes les grandes luttes qui ont mis en opposition les forces de l'Europe ont eu pour but tantôt de détruire cet équilibre, tantôt, quand il avait été rompu, de le rétablir sur des bases nouvelles. Les traités de 843, de 1648 et de 1815 ne sont pas autre chose que les chartes de rétablissement d'un équilibre de l'Europe. Le traité qui mettra fin à la guerre actuelle prendra rang à côté des précédents.

Il sera fait au nom des principes des nationalités et aura pour objet une répartition de puissance et de forces telle qu'aucune nation ou aucun groupe de nations ne pourra plus menacer l'indépendance des autres. C'est d'ailleurs toujours le but de ces traités de liquidation de grandes guerres. Ce but est généralement atteint pendant un temps plus ou moins long, suivant que les peuples sont plus ou moins épuisés, ou que les mesures prises répondent plus ou moins à des nécessités d'une durée plus ou moins longue.

Après quoi des arrangements savants sont comme toutes choses démodés et les luttes reprennent. Tant il est vrai que les seules associations que les peuples puissent fonder entre eux avec chance de les voir respecter sont des associations d'intérêts. Lorsque ceux-ci se modifient, rien ne peut prolonger l'existence d'arrangements qui leur sont devenus opposés. Il en résulte que seuls les peuples forts sont certains d'être respectés, quels que soient les intérêts en cause.

La Belgique se trouvera en présence de problèmes nombreux, complexes et graves. Son existence, en tant que nation, dépendra de la façon dont ils seront résolus.

....

Toutes les nations ayant participé à la guerre en sortiront épuisées, appauvries financièrement et économiquement. La lutte économique sera donc ardente, car il s'agira de restaurer, à côté de la puissance politique et de l'organisation générale des pays, leur vie matérielle et leur activité industrielle et commerciale.

Seuls sortiront victorieux de cette lutte les peuples dont la préparation aura été la plus énergique, la plus minutieusement étudiée et la plus rapidement mise en activité.

La crise actuelle ne prendra pas fin brusquement avec la guerre. Pendant un temps assez long, impossible à prévoir, le monde souffrira et l'ère des restrictions ne sera pas close avec la signature de la paix. La durée de cette crise dépendra surtout de l'énergie et de l'initiative de tous ceux qui participent à la vie économique du pays. Elle sera particulièrement intense en Belgique dont toutes les réserves, toutes les matières premières et tout l'outillage mécanique auront pris le chemin de l'Allemagne.

L'œuvre de reconstitution sera donc immense. Il faudra pourvoir à l'alimentation d'un peuple qui aura souffert de la faim pendant plusieurs années. Il faudra, en même temps, et le problème sera difficile, reconstituer les capitaux détruits, réorganiser les rapports d'échange, reconstruire les usines, leur fournir un outillage nouveau et des matières premières, indispensables à leur remise en marche.

Conçoit-on l'immensité de l'effort qu'il y aura lieu de faire pour résoudre tous ces problèmes, et cela dans le délai le plus court, car la vie ne s'arrête pas.

. . . .

La plus grande partie de l'activité de notre diplomatie aura donc à s'exercer sur des questions d'ordre économique. Ces questions joueront un rôle plus prépondérant que jamais et la façon dont elles seront résolues aura une répercussion profonde sur l'avenir du pays. Non que je veuille diminuer l'importance du rôle politique que nos agents auront à jouer. Celui-ci se trouvera même grandi au lieu d'être diminué, car s'il est certain que la carte de l'Europe subira des modifications profondes, il est clair que la Belgique ne saurait rester indifférente à son nouveau tracé. D'autre part la situation internationale de la Belgique sera, au point de vue politique, très différente de ce qu'elle était avant la guerre. Elle ne pourra plus se contenter dans une endormeuse neutralité. Appelée à une part plus active dans les relations entre nations, elle verra se préciser, s'accentuer le rôle que lui assigne sa position géographique, sa puissance de travail, sa civilisation et toutes les forces qui sont en elle.

Placée au confluent des grands courants qui séparent l'Europe, elle participait à la vie de chacun d'eux et jouait entre eux le rôle d'agent de liaison ou, parfois, de tampon. Dans l'équilibre nouveau qui devra nécessairement s'établir, quelle sera sa position ?

Probablement tout aussi difficile, sinon plus qu'avant. L'Europe ne peut plus être assise sur les mêmes principes d'équilibre que ceux qui la régissaient jusqu'ici. L'axe s'étant déplacé, il faut répartir autrement les poids de la balance. En présence d'une Russie désagrégée, chaotique, impuissante pendant longtemps, se dressera une Mitteleuropa qui, sous quelque forme qu'elle se présentera, sera une force non négligeable et qui poursuivra les mêmes desseins. Elle n'aura pour contrepoids que les puissances occidentales, réunies par un idéal commun et, sinon par des intérêts communs, du moins par le grand et impérieux besoin de se maintenir unies pour contrebalancer le groupe germanique.

Mais dans ce gigantesque conflit, l'Europe n'est plus seule. Le monde entier est sous les armes. Or, que voyons-nous se produire actuellement et se manifester plus clairement à mesure que le temps s'écoule ? C'est la suprématie des Etats-Unis sur l'Amérique tout entière. C'est le Japon qui silencieusement, mais sûrement, prend la tête des pays asiatiques. Avec son grand sens politique et sa patiente habileté, il profite des circonstances et d'une organisation supérieure pour prendre une influence grandissante sur toute cette partie du monde. La politique extérieure aura à tenir compte de ces groupements puissants qui englobent des continents entiers. C'est la réalisation de la théorie des grandes masses et de la force d'absorption concentrique des nations les plus fortes sur celles qui n'ont pas su préparer leur défense. Dure leçon, mais bonne à retenir.

En dehors donc des négociations diplomatiques d'ordre purement politique, notre activité internationale devra se préoccuper des multiples questions qui intéressent notre production nationale et les débouchés qui lui sont nécessaires, et cela dans des conditions de lutte de plus en plus âpres. Cette activité devra se manifester par des investigations et des études spéciales ;

par le recrutement d'agents possédant des connaissances techniques profondes et non superficielles, par la création et l'organisation d'organes nouveaux, si c'est nécessaire, pour aider à la conquête progressive des marchés extérieurs...

LA PRESSE ENNEMIE. — Que le pacifiste Alfred H. Fried, Autrichien, se voie insulter par les nationalistes d'outre-Rhin, c'est, pour qui suit la courageuse *Friedens-Warte* qu'il dirige, fort compréhensible et dont on ne saurait même faire grief aux chauvins allemands, mais que chez nous il se trouve des gens pour l'accuser d'être un agent dangereux au service des puissances centrales, c'est ce qui ne trouve son explication que dans la monomanie de la calomnie dont ces gens sont certes atteints. Voici, d'Alfred H. Fried, quelques réflexions sur « la moins-value de l'état de paix à venir », où je n'aperçois rien que la Wilhelmstrasse ou la Ballplatz aient pu inspirer.

Par bonheur, on commence à se faire une idée claire de ce que sera cette paix achetée au prix de si incroyables sacrifices, qu'elle soit ou non victorieuse. Dans son dernier discours, le comte Czernin nous a déjà mis en garde contre les trop grosses espérances touchant une paix universelle, précisant que la disette alimentaire du monde sera « la conséquence la plus terrible de cette guerre ». Et maintenant l'ex-chancelier allemand, le Dr Michaelis, dans une allocution tenue en public, vient de présenter la paix future sous sa véritable physionomie et nous a mis également en garde contre les espoirs exagérés. « Ce serait une désillusion », est-il dit dans les extraits de ce discours rapportés par les gazettes, « que de croire que la paix nous ramènera les mêmes conditions de vie qu'en 1914. Nous devons considérer que nous emporterons la misère de la guerre dans la paix. Il faut que nous supportions sans murmurer la misère de paix (*Friedensnot*). Notre existence après la guerre sera encore sous la contrainte ; on continuera de faire maigre chère dans la maison et ce longtemps (*Schmalhans wird Küchenmeister werden und bleiben*). La pénurie et le renchérissement se maintiendront, non seulement quant à l'alimentation, mais aussi quant au vêtement et à la chaussure. Notre forte dette conduira à la restriction administrative des matières premières. Je préférerais renoncer à une indemnité de guerre, vienne une fois encore la responsabilité à m'en incomber, que de vouer, par le paiement de sa dette, notre peuple au plus grand danger de sombrer dans le matérialisme. Une vie domestique et simple, ce sera là notre tâche. Nos enfants seront notre bien suprême. Ne mésestimons pas, à l'heure présente, la misère de paix — c'est lorsqu'il était dans la détresse que notre peuple s'est affirmé le plus fort et le plus magnifique. »

Donc, on commence enfin à reconnaître publiquement la moins-value (*Minderwertigkeit*) de cette paix, moins-value que nous avons prédite il y a longtemps. Mais, ce qui est intolérable, c'est la tentative sournoise de faire de cette détresse une vertu. Il n'est besoin que d'avoir toujours devant les yeux les événements de juillet 1914 pour voir clair dans ce forfait qui imposa à l'humanité une situation pareille à l'humanité qui vivait heureuse et grande avant que les fous et les criminels nous jetassent dans cette guer-

re. Oui, pourquoi l'avez-vous provoquée, cette guerre, si, vous qui l'avez jusqu'ici conduite avec succès, vous nous découvrez la perspective d'un tel abaissement, d'une telle dégénérescence de la vie ? Pourquoi présentez-vous cela comme une épreuve imposée par une puissance supérieure, alors que ce furent vos mains gauches, vos cerveaux bornés qui ont créé ce désespérant état de choses ? Et inconsciemment encore ! Ce n'est point pour fournir au peuple allemand l'occasion de se prouver fort et magnifique que vous êtres entrés en guerre. Vous êtes des dupeurs dupés. Vous avez déchaîné la guerre dans l'espoir de vous enrichir par la rapine et le meurtre ; c'est pour devenir plus riches et dominer le monde que vous êtes partis en campagne, et, parce que vous êtes trompés et avez trompé les autres, vous faites figure maintenant de caractères d'airain rendus plus forts par la détresse, alors qu'en vérité, vous espériez nager dans l'abondance. Le Dr Michaelis ne voudrait pour Dieu aucune ! indemnité de guerre, parce que ce serait là un allégement de la misère, ce qui nous ferait « sombrer dans le matérialisme ». Nous connaissons cette parole hypocrite ! Le Dr Michaelis peut être tranquille. Nul ne lui apportera une indemnité de guerre, et il pourra se réjouir, ses jours durant, à la vue du peuple qui, après avoir été riche, s'obligera à une « vie domestique et simple ». Cette vie simple et domestique, elle se manifestera dans une constante sous-alimentation et une mortalité supérieure, dans l'extension de la tuberculose, de la syphilis, du crime, des maladies mentales, dans l'abaissement de l'instruction populaire dans la diminution du nombre des naissances. « Nos enfants seront notre bien suprême. » On fera tout pour les empêcher de venir au monde, et, s'ils naissent, ils mourront en masse par la misère qui les entourera. Et, en fin de compte, ce sera la liberté que l'individu aura perdue, car le peuple que les provocateurs sans conscience ont conduit à la domination du Monde se soumettra à la discipline de maison de force du Militarisme. La contrainte restera, pronostique le Dr Michaelis. Tel sera l'aspect du Monde échappé au « danger du matérialisme », mais que feront pourrir les idéaux des militaristes et des hypocrites.

Un seul espoir demeure, celui que la question « pourquoi » se fasse entendre toujours plus haut, et qu'à cette question, la connaissance des causes répondra et que, par cette réponse, l'humanité guérira.

LA PRESSE NEUTRE. — M. Ed. Rossier tâche, dans la *Semaine littéraire*, de Genève, à définir la politique de l'Allemagne et celle de l'Autriche. L'une ne serait que la « Weltpolitik » prise en main par l'empereur Guillaume II ; l'autre, d'abord toute intérieure, obligée de s'appuyer à celle-là et inspirée par elle, exigeant la création de l'Albanie, poussant les Bulgares contre les Serbes et profitant de l'assassinat de l'Archiduc Franz-Ferdinand, pour lancer le fameux ultimatum qui déclencha la guerre.

Les hommes politiques qui entourent le vieux François-Joseph ne voient-ils pas le danger, ne se rendent-ils pas compte que le conflit, qui ne pourra manquer d'exaspérer les oppositions intérieures, va mettre la double monarchie sous la dépendance de sa puissante voisine ? La reculade finale du

comte Berchtold, quand il constate que la lutte ne pourra être localisée sur le champ austro-serbe, fait croire que oui. Mais il est trop tard ; et dans la guerre les faiblesses de l'Autriche-Hongrie éclatent au grand jour : seule l'assistance de sa robuste alliée la sauve du désastre. Ses troupes passent sous le commandement des grands chefs allemands : elle n'a plus d'indépendance politique, plus d'argent ; chaque jour se raccourcit la chaîne qui la lie et l'asservit.

Le jeune empereur Charles réalise le péril ; c'est là son plus grand mérite. La plainte de ses peuples l'émeut, la menace d'esclavage l'effraie : pour sauver ce qui reste à sauver encore, il faut conclure la paix bien vite. Il s'y emploie de son mieux. C'est par son inspiration sans doute que s'élabore cette entente avec le centre allemand qui provoque la manifestation pacifique du Reichstag de juillet dernier, tandis qu'à Rome s'élève la voix du chef de l'Eglise qui adjure les combattants de poser les armes.

Jusqu'à quel point le gouvernement allemand a-t-il été informé des coups de sonde que le jeune souverain tentait dans le camp de l'Entente ? Nous ne le savons pas ; pas plus que nous ne comprenons par quelle insigne maladresse, ou quelle ténébreuse machination, le comte Czernin s'en est allé provoquer de gaîté de cœur un homme du tempérament de M. Clemenceau qu'il devait savoir en possession de secrets redoutables. Mais, une fois la lettre au prince Sixte de Bourbon publiée, l'affaire est devenue tragiquement simple. Les dépêches attristantes que Charles Ier s'est hâté d'envoyer à son terrible frère de Berlin et que, par l'effet d'une volonté supérieure sans doute, les journaux ont impitoyablement reproduites montrent bien la détresse qui régnait à la Hofburg.

Il y avait une autre chose encore, c'est que la monarchie danubienne était à bas : ses ressources touchaient à leur terme, elle ne pouvait plus entretenir ses troupes, elle ne pouvait plus nourrir ses peuples. Puisque la paix était impossible, puisqu'on retombait « en dedans », il n'y avait plus qu'une chance de salut : s'abandonner à la protection de l'alliée encore forte, se livrer à elle corps et âme.

De là la fameuse entrevue au quartier général allemand. Les deux souverains sont entourés d'hommes d'Etat et de chefs militaires. En apparence ils traitent sur un pied d'égalité, ils ne se ménagent pas les témoignages de tendresse. En réalité l'un est venu, bien contre son gré sans doute, remettre à l'autre la haute direction de ses armées et de ses Etats ; il lui restera les titres et les honneurs.

Les termes de l'arrangement se dessinent peu à peu. Non pas qu'il faille croire tout ce que disent les journaux qui, ceux de Vienne surtout, se livrent à une véritable débauche d'explications et de commentaires. Mais les hommes politiques commencent à parler : M. Wekerlé entre autres a fourni l'autre jour à la Chambre hongroise des renseignements intéressants.

Nous savons que l'accord entre les deux monarchies doit être prolongé pour une longue durée, qu'il doit être resserré ou, comme on dit, approfondi. Une série de conventions s'élaborent qui, selon les uns, garderont la forme de traités et, d'après les autres, seront jointes aux constitutions des Etats. Elles portent sur l'organisation des armées qui seront formées sur des bases semblables et obéiront sans doute à un commandement unique ; sur la direction de la politique qui agira dans une étroite entente en face de

l'étranger ; sur les questions économiques, ce qui implique dans le présent un système commun d'exploitation agricole, de réquisitions et de rationnement, et pour l'avenir une union aux conditions encore ignorées dans le grand tout que sera la *Mitteleuropa*.

Une part d'inconnu subsiste. Elle est d'autant plus grande que nécessairement les parlements seront appelés à dire leur avis sur une série de questions industrielles, commerciales ou douanières. Nous en savons pourtant assez pour conclure que jamais alliance plus étroite n'aura enserré deux Etats souverains. Malheusement, jusqu'aujourd'hui, le secret du dualisme à parts égales n'a pas été découvert. Il arrive toujours que l'un impose son autorité à l'autre, que le plus fort absorbe le plus faible. N'est-il pas trop évident que, dans la combinaison nouvelle, l'Allemagne commandera et que l'Autriche, en second qui ne sera guère brillant, la servira dans la poursuite de ses buts européens et mondiaux?

Après deux siècles de rivalités et de luttes, l'union parfaite se réalise ; mais, comme le prévoyait Kaunitz, elle n'est devenue possible que parce que l'une des deux puissances « a rendu l'autre subalterne ». Fâcheux résultat d'une inquiétante succession d'erreurs et de fautes.

Et tandis qu'on persiste à parler de la Société des nations qui ne peut manquer de voir le jour bientôt, apparaît un organisme basé sur la force et terriblement armé. L'Entente qui prétend combatire jusqu'à ce que la justice règne sur la terre voit sa tâche se compliquer sans cesse; on dirait que le but recule. Cependant des énergies toujours plus nombreuses disparaissent dans la mort et le fleuve de sang grossit.

PAUL MORISSE.

VARIÉTÉS

A propos de la lettre K. — Il y a une lettre qui a une bien mauvaise réputation depuis la guerre. C'est la lettre K. On y a vu un symbole du Germanisme.

Il y a une grande part de vérité dans cette assertion ; mais il y a aussi une grande part d'erreur.

Ce qui est vrai, c'est que K n'est pas une lettre française à proprement parler ; ou plutôt précisons notre pensée. K est une lettre que l'on trouve aux origines les plus anciennes de l'alphabet ; il semble même que sa forme s'est peu modifiée depuis le temps de l'écriture hiératique des Egyptiens jusqu'à nos jours. Le nom du K dérive du mot syrien *Kaf* qui désigne : la paume de la main. De l'alphabet phénicien, K passa dans l'alphabet grec et dans les alphabets italiques. Les Romains comme plus anciennement les Etrusques n'eurent pas l'habitude d'utiliser cette lettre. Ils représentaient primitivement le son guttural fort ou doux par la lettre C. Le mot *Caius*, ainsi, s'écrivait avec un C et se prononçait *Gaius*. Cette représentation des sons gutturaux forts et doux par les mêmes signes est un phénomène que nous verrons se reproduire au moyen âge dans les langues germaniques, et dont nous voyons aujourd'hui un exemple en français

dans le mot « second ». Ce n'est que plus tard que les grammairiens inventèrent le G qu'ils distinguèrent du C.

Quant au K, il aurait été introduit chez les Romains postérieurement aux autres lettres par un grammairien du nom de Salluste, avant la création du G vraisemblablement, dans le but de désigner le son guttural dur. Mais il ne fut guère utilisé que dans certains mots dont la seconde lettre était généralement un A, comme *Kalumnia*, *Karthago*, *Kalendæ*, *Kaeso*. L'abréviation K servait à désigner les *Kalendes*, elle servait aussi à désigner le mot *Kalumnia*. K était la lettre d'infamie que la loi Remmia ordonnait d'imprimer au fer rouge sur le front des dénonciateurs calomnieux. Cette loi tomba de bonne heure en désuétude. Soit dit en passant, c'est regrettable ; il serait à souhaiter que de notre temps, où il n'y a pas la liberté de la presse, mais où il y a, par contre, la liberté de la diffamation, on rétablisse ce signe d'infamie contre certains journaux qui ne vivent que d'accusations fausses et de chantages.

Dans l'antiquité K fut surtout une lettre hellénique. Les Grecs représentaient par un K le C des latins. Claudius devenait ΚΛΑΥΔΙΟΣ, Cicéron, ΚΙΚΕΡΩΝ, César ΚΑΙΣΑΡ. C'est un phénomène analogue à ce que nous voyons aujourd'hui en allemand où les mots d'origine latine comme *Kaiser*, *Kultur*, *Konferenz*, *Kongress* s'écrivent par un K, alors que dans les langues latines ils prennent un C. Quant aux grammairiens latins, ils ne reconnaissaient pas au K une grande utilité. Quelques-uns le déclaraient complètement superflu. Néanmoins il fut toujours considéré comme une lettre de l'alphabet latin et, au dernier siècle de l'Empire Romain, Boëce la place comme le 10e signe de sa notation musicale par lettres.

De l'alphabet latin, le K passa dans tous les systèmes d'écriture nationale qui se formèrent après l'invasion des Barbares. On le trouve chez les Lombards, chez les Wisigoths, chez les Francs et chez les Saxons. Il y est encore d'un emploi assez rare. Au moyen âge le K est peut-être plus fréquent dans les textes que dans l'antiquité latine. Dans certains manuscrits K, comme signe numérique a pour valeur 250. L'explication de ce signe doit être plus vraisemblablement de caractère paléographique que de caractère grammatical. Les chimistes prirent l'habitude d'écrire avec un K le mot *Kalium* (potasse) et lui donnèrent pour signe son initiale. Mais surtout la lettre K se trouve employée dans les diplômes royaux émanant de nos rois du nom de Charles : *Karolus* y est généralement écrit avec un K. K se trouve également dans les monogrammes des rois Carolingiens du nom de Charles. Certaines monnaies frappées sous Charles VIII sont connues sous le nom de « blans au K couronné ». En Provence, les monnaies frappées sous Charles III sont également marquées d'un K. Cette lettre se trouvait aussi sous l'ancien régime sur les monnaies

frappées à l'Hôtel des Monnaies de Bordeaux, mais c'est là un simple signe qui n'a par lui-même aucune signification.

Dans les textes latins ou français du nord de la France, le K est d'un emploi assez fréquent, plus encore dans le corps des mots que comme initiale. De même en Allemagne, c'est dans les pays du Nord que l'usage du K se généralisa d'abord. Au moyen âge il est encore peu usité dans l'Allemagne centrale et dans l'Allemagne du Sud, où le son K est rendu par les 2 lettres Ch. C'est donc de l'Allemagne du Nord que l'usage du K s'est généralisé dans tous les pays de langue allemande. Il est curieux de constater que dans les langues modernes de l'occident l'usage du K serait d'origine septentrionale. Peut-être faut-il y voir une influence hellénique par l'intermédiaire des Slaves du Nord, ou plus simplement une application spontanée du K latin. Quoi qu'il en soit, la raison du développement du K en Allemagne est très simple à trouver : c'est qu'en allemand, C n'a pas la même valeur que dans les langues romanes : il se prononce Ts et le Qu se prononce quou ; voilà pourquoi les Allemands transfigurent tous les mots d'origine latine commençant par un C en le remplaçant par un K. En France, le besoin du K s'est moins fait sentir, car le C et le Qu rendaient le son guttural dur. Au moyen âge les grammairiens français avaient déjà un préjugé contre cette lettre peu harmonieuse : « Iceste lettre, dit l'un d'entre eux, pour Dieu, qu'a qui crie ades quant on la nomme ? » Au XVIIIe siècle Ablancourt demandait que le K soit banni de la langue française et relégué dans les pays du Nord. Néanmoins au XIXe siècle les partisans d'une réforme de l'orthographe ont insisté sur l'utilité que pourrait avoir le K dont l'usage généralisé ferait cesser le caractère équivoque du C, qui est tantôt une sifflante tantôt une gutturale, et qui est plus simple que le Qu, puisqu'il exprime en un seul signe ce que l'autre combinaison de lettres exprime en deux.

Le K n'est donc pas une lettre française et c'est une lettre allemande. Mais il serait inexact de la considérer comme une lettre exclusivement allemande. On a remarqué que parmi les mots commençant par un K en français il n'y en a pas un qui soit vraiment français ; c'est exact ; mais on n'a pas remarqué qu'il y en a très peu qui soient d'origine allemande. Il n'y a guère que le mot *Képi* et le mot *Kirsch*, qui semblent comme le symbole de deux fléaux que nous devons à nos voisins d'outre-Rhin, le militarisme et l'alcoolisme. Encore faut-il remarquer que *Képi* est peut-être un mot latin germanisé et désigne une coiffure bien française et peu usitée des Allemands. Avant cette guerre, au cours d'une discussion sur un projet de loi militaire, un ministre disait à la tribune : « Toute la question est celle de savoir si nous porterons un casque ou un képi. » Aujourd'hui, il est vrai, les temps ont changé : nos poilus portent le casque et par

une bizarrerie inexplicable autant que choquante, le port du képi leur est interdit au repos et est réservé aux seuls officiers. Quant au mot *Kirsch*, son origine n'est pas à proprement parler germanique, mais gréco-latine : ce mot évoque le souvenir de la ville hellénisée de Cérasonte, qui a donné son nom au Cerisier.

Parmi les autres mots français commençant par K nous trouvons *Kermesse*, d'origine germanique sans doute, mais flamande et qui apparaît dans notre langue comme un écho de la pétulante gaieté de nos voisins les Belges. D'autres mots dérivent du grec, d'autres ont pour origine l'Extrême-Orient ou se rattachent aux langues primitives de l'Amérique.

D'autre part, nous ne ne trouvons pas le K seulement chez les « Boches ». Nous le trouvons chez les Anglais, généralement dans des mots d'origine germanique comme *King* ou *Knight*, auxquels il sert d'abréviation. Mais nous le trouvons aussi chez les Flamands, chez les Hollandais, chez les Scandinaves, dans les langues d'origine celtique, comme le bas breton, et surtout chez les Slaves, qui en font un grand usage, soit qu'ils l'écrivent en caractères latins comme les Polonais, soit qu'ils emploient les caractères dérivés de l'alphabet de Cyrille et de Méthode comme les Russes et les Serbes ; K est enfin une lettre alsacienne : c'est l'initiale de Kléber et de Kellermann.

N'excluons donc pas la lettre K de notre alphabet, bien que nous n'en faisions pas grand cas; elle est aussi bien à nous qu'aux « Boches ». Elle appartient au patrimoine commun de l'humanité. Si, sans doute, ils en ont mieux compris que nous l'utilité, ce n'est pas une raison pour que nous leur en fassions cadeau ! A ce compte-là... Mais n'insistons pas. Laissons à chaque lecteur le soin d'achever notre pensée.

EDGAR BLUM.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Histoire

A. Gérard : *Ma mission en Chine, 1893-1897*. Avec un portrait et 4 cartes ; Plon. 7 50

J. Paquier : *Luther et l'Allemagne*; Lecoffre. 4 80

Comte Louis de Voïnovitch : *La monarchie française dans l'Adriatique*; Bloud. 3 50

Linguistique

Joseph-Anglade : *Grammaire élémentaire de l'ancien français*; Colin. 4 »

Littérature

Azorin : *Entre l'Espagne et la France;* Bloud. 3 »

Maurice Maeterlinck : *Morceaux choisis;* Nelson. 2 »

Léon Meunier : *Essai de catéchisme;* Les Humbles. 1 »

Berthe de Nyse : *André Godin, Sa vie et son œuvre;* Carnet critique. 2 »

Ouvrages sur la guerre actuelle

René Benjamin : *Les rapatriés;* Berger-Levrault. 1 50

Henriette Celarié : *En esclavage;* Bloud et Gay. 3 50

Ch.-Maurice Chenu : *Totoche, journal d'un chien à bord d'un tank.* Préface de Claude Farrère; Plon. 2 »

Cosmos : *Les bases d'une paix durable;* Scribner's Sons, New-York. 2 »

P. D. : *De l'or, de la gloire et du sang.* Réplique à M. Maurras; Giard. 2 »

Dr Lucien Graux : *Les fausses nouvelles de la grande guerre.* Tome second; Edition française illust. 6 »

Gustave Hervé : *Jusqu'à la victoire; Après la Marne; La patrie en danger; La muraille;* Bibl. Ouvrages documentaires. Chaque volume. 3 50

Lettres de guerre de Robert Dubarle. Préface de L. Barthou. Avec 4 gravures; Perrin. 3 50

Lieut. Jacques Péricard : *Debout les morts.* II : *Pâques rouges;* Payot. 4 50

Pierre Prénat : *Les Impressions d'un pépère;* Cahiers du Centre. 3 »

Mgr Sagot du Vauroux : *Guerre et patriotisme;* Bloud. 3 50

Philosophie

R.-W. Emerson *Autobiographie d'après son « Journal intime ».* Traduction, Introduction et Notes par Régis Michaud. Tome II : *1841-1876;* Colin. 3 50

E. Goblot : *Traité de logique.* Préface de M. E. Boutroux; Colin. 8 »

Camille Marx-Lange : *Science et Préscience.* Préface d'Edouard Schuré; Perrin. 3 »

Ernest Seillière : *Le péril mystique dans l'inspiration des démocraties contemporaines;* Renaissance du Livre. 2 50

Poésie

Guillaume Apollinaire : *Calligrammes, Poèmes de la Paix et de la Guerre (1913-1916),* avec un portrait de l'auteur par Pablo Picasso, gravé sur bois par R. Jaudon; « Mercure de France». 5 »

Emile Cagin : *Poèmes;* Le Scarabée. 3 50

Louis Espinasse : *L'Abeille blonde;* Lemerre. » »

Guy de Raoulx : *Chansons de Convoi;* Vernant, Provins. 8 »

Marcel Wyseur : *Les Cloches de Flandre;* Perrin. 3 50

Questions médicales

G. Saint-Paul : *Le rôle mondial du médecin militaire.* Préface de M. Lucien Hubert; Alcan. 3 50

Questions militaires

Souvenirs de l'aide-major Lamare-Picquot, 1807-1814. Publiés et annotés par Hubert Pernot. Avec un appendice; Alcan. 4 55

Questions religieuses

Alexandre Cingria : *La décadence de l'art sacré;* Cahiers vaudois. » »

Gaston Gaillard : *Les jésuites et le germanisme;* Giard. » »

Roman

Georges Dejean : *Si les Français voulaient...;* Libr. de la Revue Franco-Suisse, Genève. 4 »

J. de Givry : *L'irrésistible emprise;* Jouve. 3 60

Jean Nesmy : *L'âme de la victoire;* Grasset. 3 50

C.-F. Ramuz : *La guérison des maladies;* Cahiers vaudois. » »

Sheridan : *La Fange;* Renaissance du Livre. 3 50

Sciences

Divers : *La vie universitaire à Paris*. Avec 92 illust.; Colin. 10 »

Sociologie

Louis Défert : *Administration et liquidation des sociétés de secours mutuels*. Préface de MM. Fenoux; Giard. 2 »

Lucien Deslinières : *Pour abolir la souffrance humaine*; Giard. 3 »

Louis Férasson : *La question du fer. Le problème franco-allemand du fer*; Payot. 3 »

Alfred Krug : *Pour la repopulation et contre la vie chère*. Lettre-préface de M. Ed. Herriot; Berger-Levrault. 3 50

Joseph Laporte : *Commentaire pratique de la loi sur les loyers*; Giard. 2 »

*** *Lettres sur la réforme gouvernementale*; Grasset. 3 50

Paul Vergnet : *Joseph Caillaux*; Renaissance du Livre. 3 »

Varia

Georges Truffaut : *Production des légumes*. Organisation méthodique de la production des légumes dans les jardins potagers familiaux et dans les jardins potagers militaires; Libr. des Laboratoires et Etablissements G. Truffaut. 5 50

MERCVRE.

ÉCHOS

Littérateurs tués à l'ennemi. — Une protestation. — « Le Mal Eclos ». — De Stéphane Mallarmé à Ezéchiel. — La Bête de l'Apocalypse. — L'Acte de naissance de Gounod. — A propos des « ballons du siège de Paris ». — Le Cas Richard Mutt. — Propagande germanique. — La société du globe terrestre. — Un poème latin à la gloire des marins d'Italie. — Radio-télégraphie indigène. — Quatrième centenaire de la mort de Léonard de Vinci. — Déclaration du poète Rabindranath Tagore. — Publications du *Mercure de France*.

Littérateurs tués à l'ennemi. — L'aspirant Jean Le Roy a disparu dans des circonstances qui laissent peu d'espoir de le retrouver vivant. Jean Le Roy était un jeune poète qui donnait les plus grandes espérances. Il avait publié une plaquette, *le Prisonnier des Mondes*, où apparaissaient déjà des qualités de simplicité et d'originalité qui laissaient présager un grand poète. Il avait de l'univers une vision plastique très neuve. Avant la guerre, il avait collaboré aux *Soirées de Paris*. Mitrailleur au 414e d'infanterie, il avait été le secrétaire et l'ami de son capitaine René Dalize, tué devant Craonne d'une balle à la tête. Il avait écrit avec lui un certain nombre de poèmes de guerre. Durant la guerre, Jean Le Roy avait publié des poèmes dans les *Imberbes*, revue polygraphiée du front, et à *Nord-Sud*. On assure que, lors de sa dernière permission, Jean Le Roy avait brûlé ses poèmes inédits, ne les trouvant pas assez modernes.

§

Une Protestation.

Somewhere, America, le 1er mai 1918.

Monsieur le Directeur du *Mercure de France* :

Monsieur. — Votre revue a toujours été celle du franc parler. Je vous envoie donc ces quelques lignes. J'espère qu'elles seront lues par qui de droit.

La France a conquis l'admiration du monde entier au cours de cette guerre : de l'Amérique surtout. Et l'Amérique s'est éprise d'un magnifique désir de connaître mieux cette France, qu'en raison d'une déplorable propagande elle méprisait presque, avant 1914.

Rien n'est plus digne d'encouragement que ce rapprochement de la France et de l'Amérique; et nous applaudissons des deux mains tous ceux qui y contribuent. Mais rien aussi de plus délicat fort souvent. Or, il faut parler franc ; on a commis à Paris des fautes impardonnables. Et s'il est vrai qu'on a envoyé aux Etats-Unis des chargés de mission admirables, et s'il est vrai même qu'on en envoie toujours plus de ceux-là, on en a envoyé aussi de parfaitement incompétents, et on en envoie encore qui manquent de tact à un degré extraordinaire. Il est vraiment permis de se demander parfois si ce ne sont pas des « boches » purs et simples, ayant mission de compromettre la France en agissant, soi disant en son nom, d'une façon horriblement choquante.

Il est arrivé ce qui arrive trop fréquemment, c'est-à-dire que les modestes et les âmes d'élite n'ont pas fait autant de bien que les énormes gaffeurs n'ont fait de mal.

Nous ne parlons pas seulement des grands discours ampoulés chantant sans retenue la gloire de la France, — ceux-ci sont regrettables, mais non mortels. Mais qu'on nous délivre, Monsieur, des grands insupportables donneurs de conseils ; qu'on cesse de demander à l'Amérique d'écouter avec patience des oraisons qui reviennent à ceci : « Vous admirez la France, vous aimez la France, que vous avez donc raison !... Que de choses vous lui devez !... Ah, n'oubliez pas La Fayette et Rochambeau !... Vous, savants... vous, écrivains... vous, acteurs... vous artistes... vous, femmes... votre *devoir* aujourd'hui, c'est de... Vous périrez si vous n'écoutez les conseils de la France qui vous parle par ma bouche. » Oui, qui nous débarrassera des grands « missionnaires » inspirés — et HAUTEMENT PISTONNÉS ?

J'ai écouté sans plaisir dans une salle de conférence, puis à une table de banquet, un de ces personnages qui semblait avoir seul vu la guerre en France ; les récits des journaux n'étaient que fables, et ceux qui avant lui avaient exposé devant les mêmes gens les mêmes événements n'étaient tous que de vils imposteurs... La vérité, la seule, la vraie, l'indiscutable, nous l'entendions enfin !

J'ai entendu un grand pontife spiritualiste venant parler de la France religieuse à l'Amérique matérialiste... L'orateur semblait parfaitement inconscient du fait qu'il venait de la patrie de Comte, de Renan, et de Combes, et qu'il parlait dans le pays de Beecher Stove, d'Emerson, et — pourquoi pas ? — de Billy Sunday dont il avait parfois les allures désordonnées. Il suppliait donc les Américains de lever comme la France les yeux au firmament où brillent de si belles étoiles, et il tançait son auditoire comme des écoliers...

J'ai lu des articles et des livres stupides, où des pédants — ou des pince-sans-rire — venaient faire un voyage d'agrément aux Etats-Unis, forçaient toutes les portes et bénissaient insupportablement l'Amérique... *et qui prenaient la politesse des Américains pour des génuflexions devant des incarnations du génie de la France.*

Tout récemment encore circulait en Amérique un prospectus d'une personne diplômée, voire agrégée de l'Université de Paris, professeur, journaliste, conférencière, missionnaire... ayant entre autres recommandations pour évangéliser françoisement l'Amérique d'avoir eu « l'unique distinction de donner en Egypte la première conférence où assistassent des femmes »,

et d'avoir eu « l'honneur de prononcer à Bordeaux la première grande [savourez, Monsieur, cette « grande »] conférence en faveur du suffrage des femmes il y a 8 ans ». Et cette personne arrive en Amérique qu'elle ne connaît point — tout au plus y a-t-elle passé dans un voyage autour du monde, — elle se livre aussitôt à cette gymnastique des simples ou des superficiels qu'on appelle la statistique... elle avait découvert bien vite et elle publie (car *représentant la France*, les bureaux de journaux et les salles de conférences s'ouvrent devant elles toutes grandes) qu'en Amérique, dans les bibliothèques il n'y a que 250 volumes français pour chaque 10 000 anglais... elle ne s'inquiète pas de qui sont ces livres, elle ne réfléchit pas même que, si son calcul est juste, la proportion des livres français est vraiment considérable comparée à ce qu'elle se trouverait probablement en France... C'est un chiffre, et elle le brandit à la face de l'Amérique, et elle somme des auditoires, ou naïfs ou polis, d'expier bien vite ce péché d'omission.

Elle annonce aussi que l'enseignement du français est détestable, et qu'elle va nous dire comment changer tout cela. « Il y a deux grosses difficultés généralement avec les gens qui sont venus enseigner le français ici, c'est qu'ils ne sont pas familiers avec les meilleures et dernières méthodes, et qu'ils ne savent pas adapter ces méthodes aux élèves américains... » *Les dernières et meilleures méthodes*... cela sent son charlatanisme à cent lieues. Allons, Madame, qu'en savez-vous ? Vous débarquez de quelques jours !... — On vous l'a dit ? De quel droit, *agrégée de l'université de Paris*, allez-vous sur des *on dit* ? Et *Qui* donc vous l'a dit ? — Non vous avez simplement deviné. Vous vouliez faire des discours, et vous avez supposé que cela devrait bien être ainsi ; des arguments de ce genre sont si faciles à fabriquer ! Celui qui écrit ceci, Madame, a été en rapport constant avec l'enseignement du français en Amérique depuis plus de quinze années, et il peut vous assurer que les raisons pour lesquelles les Américains n'apprennent pas mieux le français sont tout autres et que vous ne pouvez pas même le soupçonner. Et, Madame, n'avez-vous donc pas même remarqué que vous trouvez en Amérique cent personnes connaissant au moins un peu de français, contre *une* en France qui sache un peu d'anglais ? Essayez donc de faire un tour de conférences *anglaises* en France comme vous avez pu donner un tour de conférences *françaises* en Amérique. — Vous ne deviendrez pas riche !

Vous vous faites annoncer avec infiniment de modestie comme venant « pour augmenter le public qui pourra prendre connaissance de la littérature française et pour apporter une connaissance des meilleurs livres français »... Quelle audace ! Les Brunetière, les Rod, les Régnier, les Bédier, les Lanson, les Baldensperger ne comptent pour rien, il a fallu *vous* pour apporter la connaissance des meilleurs livres !...

Voyons, de qui se moque-t-on ici ? On a parfois accusé en France les Américains d'être passés maîtres en fait de réclame, et soi-même on laisse loin derrière soi Barnum lui-même... On dira peut-être que des agents mettent en circulation ces prospectus, et que les conférenciers et les écrivains ne se tressent pas eux-mêmes ces ridicules guirlandes. — Soit, mais c'est tout de même leurs paroles qu'on cite dans ces prospectus, et ils autorisent leur circulation...

Mais assez. Il y a en Amérique, Monsieur le Directeur, beaucoup de

travailleurs pour la cause de la France, et qui font leur travail sans grosse caisse et avec quelque résultat. Ceux-ci saluent avec infiniment de plaisir les représentants distingués de la France ; ils n'en verront jamais assez. Mais ils sont irrités et humiliés par ces marchands de rhétorique qui finiront par compromettre leur œuvre de patience et d'amour. Qu'on ne l'oublie pas en France : ce qui a hâté plus que tout autre chose l'attitude anti-allemande aux Etats-Unis, en 1914, c'est précisément que les Allemands traitaient les Américains comme des idiots qui allaient avaler tout ce qu'on allait, de Berlin, faire imprimer dans leurs journaux. La même irritation finira par se manifester un jour si la France n'est pas prudente.

UN AMI DE LA FRANCE EN AMÉRIQUE.

§

« **Le Mal-Éclos** ». — Nous avons reçu la lettre suivante :

Bordeaux, 17 mai 1918.

Monsieur le Directeur,

Les auteurs d'un très intéressant article sur Henry Céard écrivent (*Mercure*, 16 mai, p. 272) : « *Mal-Eclos*, histoire d'un pion que publia jadis Henry de Weindel dans la *Vie populaire...* »

C'est *Une belle journée*, publiée par Charpentier en 1881, que la *Vie populaire* a reproduite dix ou douze ans plus tard. *Mal-Eclos* a paru en 1881 dans la *Revue littéraire et artistique* (1er août, 15 août, 1er septembre). Henry Céard donnait à la même revue, le 15 juillet, une étude sur Paul de Saint-Victor, et, le 15 octobre une étude sur Auguste de Chatillon. La *Revue littéraire et artistique*, très intelligemment menée d'abord par Edmond Deschaumes, puis par Théodore Avonde, est morte jeune au commencement de 1882.

Veuillez, Monsieur le Directeur, etc.

H. DE LA VILLE DE MIRMONT.

A cette lettre MM. Léon Deffoux et Emile Zavie répondent :

Cher Monsieur Vallette,

M. H. de La Ville de Mirmont n'est pas moins bien renseigné sur les écrivains naturalistes que sur l'ancienne poésie latine et que sur Louis Bouilhet, — les deux principaux objets de ses savants travaux. — La phrase qu'il relève dans notre article sur M. Henry Céard n'est ni tout à fait renseignante, ni tout à fait exacte. Nous aurions dû écrire :

«... *Mal-Eclos*, histoire d'un pion, reproduite, en 1892 (du 31 janvier au 6 mars) dans la *Vie populaire* et qui avait été publiée pour la première fois, en langue russe, par le *Slovo* de Saint-Pétersbourg (1877), puis, en langue française, par la *Revue littéraire et artistique* (1881)... »

Ce roman a eu, en effet, la singulière fortune d'être traduit en russe, avant même d'avoir été publié en France.

A propos des études de M. Céard sur Auguste de Chatillon et sur Paul de Saint-Victor, signalons à M. H. de La Ville de Mirmont qu'il trouvera, dans le journal *L'Express*, le 28 mars et le 24 juin 1881, des articles du même auteur sur les mêmes sujets.

M. Céard a également consacré un article à Louis Bouilhet, dans *l'Express* du 9 mars 1881.

Veuillez agréer, cher Monsieur Vallette, l'assurance de nos sentiments les meilleurs et les plus dévoués.

LÉON DEFFOUX ET EMILE ZAVIE.

24 mai 1918.

§

De Stéphane Mallarmé à Ezéchiel, tel est le sujet d'une conférence faite, le 26 mai dernier, sous les auspices de la Ghilde *Les Forgerons*, au théâtre du Vieux-Colombier, par Edouard Dujardin. Malgré un temps

délicieux qui devait éloigner toute idée de s'enfermer, c'est dans une salle entièrement remplie que le conférencier prit la parole, devant un auditoire qui lui resta fidèle jusqu'à la fin de la réunion.

Edouard Dujardin fut et est demeuré — il s'en fait justement un titre de gloire — un disciple fervent de Stéphane Mallarmé, et c'est avec des paroles émues et pieuses, et une compréhension affinée par l'amour, qu'il nous parla du Maître, de qui il nous sut dire l'œuvre entier, toujours vivant, comme celui de Socrate, par son enseignement et ses propres vertus.

Il démontra péremptoirement quelles influences ont déterminé le Symbolisme, et que celle de Mallarmé fut importante entre toutes. Il dit aussi quelles affinités il y eut entre ce mouvement littéraire et l'impressionisme pictural et le mouvement musical d'alors.

Puis, ayant apprécié les poètes venus à la suite des symbolistes — Paul Claudel, Jules Romains, Vildrac, André Spire (Madame Jane Hugard, récita un très beau poème de ce dernier), — Edouard Dujardin a remonté le cours du fleuve lyrique, jusqu'à Baudelaire d'abord — havre splendide et sûr — pour nous amener à la source même, à la Bible, dont il nous fit sentir la beauté éternelle par des commentaires où nous reconnûmes le professeur de l'histoire des Religions à côté du poète, et par des traductions littérales d'un récit d'Ezéchiel et du psaume *Super flumina Babylonis*, d'une puissance d'expression jamais dépassée.

Cette conférence était illustrée de récitations et de danses qui permirent d'apprécier le haut talent et le goût exquis de Madame Jane Hugard. La partie musicale était tenue avec autorité par Mlles Yvonne Chastel et Jeanne Philippon. — P.M.

§

La Bête de l'Apocalypse.

On lit dans l'Apocalypse de saint Jean :

C'est ici que l'intelligence paraît. Que celui qui a de l'intelligence compte le nombre de la Bête, et ce nombre est 666.

Or, en prenant chaque lettre avec son numéro d'ordre dans l'alphabet, on arrive à l'identité suivante :

Guillaume II de Hohenzollern, le troisième et dernier empereur d'Allemagne = 666.

On a en effet :

101 2 9 151 Guillaume II de Hohenzollern........	263
17 113 25 73 le troisième et dernier........	228
101 74 empereur d'Allemagne........	175
Total général........	666

JEHAN DU RANELAGH.

— Le *Mercure* du 1er mai a présenté une interprétation du chiffre 666 de l'*Apocalypse* appliqué à Guillaume II. Elle appelle quelques remarques complémentaires.

Le texte dit que ce nombre répond aussi à une dénomination personnelle,

le nom d'un homme. L'Apocalypse étant écrite en grec, c'est dans cette langue qu'il faudrait traduire la signature *Wilhelm Kaiser*. Le *W* se rend par le *b* grec (cf. *basileus* grec à *Wassili* russe), la syllabe *he* est longue, et exige l'*e* long grec (*êta*), la finale à appliquer est celle des noms d'homme de source barbare, *is*. Dans *Kaiser*, l'*e* est bref, il faut ici l'*e* bref grec (*epsilon*). On a ainsi en lettres et, au-dessous, en chiffres le résultat suivant :

β	ι	λ	η	λ	μ	ι	ς	κ	α	ι	σ	ε	ρ
2.	10.	30.	8.	30.	40.	10.	200.	20.	1.	10.	200.	5.	100.

Le total des chiffres est bien 666.

Mais 666 n'est pas un nombre pris au hasard. Il appartient à une série numérique. C'est celle des nombres triangulaires qui n'a d'utilité que pour le calcul des piles de boulets. On la représente graphiquement ainsi

•
• •
• • •
• • • •
• • • • •

et ainsi de suite en augmentant la base d'une unité à l'infini.

Si cette base est 36, le nombre des boulets de la pile sera 666.

Or 36 est un nombre exceptionnel. C'est le seul qui soit en même temps un triangle et un carré. Il donne le total d'une pile de boulets ayant à sa base 8, c'est-à-dire un nombre cubique : 2 × 2 × 2. Comme carré, il a pour racine 6, c'est-à-dire 2 + 2 + 2.

Ainsi 666 symbolise la conjonction d'une *triplice* et d'une *quadruplice*.

Dans la 6e édition de son livre *les Précurseurs de l'Antéchrist*, publiée en *1816* sans nom d'auteur, l'abbé Würtz a annoncé que la guerre déchaînée par l'Antéchrist sur le monde commencerait en 1912 et qu'il y aurait alors sur le trône de Constantinople un sultan Mahomet, car

μ α ο μ ε τ ι ς
en chiffres : 40. 1. 70. 40. 5. 300 10. 200 = 666.

Les calculs de Würtz provenaient d'une étude de la célèbre prophétie de Daniel. C'est sous les traits de ce prophète que Guillaume II s'est fait sculpter en 1898, au porche de la cathédrale de Metz. — J. D.

§

L'Acte de naissance de Gounod.— Les musiciens pourront célébrer bientôt le centenaire de l'auteur de *Faust* et de *Mireille*. Parisien de Paris, comme son père, qui fut un peintre-graveur de quelque renommée, il y a un siècle, — et comme son grand-père, le dernier fournisseur du roi, et comme tel logé aux galeries du Louvre, où il finit ses jours, plus qu'octogénaire, en 1795, — Gounod naquit dans le onzième arrondissement (le sixième actuel) et fut baptisé à Saint-Séverin. Voici son acte de naissance, tel qu'il a été relevé dans le bulletin de la Société historique du VIe :

N° 574. — L'an mil huit cent dix-huit, le dix-huitième jour du moi de juin, trois heures de relevée. Par devant nous, Antoine-Marie Fieffé, adjoint à M. le maire du onzième arrondissement, faisant fonctions d'officier de l'état civil, est comparu François-Louis Gounod, peintre âgé de soixante ans, demeurant à Paris.

place Saint-André-des-Arts, nº 11, quartier de l'Ecole de Médecine, lequel nous a présenté un enfant du sexe masculin, né d'hier quatre heures du matin, susdite demeure, de lui déclarant et de Victoire Lemachois, son épouse, mariés à Rouen (Seine-Inférieure), il y a douze [ans] environ, auquel enfant il a déclaré vouloir donner les prénoms de Charles-François.

« Lesdites déclarations et présentation faites en présence de Nicolas Fleury, coëffeur, âgé de cinquante ans, demeurant même maison, premier témoin, et de Michel Waizenegger, tailleur, âgé de quarante-six ans, demeurant susdite demeure, second témoin. Et ont les père et témoins signé avec nous le présent acte de naissance après lecture.

[Signé] : GOUNOD, FLEURY, WAIZENEGGER, FIEFFÉ.

Ajoutons que le maison natale du compositeur de musique a disparu, vers 1880, lors du percement de la rue Danton.

§

A propos des « Ballons du Siège de Paris ». — Plusieurs lecteurs du *Mercure* se sont émus du passage de la variété du numéro du 1er mai où il est dit que les aéronautes étaient munis, tels des mineurs, d'une *lampe électrique* à la ceinture. M. P. Hendlé, ingénieur en chef du génie maritime, nous écrit à ce sujet une lettre inédite sur la date de l'emploi courant de la lampe électrique portative et ajoute que *même aujourd'hui, l'emploi de lampes personnelles et portatives par les mineurs est assez rare et cela se comprend en raison du prix de la pile de rechange et de sa faible durée.* C'est l'évidence même et il n'est pas besoin d'être spécialiste électricien pour savoir — l'article de M. Daniel Berthelot : *Eclairage*, au t. XV de la *Grande Encyclopédie* contient, pour le plus humble *outsider*, toutes précisions à ce sujet — que ce n'est qu'en 1870 qu'eurent lieu les premiers essais d'Edison, qui, d'ailleurs, n'aboutirent pas. L'origine du malentendu, c'est notre mauvaise écriture, qui a fait prendre au compositeur pour une lampe *électrique* ce qui, sur notre manuscrit, n'était, que lampe *de Davy*. Quant au *projecteur électrique*, il existait bien, lui ainsi qu'en fait foi, dès le 15 septembre 1870, cette correspondance de Paris dans le *Courrier du Gard* :

Le ballon fixé sur la place Saint-Pierre à Montmartre, complètement abrité par la butte, doit et peut rendre au cas de travaux de siège des services dont nous désirons faire comprendre toute l'importance à nos lecteurs.

Le détail de ces services est ainsi exposé par le même journal dans son numéro du 26 octobre de la même année.

Je suis allé voir, cette nuit, le ballon militaire fixé sur la place Saint-Pierre, à Montmartre. Cet appareil commence à rendre aux assiégés des services dont je désire faire connaître l'importance à vos lecteurs. Les câbles, manœuvrés par des trucs, se déroulent sur une longueur de 450 à 500 mètres. D'une hauteur semblable, la nacelle du ballon domine absolument toute la partie nord des environs de Paris. Des appareils puissants posés sur le sol font circuler l'électricité à l'aide de fils au fur et à mesure que l'aréostat s'élève. Dans la nacelle se trouve un réflecteur mobile surmonté d'une longue-vue qui, pendant la nuit, jette ses yeux sur tous les mouvements de terrains et permet de découvrir même les individus isolés battant la campagne. Aussitôt que l'aéronaute aperçoit quelque chose de suspect, il immobilise sa lumière, et le point indiqué devient l'objectif de nos artilleurs. Les mouvements de l'ennemi et ses reconnaissances sont suivis pour ainsi dire pas à pas, mais c'est surtout pour l'établissement des parallèles que ce moyen devient d'une extrême utilité.

C. P.

§

Le Cas de Richard Mutt. — New-York a eu une exposition des Indépendants sur le modèle de celle qui avait lieu à Paris avant la guerre. Le prix pour exposer était de six dollars.

M. Richard Mutt envoya une fontaine en porcelaine, de celles qui servent dans les retirades des grands cafés et sur la porte desquelles il y a écrit *Hommes*. Elle sont scellées au mur un peu plus bas que les cuvettes où l'on se lave les mains. On n'a pas remarqué que le galbe des cuvettes ou fontaines du genre de celle que M. Richard Mutt voulait exposer aux Indépendants de New-York affecte la forme d'un Bouddha accroupi. Si bien que l'envoi de M. Mutt était intitulé : « le Bouddha de la salle de bain ».

Les motifs invoqués pour refuser l'envoi de M. Richard Mutt furent les suivants :

1° Son envoi était immoral et vulgaire.

2° C'était un plagiat, ou plutôt une simple pièce commerciale ressortissant à l'art du plombier.

A cela M. Mutt répondit que sa fontaine n'était pas immorale puisqu'on pouvait chaque jour en voir de semblables exposées dans tous les magasins d'installations de bains et autres objets de plomberie.

Sur le second point M. Mutt fit remarquer que le fait qu'il eût modelé ou non la fontaine de ses propres mains était sans importance, l'important étant dans le choix qu'il en avait fait.

Il avait pris un article courant de la vie, et fait disparaître sa signification habituelle sous un nouveau titre et, de ce point de vue, avait donné un sens nouveau et purement esthétique à cet objet.

Quant à la plomberie, ajoutait-il, le reproche est absurde, les seules œuvres d'art de l'Amérique étant, avec les ponts métalliques, celles qui ressortissent à l'hygiène et à la plomberie.

Le point de vue de la *Society of Independents Artists* est évidemment absurde, car il part du point de vue insoutenable que l'art ne peut ennoblir un objet, et en l'espèce il l'ennoblissait singulièrement en transformant en Bouddha un objet d'hygiène et de toilette masculine. Quoi qu'il en soit et au risque de nier délibérément par sa détermination le rôle et les droits de l'imagination, les Indépendants de New-York refusèrent d'exposer la fontaine de M. Mutt. En quoi ils se montrèrent moins libéraux que les *Indépendants* de Paris qui exhibèrent le tableau de Boronali, tout en sachant bien qu'il s'agissait d'une blague ou plutôt d'un coup monté, et ils l'exposèrent tout simplement parce que ceux qui avaient monté le coup avaient payé les vingt-cinq francs exigés pour exposer, et que d'autre part, ils ne se reconnaissaient pas le droit d'empêcher même une farce. Au reste, l'empressement que mirent les journaux à essayer de faire croire au public que les Indépendants, les peintres, les critiques et les amateurs d'avant-garde avaient été mystifiés prouva une fois de plus que les journaux français se sont fait une ligne de conduite de s'opposer par toute la force de leur tirage à tout ce qui est jeune et neuf, en art aussi bien qu'en science et qu'en littérature. Une polémique récente prouve qu'ils ne s'en doutent même pas.

§

Propagande germanique. — Les Allemands ont mobilisé leurs intellectuels de la façon la plus profitable à leurs « buts de guerre » ; ils les emploient non seulement à la propagande à l'étranger, mais encore à la propagande intérieure. Ainsi veulent-il dès maintenant faire connaître à toutes les populations de l'Empire les pays conquis et qu'ils prétendent organiser à leur manière.

Les lecteurs du *Mercure* n'ignorent pas, grâce aux substantielles chroniques de M. Fuss-Amoré, les efforts incessants tentés pour germaniser les Flandres, à défaut de la Belgique entière Savants et artistes, encouragés sans nul doute par les autorités, s'y emploient chacun selon ses moyens. C'est ainsi qu'a été récemment entreprise la publication de chants populaires flamands, depuis le moyen âge jusqu'à nos jours, la « terrible guerre universelle », assure le prospectus de l'éditeur, ayant provoqué un « événement historique qu'on était loin de prévoir (*ein weiteres unvorgesehenes geschichtliches Ereignis*) : la reintégration d'une tribu germanique sœur par le peuple allemand en armes ».

La propagande ne s'arrête pas là, et, pour faire « pénétrer plus profondément » aux *Feldgrauen* eux-mêmes la culture du peuple conquis, et lui révéler « sa valeur dans le passé, le présent et l'avenir », le Herr Lektor Dr. Hermann Wirth, docent à l'Université de Berlin, a organisé dans la zone des armées des *Soirées flamandes* où la conférence, la musique et l'image réunies sont, paraît-il, fort appréciées de l'auditoire.

Peut-être le Dr. Wirth projette-t-il sur l'écran les *Originalradierungen* où Roland Anheisser, rival de Hans Thomas, a reproduit « maint monument qui a souffert par la guerre ou lui a été offert en holocauste, comme les célèbres halles d'Ypres, dont les nobles formes ont été conservées par lui pour la postérité », dit un autre prospectus. Cette suite d'estampes, qui « forme un voyage à travers le pays, depuis la Flandre occidentale jusqu'à la Meuse », figura à Bruxelles, dès le mois de décembre 1915, à l'Exposition de la librairie allemande organisée par le Dr. L. Volkmann. « Ainsi se trouve inclus dans cet œuvre une grande époque de la culture germanique d'un pays auquel aujourd'hui, à la grande époque de notre peuple allemand, nous portons un intérêt particulièrement vif. »

Autrement dit, les 33 estampes de Roland Anheisser remplaceront avantageusement les monuments ruinés et les paysages dévastés de Flandre et de Wallonie.

§

La Société du globe terrestre. — Nous avons reçu de Pétrograd une lettre ainsi conçue :

Honoré rédacteur,
Vous êtes prié de bien vouloir insérer cet écrit dans votre estimable revue.

Le Secrétaire
illisible

Russie. Petrograd. Académie des Beaux-Arts.
Les Présidents du Comité de la Société du globe terrestre. Ephéméride n° 3.
Signatures des 317 présidents du globe terrestre.
Y. Chliebnikoff, Y. Kamensky, B. Pusternak, G. Petnikof, E. Anenkova, M. Matiochine, R. Pronine, Boris Lazarevsky, J. Jurkine, Djan Yu-Kei, Tin-E-Li, M. Ko-

nomine, N. Evrenof, M. Zenekwitch, N. Nicolaieva, Nathan Altmann, N. Siniakowa, N. Assief, Arthur Lourié.

(Statut, Ephémeride II, Moscou 1917. V. Kamensky, G. Petnikoff, V. Chliebnikof.

La singularité de cette missive nous avait paru si grande que, la jugeant incompréhensible, nous avions décidé de ne pas la publier ; mais plusieurs Russes auxquels nous l'avons montrée nous ont paru la goûter et la trouver toute naturelle.

Voici, d'après eux, le sens de cette petite manifestation : des peintres et des littérateurs de Pétrograd ont jugé que, malgré l'existence d'Etats et de Gouvernements, le monde entier pouvait d'ores et déjà être envisagé au point de vue d'un internationalisme futur jugé inévitable et en vue duquel une assemblée gouvernementale de 317 présidents paraît suffisante.

Les signataires ont pensé qu'il n'était nullement nécessaire de retarder la désignation de cette aristocratie et c'est pourquoi ils nous invitent à compléter la liste qu'ils nous ont fournie.

§

Un poème latin à la gloire des marins d'Italie. — Il a été composé par le Père Lorenzo Rocci, professeur au collège de Mondragon.

Ce sont 263 hexamètres qui célèbrent l'expédition de Luigi Rizzo, commandant des sous-marins qui allèrent dans le port de Trieste torpiller le cuirassé autrichien *Wien*.

Le poème débute par l'évocation des gloires romaines égalées par les héros de cette guerre, entre lesquels domine Luigi Rizzo qui *ante alios facinus memorabile tentat*.

Après Rome le poète évoque Trieste, *urbs dives campis*, et revient à Luigi Rizzo, *triplici jam palma nobilis ante*. En effet, trois décorations ornaient la poitrine du héros avant l'exploit qui devait lui valoir la quatrième.

Après la classique invocation aux Muses, le Père Rocci rappelle l'expédition navale des Dardanelles et les braves

... qui anfractus claustraque Ponti
Vicerunt Helles, ipsaque Propontidos unda
Intentare necem Turcis minitantibus ausi.

Puis le Père Rocci en vient au haut fait de Rizzo. Et le poème se termine par le récit du retour des vainqueurs.

Ceux qui entendent et goûtent encore la langue de Virgile et d'Horace liront avec curiosité la façon dont le Père Rocci parle, dans une langue antique, des plus récents engins de guerre.

Voici par exemple en quatre vers la description de l'aréoplane et de ses effets dévastateurs :

... prius ignotis volitans nunc machina pennis
Dædalea potior majorque ope, in aera sæpe
Sublime audacea tollit, jactare ruinam
Unde queant pariter miseris terrisque verisque.

Voici encore la description du réflecteur d'un cuirassé :

Machina, quam ab radiis nuper dixere reflexis,
Patribus ignotum portentum ab bellica facta,
Utilis est nigræ tenebras depellere noctis.
Plurima crystallum referens est lamina circum
Mirificis implexa modis radiosque refundens,

Estque suas dynamis jungens electrica vires :
Illa per immensum cuneato lumine terras
Et maria et montes longo distantia tractu
Collustrat, ferme jubas ut sol exserit altus.

§

Radiotélégraphie indigène. — La rapidité extraordinaire et la précision avec laquelle les nouvelles parcourent d'incroyables distances sur le continent africain ne sont pas nouvelles, mais on n'a jamais su les expliquer.

Le *South Africa*, du 30 mars 1918, dit que la nouvelle de la défaite des troupes britanniques à Isandhlwana avait été répandue parmi les serviteurs à Maritzbourg un certain temps avant que le Gouvernement n'apprît que la bataille avait eu lieu.

Et ce qui est encore plus étrange, c'est que, quand la colonne du colonel Plunkett tomba dans une embuscade à Goumbourrou, au fond du Somaliland, le jour même de ce tragique événement, à Kasama, dans le nord-est de la Rhodesia, la tribu des Avembas se mit à porter le deuil pathétique et hideux de ses membres askaris qui avaient péri dans l'expédition sous les ordres du colonel Plunkett.

Ce ne fut que six semaines plus tard que les messagers de la Chartered Company arrivèrent à Kasama, afin d'annoncer la nouvelle et ils s'aperçurent que la nouvelle était déjà ancienne.

Pendant les campagnes de l'Est Africain il y a eu de nombreux exemples merveilleux de cette transmission magique. Les détails des actions d'une colonne et les nouvelles des batailles avaient atteint les villages indigènes presque instantanément.

Un fait le montre. Les indigènes de Wassangou, qui habitent dans la partie méridionale de l'ancienne et dernière colonie allemande, bavardaient sur la marche du général Deventer, vers la ligne du chemin de fer du Central Railway, une semaine au moins avant que les blancs de la même région eussent connaissance officiellement de cette opération.

C'est ainsi qu'en France les familles des disparus sont généralement avisées bien avant que ne leur parvienne la nouvelle officielle de la perte d'un être chéri. Il est vrai que nous avons la poste aux lettres. Les nègres d'Afrique ont autre chose ,mais on n'est pas encore arrivé à découvrir en quoi consistaient leurs rapides moyens d'information.

§

Quatrième centenaire de la mort de Léonard de Vinci. — L'an prochain il y aura quatre siècles que Léonard de Vinci mourut à Ambroise en 1519.

On organisera en Italie et en France de grandes solennités artistiques et scientifiques en l'honneur de cet homme de génie.

En Italie, le ministre de l'Instruction publique, qui est un grand lettré et un admirateur de l'œuvre de Léonard, s'occupe lui-même de l'organisation de ces solennités. Il existe déjà une Commission spéciale de l'œuvre scientifique de Léonard de Vinci.

Le président en est le sénateur Blasenca, professeur à l'Université de Rome et actuellement secrétaire d'Etat au ministère des Pensions.

C'est un des hommes qui connaissent le mieux l'œuvre de Vinci à laquelle il s'est adonné dès sa jeunesse.

M. Mario Carmenati va se mettre en communication directe avec les Sociétés littéraires et scientifiques françaises dans le but de donner à la célébration de ce centenaire la plus ample signification latine.

§

Déclarations du poète Rabindranath Tagore. — Le *Manchester Guardian* a publié, en mars, un numéro spécial sur l'Inde où nous trouvons les déclarations suivantes de l'illustre poète hindou Rabindranath Tagore :

... Dans le jugement de l'histoire, nous autres peuples d'Orient, sommes les principaux témoins qui pourrons dire la vérité sans crainte, si désagréable que cela nous puisse paraître. Notre voix n'est pas autoritaire, elle n'a pas d'armes pour l'appuyer. C'est la voix des humbles qui ne compte que sur la force de la vérité...

L'Europe est grande. Elle a été favorisée par sa situation, son climat, ses races pour produire une riche et belle histoire, force de beauté et de liberté. La nature du sol y a forcé l'homme à déployer ses forces sans abandonner son esprit au fatalisme passif. L'énergie et l'audace de ses enfants ne limitent pas ses desseins, ils ont aussi une intelligence suivie et positive, le sens des proportions dans leurs créations,et le sens du réalisme dans leurs aspirations. Ils ont scruté les secrets de l'existence, les ont mesurés et maîtrisés...

L'Europe a une telle conscience de sa grandeur qu'elle ne sait où la puissance pourrait lui manquer. Il y a eu, dans l'histoire, des peuples qui oubliaient leurs âmes dans l'orgueil et la jouissance de leur puissance et de leur richesse. Ils ne se rendaient pas compte de leur erreur, parce que les choses et les institutions leur assuraient une telle magnificence que toute leur attention était portée en dehors d'eux-mêmes...

Dans la guerre actuelle, l'avertissement a été donné à l'Europe que ses biens ont pris la place du meilleur de ses vérités. Si elle veut se régénérer elle doit faire retour vers son âme et vers son Dieu, et accomplir sa mission en portant ses idéals dans tous les continents de la terre, mais ne plus les sacrifier à son appétit de richesse et de domination.

§

Publications du « Mercure de France » :

CALLIGRAMMES, *Poèmes de la Paix et de la Guerre (1913-1916)*, par Guillaume Apollinaire, avec un portrait de l'auteur par Pablo Picasso, gravé sur bois par R. Jaudon. Vol. in-8, 5 fr. (4 japon à la forme et 3 chine, à 150 fr. ; 33 vélin de cuve, à 25 fr. Tous souscrits).

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du MERCVRE DE FRANCE (G. ROY), 7, rue Victor-Hugo.

3ULLETIN FINANCIER

: transactions sont toujours fort peu nombreuses et les fluctuations de cours, qu'orientées à la baisse, n'entament qu'assez légèrement les valeurs sur les-es elles se produisent. En somme, le marché fait montre du plus grand froid et nos Rentes maintiennent leur bonne tenue : Rente 3 o/o, 60 fr., 5 o/o, 87 fr. 95; Rente 4 o/o, 68 fr. 60.

fonds russes restent lourds : Russe 4 1/0 o/o 1909, 40 fr. 75 ; 5 o/o 1906, ; 3 o/o 1891, 31 fr. 50.

: Chemins de fer français sont irréguliers et reperdent en général quelques : sur leur avance récente : Orléans 1105 fr.; Est 748 fr.; Nord 1182 fr.; Midi r.; P.-L.-M. 920 francs.

xtérieure d'Espagne atteint 143 fr. 25 et les valeurs de ce groupe sont re-iées au-dessus de leur précédent niveau : Nord d'Espagne, 460 fr.; Sara-, 520 fr. ; Andalous, 461 francs.

: valeurs de cuivre, la plupart des titres se présentent en régression : Rio r.; Boléo 830 fr.; Tharsis 142 fr. 50; Montecatini 110 francs.

groupe des valeurs métallurgiques ainsi que celui des valeurs de guerre séz résistant et les écarts de cours se bornent à quelques unités.

titres russes sont inchangés : Bakou 1010 fr. ; Toula 385 fr. ; Maltzoff rancs.

ious en exceptons la Banque de France immobile à 5262 fr. et le Crédit r en nouvelle avance à 701, les actions de nos grands établissements de font moins bonne contenance : Société Générale 530 fr.; Comptoir d'Es-e, 780 fr.; Crédit Lyonnais, 1030 fr.; Union parisienne, 605 francs.

Sucreries brésiliennes passent de 410 à 435 fr.; les actions Sucreries d'E-ainsi que les parts sont sans changement appréciable.

LE MASQUE D'OR.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois sur 224 pages et forme dans l'année six volumes

---

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

La Revue de la Quinzaine s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées.

Les Poèmes : Georges Duhamel.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Jean de Gourmont.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Georges Palante.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Sciences médicales : Docteur Pau Voivenel.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes . Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Géographie politique: Fernand Caussy
Esotérisme et Sciences psychiques : Jacques Brieu.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Théâtre : Maurice Boissard.
Musique : Jean Marnold
Art : Gustave Kahn.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique belge : G. Eekhoud.
Chronique de la Suisse romande : René de Weck.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray
Lettres italiennes : Giovanni Papini.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres américaines : Théodore Stanton.
Lettres hispano-américaines : Francisco Contreras.
Lettres brésiliennes: Tristao da Cunha.
Lettres néo-grecques : Démétrius Astériotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : Jean Chuzewille.
Lettres polonaises: Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : J.-L. Walch.
Lettres scandinaves : P.-G. La Chesnais.
Lettres tchèques : Janko Cadra.
La France jugée à l'Étranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Vie anecdotique : Guillaume Apollinaire.
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre.

FRANCE			ÉTRANGER		
Un an............	32	fr.	Un an............	37	fr.
Six mois...........	17	»	Six mois...........	20	»
Trois mois.........	9	»	Trois mois.........	11	»

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France, G. ROY, 7, rue Victor-Hugo.